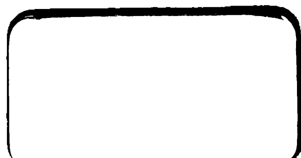



SE TAIRE ET FAIRE


SE TAIRE
FAIRE



HISTOIRE CRITIQUE
DES OPINIONS
DES ANCIENS
SUR LE BONHEUR.

HISTOIRE CRITIQUE
DES OPINIONS
DES ANCIENS,
ET DES SYSTÊMES
DES PHILOSOPHES,
SUR LE BONHEUR.

PAR M. DE ROCHEFORT,
De l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres.

Quid eſt in vitâ tantoperè quærendum, quàm id quod his libris quæritur? Cic. *de fin.* l. I.



A PARIS,
CHEZ KNAPEN & Fils, Lib.-Imp. de la Cour des Aides, au bas du Pont S. Michel.

M. DCC. LXXVIII.
AVEC PRIVILÉGE DU ROI.

A MONSEIGNEUR LE MARÉCHAL DE NOAILLES.

MONSEIGNEUR,

SI les Philosophes de la Grèce & de Rome avoient vécu de notre temps, & qu'ils eussent eu l'avantage de vous connoître, j'imagine que leurs discussions sur le Bonheur eussent été facilement terminées; & que, voyant de près cette simplicité de mœurs & cette bienfaisance singulière qui vous caractérisent, & cette élévation d'ame qui est comme héréditaire dans votre Maison, ils seroient unanimement convenus que jamais personne ne fut mieux fait pour être heureux, & pour

rendre heureux tout ce qui a l'avantage de vous approcher. Plus je cherche à me rappeller ce qu'ils exigeoient pour former l'essence du Bonheur; qualités du cœur & de l'esprit, amour des talens, & sur-tout la bonté, plus je crois trouver en vous, MONSEIGNEUR, cet Etre rare qu'ils imaginoient, mais qu'ils cherchoient en vain.

En acceptant l'hommage de cet Ecrit que j'ai l'honneur de vous présenter, vous ne songiez pas que vous seriez obligé d'endurer des vérités que vous nommerez un éloge; la reconnoissance qui me l'inspire, me défend de le continuer.

Je suis, avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur DE ROCHEFORT.

DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.

Si jamais il s'offrit à la pensée d'un Ecrivain un sujet vraiment utile & intéressant, un sujet important pour tous les âges & pour toutes les conditions de la vie humaine, ce fut, sans contredit, celui du Bonheur. Il tient à la Morale comme à la Politique ; il embrasse la constitution physique des Peuples, comme celle des Gouvernemens ; enfin il regarde l'homme tout entier. Mais par une fatalité singulière, cet objet si important, ce Bonheur si recherché, est la chose dont on a le moins d'idées, & sur laquelle il y a le plus de contradictions. C'est une ombre qu'on ne peut saisir ; c'est un nuage figuré, qui se dissipe au moment qu'on le regarde. Les hommes qui en

HISTOIRE CRITIQUE
DES OPINIONS
DES ANCIENS
SUR LE BONHEUR.

de plus difficile à approfondir ; il n'en eſt pas du moins ſur lequel il ſoit plus malaiſé de ſatisfaire tous ſes Lecteurs. Chacun ſe fait, ſans beaucoup de réflexions, un plan de Bonheur, auquel il rapporte tout ; chacun a ſon ſyſtême plus ou moins ſenti, plus ou moins développé : mille circonſ-

---

mens de M. de Pouilly, où l'Auteur démontre fort bien, ſuivant les principes de Socrate, que les plaiſirs des ſens étant inférieurs à ceux de l'eſprit, & ceux-ci aux plaiſirs de l'ame, il s'enſuit que la bienfaiſance eſt la première qualité qu'il faut cultiver pour ſon bonheur, & enſuite les autres, dans leur ordre rétrograde.

Mais quel Ecrivain moderne ſut mieux pénétrer ſes Lecteurs de cette vérité intéreſſante que le célèbre Pope, dans le IVe. Livre de ſon Eſſai ſur l'Homme. Les opinions de Socrate, d'Epictete & de Marc-Aurele ſont fondues dans ſes ſublimes penſées, toutes brûlantes de la chaleur du ſujet & de l'expreſſion. Jamais, peut-être, la Poéſie ne ſervit avec tant ſuccès les intérêts de la Philoſophie.

tances en ont établi les principes, ou plutôt les préjugés. Comment donc se flatter de faire prévaloir ses réflexions sur des idées que l'exemple & l'habitude ont confirmées ? Cependant qu'y auroit-il de plus important, que de remonter à la source de ces préjugés ; & quelle obligation n'auroit-on pas à l'Ecrivain qui, nous montrant que nos faux jugemens font presque tous nos malheurs, nous apprendroit l'art d'être heureux, comme on apprend l'art de dompter un cheval, ou de faire rendre à un instrument des sons harmonieux. Mais s'il est vrai que tout âge n'est pas propre aux talens & aux exercices, & qu'il faut les étudier de bonne heure pour y réussir parfaitement, on peut dire que l'art d'être heureux tient à des élémens qu'il faudroit inculquer à l'homme dès sa plus tendre enfance, & que celui qui les apprend trop tard, les ignore toujours.

Le Bonheur devroit donc être la fin de notre éducation, comme il semble l'être de toutes les actions de notre vie. Quelque commune que cette vérité paroisse, elle n'en est pas moins ignorée, & peu de gens même la connoissent, dans le temps qu'ils croient la mettre en pratique (1).

Mais, dira-t-on, si les hommes ont besoin d'éducation pour être heureux, il s'ensuivra donc que ceux qui, par leur état & leur fortune sont condamnés à être privés de cette éducation, sont destinés à être malheureux. Non, sans doute; mais c'est qu'une vie entière, occupée à des travaux qui exercent plus le corps que les facultés de l'esprit, ne laissent guères de

---

(1) *Vivere omnes beatè volunt, sed ad videndum quid sit quod beatam vitam efficiat, caligant.* Seneq.

place à l'ennui, aux langueurs ou aux passions qui assiégent les autres hommes; & que la Nature en donnant à l'homme indigent une santé robuste, peu de prévoyance & beaucoup de résignation, lui a peut-être donné d'avance plus que nous n'en pourrions obtenir de la plus saine éducation.

L'ÉDUCATION doit tendre au Bonheur: les pères, les instituteurs, tous les hommes répetent sans cesse cette grande vérité. Mais quels moyens prend-t-on pour y réussir? Quelle idée s'est-on formée de ce mot de *Bonheur*, pour pouvoir conduire les autres à ce qu'il a de réel? Si vivre heureux c'est consommer le cours du temps, sans en sentir le poids, donnez à cet enfant des goûts qui l'occupent, amusez son industrie, éveillez sa curiosité, mettez en activité son intelligence, apprenez-lui à se procurer des sensations

nouvelles, par le plaiſir des yeux ou des oreilles, & vous aurez fait un homme heureux à votre manière, c'eſt-à-dire, plus inacceſſible à l'ennui que tous ſes ſemblables, qui n'ont pas les mêmes reſſources. Mais cet état, cet affranchiſſement de ce poids terrible, qu'on nomme ennui, eſt-il le dernier terme auquel on puiſſe aſpirer ; & celui qui aura ſu l'art de ne ſe point ennuyer, ſera-t-il en effet auſſi heureux qu'il le peut être ? Si cela étoit, quelle différence y auroit-il entre un Triomphateur couronné de lauriers, revenant dans ſa Patrie au milieu des acclamations d'un Peuple nombreux, & l'Artiſan qui, occupé de ſon travail, laiſſe écouler les heures ſans en ſentir la durée, & ne s'apperçoit du cours du temps, que par le retour des beſoins que ſes ſens épuiſés lui procurent (1).

(1) *Vivre*, pour la plûpart des hommes, eſt

Ce n'eſt donc point l'abſence de l'ennui qui peut conſtituer le Bonheur; mais l'énergie & la permanence, ou la ſucceſſion des ſentimens agréables. Mais comment s'acquièrent ces ſentimens? Comment ſe conſervent-ils? Comment parviennent-ils à cette ſorte d'exaltation, qui fait les momens délicieux de la vie? De quelle nature enfin doivent être ces ſentimens, pour n'entraîner avec eux aucunes de ces compenſations douloureuſes qui accompagnent preſque tous les plaiſirs? C'eſt-là

ſynonime à ce mot, *jouir de la vie*. Salluſte, dans ſon éloquente Préface de la guerre de Catilina, donne à ce mot une plus noble acception. *Vivre* c'eſt jouir de ſon ame, *frui animâ;* c'eſt chercher quelque occupation intéreſſante, qui puiſſe laiſſer de longues traces dans le ſouvenir des hommes: *Is demùm mihi vivere & frui animâ videtur qui aliquo negotio intentus præclari facinoris, aut artis bonæ famam quærit.*

que réside le grand problême du Bonheur. Celui qui l'aura résolu, & qui en aura donné une solution générale, propre à tous les états, à tous les pays, à tous les temps, aura résolu le plus difficile & le plus utile problême qui ait jamais été proposé.

Mais tout homme est-il propre à être heureux? Cette question ressemble à celle que se faisoit le plus grand Philosophe de la Grèce, quand il examinoit si tous les hommes étoient nés libres. Faute d'avoir compris le sens de cette question, on a traité légèrement ce Dialecticien profond, qui savoit aussi-bien que nous que tous les hommes ont un droit égal à la liberté, mais qui avoit observé que tous les individus n'ont pas également les moyens de la conserver. Il en est de même du Bonheur; nous y avons tous un droit égal, mais nous n'avons pas

Arist. *in Polit.* l. I, ch. 5.

tous

tous également les facultés néceſſaires pour l'acquérir.

PARMI les hommes à qui ces facultés ſont refuſées, on met communément au premier rang ceux qui n'ayant pas même leur exiſtence aſſurée, ſont bien loin de chercher à la rendre agréable. Mais, comme nous l'avons déjà dit, la Nature a veillé pour eux à réparer cette inégalité de condition ; & la ſenſibilité a été donnée à l'homme riche, pour compenſer dans la balance les beſoins du néceſſiteux.

POUR cette dernière claſſe d'hommes il ne faut que la jouiſſance de leurs bras & la protection du Gouvernement ; pour les autres il faut bien d'avantage. Au milieu de l'abondance, l'homme riche (1) a

(1) J'entends par l'homme riche, celui qui étant au-deſſus des beſoins de première néceſ-

mille moyens d'être malheureux ; c'est donc pour lui principalement que doit se résoudre le grand problême dont nous parlions tout à l'heure.

Si la solution de ce problême eût regardé un Athénien dans les beaux temps de la République, le chemin du Bonheur lui eût paru assez indiqué par la voix générale. Exercer son corps, pour le rendre sain, vigoureux, & propre aux fatigues de la guerre & du gymnase ; former son esprit au noble talent de l'éloquence ; prétendre aux dignités de la République ; aspirer par-dessus tout à la servir, se livrer ensuite aux Arts agréables qui peuvent embellir l'honorable repos d'un Citoyen : voilà la carrière tracée. Mais il n'est plus d'Athènes, & cependant il est toujours

---

fité, a plus ou moins de loisirs, & plus ou moins de superflu.

des hommes qui non-ſeulement veulent être heureux, mais qui prétendent à un bonheur au-deſſus de leurs facultés. « Un » grand obſtacle au Bonheur, diſoit Fon» tenelle, c'eſt de s'attendre à un trop » grand bonheur (1) ».

L'HOMME qui nage dans l'opulence a ſi ſouvent entendu confondre ces deux mots de Richeſſe & de Bonheur (2), qu'en poſſédant l'une il croît devoir néceſſairement poſſéder l'autre. Cependant il ſe trouve malheureux, & il s'en étonne : c'eſt comme un homme qui ayant les deux jambes paralyſées, s'étonneroit de

---

(1) *Voyez* Penſées ſur le Bonheur.

(2) Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que ces deux mots ſont confondus chez les Poëtes anciens; ὄλβιος ſignifie également riche & heureux. Il faut remarquer que c'eſt le peuple qui fait la langue, & que les Ecrivains ne ſont pas reſponſables des erreurs du peuple.

ne pouvoir pas marcher. Il a les inſtrumens du Bonheur; mais il lui manque ce principe de mouvement qui doit les faire agir, comme au paralytique ces eſprits animaux qui donnoient du jeu à ſes membres.

Mais combien encore d'autres maladies toutes prêtes à aſſiéger l'homme opulent! L'engourdiſſement de l'eſprit & des ſens le rend incapable de ſentir le Bonheur, la vanité lui perſuade qu'il n'eſt pas aſſez heureux, la crainte de perdre ce qu'il poſſede, le rend malheureux en effet, & l'oubli abſolu des revers de la vie, l'expoſe encore à devenir plus infortuné.

De ſages Légiſlateurs voyant combien la gloire & l'opulence étoient près d'enivrer leurs Concitoyens, introduiſirent dans leur Patrie des Spectacles, qui préſentoient aux yeux d'un peuple oiſif &

fortuné toutes les cataſtrophes auxquelles il pouvoit être expoſé (1).

En effet, ce n'eſt pas aſſez d'être heureux, il faut apprendre qu'on peut ceſſer de l'être. Mais cette leçon, que des Légiſlateurs donnoient aux Athéniens, ſembleroit bien étrange dans nos inſtitutions modernes. On n'y apprend pas même à être heureux; on y apprend qu'il faut avoir des charges ou des emplois pour s'avancer dans le monde, & des talens pour ne pas s'y ennuyer. Mais l'art du Bonheur, c'eſt-à-dire, l'art de l'acquérir & de le conſerver, de meſurer ſes prétentions ſur ſes facultés, de ſavoir ſoutenir les coups de la fortune (2), cet art

(1) J'ai développé cette penſée dans un Mémoire ſur l'objet des Tragédies Grecques. *Voyez* vol. XXXIX *des Mém. de l'Ac.*

(2) Je n'ai guères trouvé que dans un ſeul

eſt abſolument inconnu à l'Elève comme à l'Inſtituteur.

DANS cet état paſſager de l'enfance, dans ces momens ſi précieux & ſi peu obſervés, l'homme n'a pas beſoin de leçons ni d'exemples pour ſavoir s'amuſer: la Nature a tout fait pour lui, en lui donnant la gaieté. Laiſſez l'enfant en liberté, il ne craindra point l'ennui; à moins que vous ne lui ôtiez ce qu'il a, pour lui donner ce qu'il ne peut avoir. Mais quand, par des plaiſirs factices ou prématurés, on anticipe ſur un âge plus avancé; quand on veut ſubſtituer aux graces naturelles de l'enfant, des graces

---

Ouvrage, écrit en Angleterre, cette penſée ſi vraie & ſi ſolide ſur l'éducation, que l'objet des études de l'homme devoit être de lui élever l'ame. *Voyez* l'excellent Ouvrage de M. Burk, intitulé : *A Philoſophical inquiry into the origine of our ideas, &c.*

étudiées, qui ne ressemblent pas plus aux véritables, qu'un masque à un beau visage ; quand on corrompt cet âge respectable de l'innocence, pour lui suggérer des vices d'un autre âge ; quand on asservit à une marche méthodique & à des mouvemens compassés ses membres délicats, qui ne respirent que la liberté, faut-il s'étonner de voir tout renversé par un tel désordre. L'enfant qu'on a trop amusé, apprend bientôt à s'ennuyer, comme un homme-fait.

Si donc l'enfant ne sortoit jamais de ce premier âge de la vie, s'il devoit rester toujours enfant, il n'auroit pas besoin d'apprendre à devenir heureux. La Nature lui a donné à un suprême degré cette susceptibilité de Bonheur, si je puis m'exprimer ainsi, que les hommes-faits cherchent tant à acquérir. La nouveauté des objets qui l'environnent, la vivacité avec

laquelle il les embrasse ; cette gaieté si pétillante, toujours prête d'éclore, & qui semble comme un chatouillement universel de corps & d'esprit, lui procurent, sans soin, une intensité de Bonheur, dont le souvenir se conserve jusques dans l'âge le plus avancé ; souvenir souvent douloureux, lorsque, comparant ses affections amorties avec la pétulance de ses premières sensations, l'homme ne se reconnoît plus, ou semble se survivre à lui-même. Cependant, s'il en falloit croire un des plus grands Philosophes de la Grèce, il n'y a point d'homme assez privé de raison pour consentir à se voir ramener à sa première enfance. Sans doute, il n'y a point d'homme qui voulût renoncer à ses lumières acquises, pour retourner à son premier état d'ignorance. Mais sans cette explication, peut-être y auroit-il peu de personnes de l'avis de ce Philosophe ; puisqu'il y en a peu qui, se rappellant leurs

anciens amuſemens & leurs premières ſenſations, n'éprouvent pas que tout ce que l'âge mûr lui procure de plaiſirs n'eſt plus qu'un ciel couvert de nuages, au prix du jour le plus ſerein.

Cependant c'eſt cette opinion déraiſonnable, & malheureuſement trop commune, qu'eût attaquée le Philoſophe Grec. Que regrettez-vous dans l'enfance, auroit-il dit? Des émotions vives. Eh! quoi? Parce que vous êtes homme, ne vous croyez-vous plus capable d'en avoir? Et que ſont donc devenues les affections que la Nature vous a données pour vos Parens & votre Patrie? Qu'eſt devenu ce noble deſir de vous illuſtrer ou de vous rendre utile? Et quand même les affections que vous aviez dans l'enfance, pourroient entrer en comparaiſon avec celles que vous éprouvez aujourd'hui, aviez-

vous alors senti le noble plaisir de la Vertu ? Connoissiez-vous la conscience d'une bonne action, la patience, la bienveillance, le courage, qui consiste à triompher de soi-même, & à supporter les maux de la vie ? Jamais votre ame, enchantée du spectacle de la Nature, avoit-elle joui des délices de la contemplation ? Vos sensations étoient vives; mais vos sentimens étoient-ils élevés ? Avez-vous quelquefois versé des larmes de joie, en songeant à l'utilité du service que vous alliez rendre, ou que vous aviez rendu ? Non, sans doute. Eh bien ! voilà cependant les moyens que vous possédez, les ressources qui vous restent, à vous, homme, pour entretenir cette énergie de sentimens qui constitue l'activité de votre être. Comparez vos moyens à ceux de l'enfance, & voyez si, dépouillant toutes les facultés de votre raison developpée,

vous voudrez retourner à vos premiers jouets, & reprendre votre première ignorance.

Ainsi la Nature, abondante en ressources pour notre bonheur, semble les avoir répandues avec une économie sage sur la carrière de la vie; c'est à nous à les connoître, & à les savoir employer. La différence qui consiste entre les deux termes de la vie, celui de l'enfance, & celui de la raison, c'est que l'enfant n'a rien à apprendre pour savoir jouir, & que la jouissance de l'homme est une sience, dont on pourroit dire ce qu'Hippocrate disoit de l'art de la Médecine: « l'Art est » long, & la vie est courte ».

Il n'est pas de notre sujet d'examiner quels sont les moyens les plus propres d'acquérir cette sience, que nul homme

ſur la terre ne poſſédera jamais parfaitement. C'eſt aſſez d'avoir indiqué ce qu'elle eſt, en quoi elle conſiſte, & combien il ſeroit intéreſſant de faire germer dans l'éducation de l'enfant le Bonheur dont on veut le faire jouir étant homme. Un Autêur (1) Anglois, trop peu connu en France, a ſi bien traité cette matière, que j'ai cru devoir le faire connoître à mes Lecteurs, autant pour développer ce que j'ai dit, que pour ſuppléer à ce qui me reſtoit à dire. J'ai placé à la fin

(1) M. Ferguſſon, dans ſon Ouvrage intitulé : *An Eſſay on Hiſtory of civil Society*. Cet Ouvrage mériteroit bien d'être traduit en entier, & il faudroit peut-être ſuivre la méthode que nous avons ſuivie pour cet Extrait. Cette traduction coûteroit du travail ; mais elle procureroit de grands dédommagemens, ſi le plaiſir d'être utile doit être compté pour quelque choſe.

de mon Ouvrage les morceaux de cet Ecrit qui ont le plus directement rapport à mon objet. Je les ai traduits avec la liberté qui seule pouvoit rendre cette tâche supportable, & même intéressante. Je me suis attaché aux pensées de l'Auteur plus qu'à son style; & guidé par lui, j'ai souvent écrit d'après moi-même; mais sans jamais le perdre de vue. Aucun Ecrivain moderne ne me paroît avoir aussi-bien approfondi ce sujet important. On reconnoît dans son Ouvrage un Républiquain Philosophe, nourri du sentiment de la liberté, & familiarisé avec les exemples des anciennes Républiques. Imbu des principes de la sainte Antiquité, il les a fait passer dans son Ouvrage avec une chaleur & une vie toute nouvelle. Cet Ecrit est comme le résultat qu'il a su tirer des lumières de cette ancienne Philosophie, dont nous allons tracer

l'histoire. Nous le présentons à nos Lecteurs comme une récolte abondante, qui seule pourroit les faire juger avantageusement du champ fertile où cet estimable Ecrivain a moissonné.

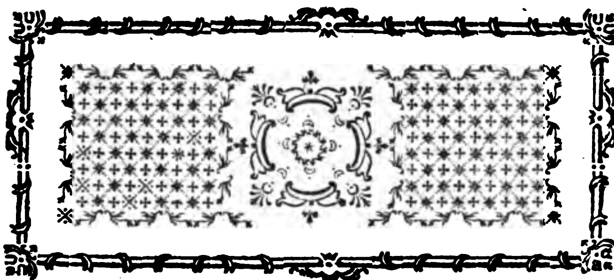


TABLE

DES LIVRES

Contenus dans ce Volume.

HISTOIRE



HISTOIRE
CRITIQUE
DES OPINIONS ET DES SYSTÊMES
Philoſophiques des Anciens touchant le BONHEUR.



LIVRE PREMIER.

DES Opinions anciennes ſur le Bonheur.

ON n'entreprendra point de raſſembler dans cet Ecrit, toutes les opinions des Anciens ſur la matière importante du Bonheur; ce ſeroit Deſſein de cet Ouvrage.

une trop vaste entreprise, qui ne pourroit être exécutée qu'imparfaitement, & qui n'offriroit peut-être que des dédommagemens peu proportionnés à la peine qu'elle auroit coûté. D'ailleurs les monumens historiques ne sont pas en assez grand nombre pour remplir cette immense carrière. (1) Varron effrayé de la multitude des systêmes que la bisarrerie des hommes avoit enfantés sur cette matière, les réduisit à deux cens quatre-vingt-huit, autant pour soulager sa mémoire, que pour se rendre compte à lui-même de la manière dont se combinoient les facultés humaines qui pouvoient entrer dans la composition du Bonheur.

J'AVOUE que quand il seroit en mon pouvoir de ramasser tant de débris épars de la Philosophie ancienne; quand j'aurois l'érudition de Varron ou de Cicéron, je croirois devoir me conformer à l'exemple qu'ils ont donné, & me contenter d'établir quelques points d'indication dans ce labyrinte immense, & de séparer en un petit nombre de classes distinctes, cette effrayante multitude de systêmes.

---

(1) *Voyez* S. Aug. *de Civ. Dei.*

UN des plus profonds & des plus ſçavans Philoſophes de la Grèce (1), avoit déjà vu de ſon temps les Opinions ſur le Bonheur ſe multiplier à un tel point, qu'il regardoit comme une folie de prétendre les rapporter & les expliquer toutes; il falloit, ſuivant lui, ne s'occuper que de celles qui étoient les plus connues, ou qui méritoient de l'être.

SI cette manière d'embraſſer ce ſujet paroiſſoit néceſſaire à des hommes tels qu'Ariſtote, Cicéron & Varron, combien ne l'eſt-elle pas pour nous? L'avantage de cette méthode, eſt de ſimplifier le ſujet ſans le rendre moins intéreſſant; d'épargner des détails infinis, où les nuances ne ſeroient pas aſſez marquées, & de préſenter un tableau plus précis à quiconque veut étudier l'hiſtoire de l'eſprit humain.

POUR donner plus d'intérêt à ce tableau, quand j'ai parlé des Syſtêmes Philoſophiques, j'ai tâché, autant que je l'ai pu, de les faire connoître, non par des définitions sèches, qui ne laiſſent dans l'eſprit que des idées foibles ou confuſes, mais par des morceaux tirés des Ouvrages des

(1) Ariſt. *de Morib.* l. I, ch. 11.

Philosophes; & comme les opinions ont précédé les systêmes, j'ai remonté à des temps antérieurs à la Philosophie. J'ai tâché de suivre dans les Historiens & dans les Poëtes les traces des premières notions du Bonheur, que la Nature semble avoir données aux hommes; de voir comment ces notions se sont altérées, & de marquer, lorsqu'il m'a été possible, les époques & les causes de ces altérations. C'est cet examen même qui sera l'objet de ce premier Livre : les Systêmes des Philosophes sur le Bonheur, feront la matière des Livres suivans.

LA difficulté ne consiste pas à rassembler un grand nombre de passages sur cette matière, mais à les choisir, à les lier, & à composer un tout, dont les parties s'enchaînant les unes aux autres, nous présentent, avec une sorte d'évidence, quelque instruction utile. Ce sujet est grand; il renferme, d'un côté, toute l'essence de la Philosophie ancienne, prise du côté de la Morale (1), & de l'autre, une partie intéressante

(1) C'étoit ainsi que Cicéron avoit considéré ce sujet, lorsqu'il disoit : *Hoc constituto, constituta sunt omnia.* De fin. l. V.

de l'hiſtoire des mœurs. Quelque imparfaite que ſoit cette eſpèce d'eſquiſſe que je préſente ici, elle pourra cependant répandre un nouveau jour ſur la Philoſophie morale des Anciens, & donner lieu à quelques comparaiſons avec ce que les ſpéculations des Modernes ont produit ſur cette matière. Mais ce parallèle n'étant pas de mon ſujet, je l'abandonne volontiers à la curioſité & au jugement du Lecteur.

Des Opinions anciennes.

UNE des plus anciennes opinions, & peut-être une des plus funeſtes au bonheur du genre humain, eſt celle qui perſuada aux hommes qu'ils étoient nés pour être malheureux : que l'infortune étoit leur condition naturelle, & que les maux l'emportant de beaucoup ſur les biens de la vie, les hommes ne pouvoient être conſidérés que comme des êtres miſérables.

IL ne faut cependant pas s'imaginer que cette opinion ait pris naiſſance à l'origine des ſociétés. Les hommes, en ce moment, preſſés d'agir pour le bien de la Patrie ou pour le leur, entretenus dans une activité continuelle par des beſoins impérieux, & ſans ceſſe renouvellés, n'avoient guères le loiſir d'apprécier leur exiſ-

tence, & de ſonger s'ils étoient heureux ou malheureux. Les mots de plaiſir & de peine étoient connus; mais ceux de bonheur & de malheur ne l'étoient pas encore : cette dernière connoiſſance devoit être le triſte fruit de la ſociété perfectionnée. C'eſt dans cet état que les hommes, ayant accru leur ſenſibilité par les biens & les maux d'opinion, admirent des idées abſtraites de bonheur ou de malheur, d'après la durée des biens ou des maux qui formoient le tiſſu de la vie. La comparaiſon qu'ils firent alors des différens états de la ſociété, leur fit donner le nom d'heureux à ceux qui poſſédoient ces jouiſſances de la vie que les autres ne pouvoient obtenir, & qui, libres de toute inquiétude ſur leur exiſtence, avoient encore mille moyens de la rendre agréable (1). Alors le genre humain parut diviſé

(1) Ce que je dis ici eſt conforme à l'ancienne acception du mot ὄλβιος, qui ſignifioit également *riche* & *heureux* Mais dans la ſuite l'homme fortuné fut diſtingué de l'homme heureux ; le premier étoit accidentellement favoriſé de la fortune, on le nommoit ευτυχης ; l'autre jouiſſoit d'un bonheur conſtant, auquel la mort même ne faiſoit que mettre le ſceau.

en deux classes; la fortune d'un côté & l'indigence de l'autre, &, suivant les idées générales, le bonheur avec la fortune, & le malheur avec la pauvreté.

L'EXPÉRIENCE apprit enfin aux hommes combien cette opinion étoit souvent contredite par la réalité. On s'apperçut que les hommes les plus favorisés de la fortune, étoient souvent les plus malheureux; & peut-être est-ce par une suite de cette réflexion, que certains Observateurs, doués d'une imagination & d'une sensibilité extrêmes, parcourant d'un coup d'œil toutes les conditions de la vie, osèrent prononcer que le genre humain n'étoit qu'un assemblage de malheureux (1).

(1) Les Philosophes eux-mêmes ont quelquefois contribué à fortifier cette idée. On en a vu parmi les Modernes s'étudier à persuader aux hommes, par des calculs spécieux, que le cercle de la vie étoit un tissu de plaisirs & de peines, où la chaîne des maux couvroit presque en entier celle des biens. L'Auteur de l'Ouvrage Anglois, dont nous avons donné un extrait à la fin de cet Ouvrage, a donc rendu un grand service à la nature humaine, en nous montrant combien ces sortes d'appréciateurs se trompent dans leur estimation.

On ne demandera pas quels étoient ces Enthousiastes spéculatifs, qui prononçoient si affirmativement sur la condition de l'humanité; on sent bien que ce n'étoit qu'à des Poëtes qu'il appartenoit de s'affecter ainsi à l'excès des maux réels ou apparens dont la vie humaine est semée. Le propre des Poëtes est de connoître, de sentir, de deviner en quelque sorte les foiblesses des hommes, & d'en être les interpretes. La foiblesse la plus naturelle à l'humanité, est de se plaindre des maux qu'on éprouve, & de faire peu d'attention aux biens dont on jouit. Les Poëtes sont les échos des hommes; mais ceux-ci à leur tour sont les échos des Poëtes. Quelle opinion funèbre vint donc saisir en quelque sorte l'esprit général des Nations, quand Homère eut prononcé, par la bouche de Jupiter, cette sentence terrible, *que l'homme*
Il. l. XVII *étoit le plus malheureux de tous les animaux* (1)!
4. Ce n'étoit pas encore assez de cet oracle désolant: Homère ne prononce presque jamais le mot

(1) Cependant Homère n'alla jamais jusqu'à dire que la vie étoit un funeste présent des Dieux. Cette sorte de blasphême étoit réservée à des temps plus corrompus, comme nous le verrons bientôt.

d'*homme* en général, qu'il n'y joigne l'épithète de *malheureux*.

C'EST ici, j'en conviens, que Platon pouvoit avoir quelque droit de se soulever contre le premier & le plus ancien des Poëtes, qui avoit laissé aux hommes une si accablante réflexion. Je sçai tout ce qu'on pourroit dire ici en faveur d'Homère; je sçai qu'il regardoit les fautes des hommes comme les premières sources de leurs malheurs. Mais les maximes des Poëtes ont cela Od. l. I. de dangereux, que, volant de bouche en bouche, elles s'emparent de la mémoire des hommes, & n'y laissent plus de place au jugement. Ainsi Homère, à cet égard, pouvoit mériter la censure du Philosophe, & la mériter d'autant plus, qu'il étoit plus excellent Poëte.

CEPENDANT ce tableau exagéré des misères humaines, n'étant que le fruit de l'imagination; cette même imagination, qui saisit avidement tous les motifs de plaisir & de joie que la Nature a versés autour de nous, appelloit souvent de cette sévère sentence, prononcée par la mélancholie; & le même Poëte, qui sentoit si

fortement les malheurs de l'humanité, n'en décrivoit pas moins vivement les délices de la vie. On voit même que, conformément à la ſimplicité des mœurs antiques, Homère s'étoit fait une ſorte de ſyſtême de bonheur, qui dût être celui de la plûpart des hommes pendant un long eſpace de temps.

De l'opinion d'Homère.

QUELQUE ſéduiſante que fut la gloire des armes & des conquêtes, ce n'étoit point-là, ſuivant Homère, que le Bonheur pouvoit ſe trouver.

Il. l. IX.

DANS l'Iliade, on voit le plus intrépide Guerrier de la Grèce, dégoûté du tumulte des camps & des vaines illuſions de la Renommée, aſpirer à des plaiſirs plus ſolides parmi les douceurs de la paix, & dans les liens d'un hymen bien aſſorti. Dans l'Odyſſée, Ulyſſe, ſous un nom emprunté, condamne la fougue de ſa jeuneſſe, qui lui fit préférer le fracas de la guerre aux charmes paiſibles d'une vie *conſacrée à nourrir de vertueux enfans.* Ainſi jugeant des ſentimens d'Homère par ceux de ſes principaux perſonnages, on voit qu'il attachoit le Bonheur à des idées plus conformes à la Nature,

Od. l. XIV.

Voy. la trad. en vers, 257ᵉ vers.

& à ces principes de ſociabilité qu'elle a gravés dans le cœur des hommes.

MAIS il n'eſt peut-être point d'endroit où Homère ſemble s'être mieux attaché à peindre le plus parfait bonheur auquel les hommes puiſſent atteindre, que dans la belle ſcène du ſage Ulyſſe proſterné aux pieds de Nauſicaa. Qu'on ſe rappelle le ſouhait naïf & touchant qu'Uliſſe fait à cette jeune Princeſſe. Il lui ſouhaite un heureux hymenée, comme la félicité la plus accomplie qui puiſſe exiſter ſur la terre.

Voy. la trad. en vers, l. VI.

EN vain diroit-on que ce ſouhait n'eſt qu'une ſorte de galanterie aimable, qu'un homme auſſi adroit qu'Ulyſſe adreſſoit à une jeune Princeſſe pour l'intéreſſer en ſa faveur; il ſuffit de voir en quels termes ce ſouhait eſt conçu. On y reconnoît aiſément la ſenſibilité & la perſuaſion intime d'un homme ſage, qui avoit réſiſté aux enchantemens de Circé, des Sirènes & de Calypſo, pour aller retrouver une épouſe, objet éternel de ſes penſées & de ſes regrets.

D'AILLEURS, comment douter que ce paſſage n'exprime l'opinion véritable d'Homère ſur le

parfait Bonheur, quand on considère que le Poëme entier de l'Odyssée est fondé sur le sentiment que ce souhait exprime (1)? Et s'il falloit encore quelque chose de plus, toute l'antiquité pourroit servir à interpréter la pensée du Poëte. C'étoit chez les anciens Grecs un usage si constant, de regarder le mariage comme une des fins de l'homme, que pour désigner la vie d'un Célibataire, ils la nommoient une vie imparfaite, βίος ἀτελής; comme ils nommoient mariage imparfait, un mariage sans enfans, γάμος ἀτελής.

CETTE opinion générale étoit conforme aux touchantes pensées du Psalmiste, quand, voulant peindre le bonheur de l'homme juste, il disoit : « Heureux l'homme qui craint l'Eternel, & qui marche dans ses voies. Sa femme sera comme une vigne fertile; il verra autour de sa table un grand nombre d'enfans, semblables à de jeunes oliviers .... ».

Ps. 228.

(1) Il y a eu des Critiques qui ont prétendu qu'Epicure avoit puisé ses principes dans Homère, & que ce Poëte croyoit que le bonheur de l'homme consistoit dans la volupté. J'ai combattu cette assertion dans les notes de ma traduction. *Od. l. VIII.*

AINSI, tandis que le bonheur le plus grand consistoit dans les plaisirs purs & simples de deux époux bien unis, le plus grand malheur étoit d'être privé d'héritiers naturels (1).

CE malheur, tout imaginaire qu'il est, suivant le sentiment d'un des beaux Esprits de ce siècle (2), étoit cependant ce que redoutoient le plus des Peuples qui sortoient, pour ainsi dire, des mains de la Nature.

DIONÉ, dans l'Iliade, *l. V*, dit à Vénus, pour la consoler de la blessure qu'elle a reçue de Diomède :

Que l'ennemi des Dieux n'atteint point la vieillesse,
Et ne reverra point, au retour des combats,
Ses fils, sur ses genoux, le presser dans leurs bras.

HOMÈRE vouloit ainsi peindre en peu de mots la cruelle punition qu'un homme devoit

(1) J'ai déjà fait cette observation dans les Mémoires *sur les siècles héroïques*. Voyez le XXXVII[e] vol. des Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres.

(2) Fontenelle, *Pensées sur le Bonheur*.

éprouver quand il avoit osé attaquer les Dieux. Dans un siècle où le Bonheur n'auroit pas eu pour objet la jouissance des sentimens paternels, on n'auroit pas imaginé d'exprimer la sévérité de la vengeance des Dieux, par la douleur de ne pas recevoir les caresses de ses enfans.

Le premier instinct des hommes, ou, si l'on veut, le premier usage de leur raison, a donc été de chercher le Bonheur dans des sentimens conformes au premier vœu de la Nature. Nous aurons lieu d'observer dans la suite, que cette opinion de la plus haute antiquité se conserva fidélement parmi ceux des Philosophes qui ont le mieux connu la nature de l'homme, & que tout l'effort de leur raison a été d'analyser, de développer, de démontrer une vérité que l'instinct des Anciens, si je puis parler ainsi, avoit déjà découverte. Peut-être, par une suite de cette observation, parviendroit-on à se persuader que les hommes, à l'origine des sociétés, ont eu sur la Morale des idées plus vraies & plus conformes à la raison, que lorsque, dans la suite, ils se sont corrompus par les abus de la société même. Cette opinion, si

humiliante pour notre amour propre, & par conſéquent rejettée avec tant de dédain, eſt cependant appuyée par un des plus ſçavans & des plus judicieux Ecrivains de l'ancienne Rome, par Cicéron, qui, pour prouver le ſyſtême de l'immortalité, appelloit en témoignage l'antiquité la plus reculée (1), laquelle, comme plus proche de la création & de la ſource divine dont elle étoit ſortie, devoit, dit-il, avoir le privilège de mieux connoître la vérité.

QUELQUE bienfaiſante que la Nature eût été envers les hommes, en leur procurant des ſources abondantes de bonheur dans les premiers liens de la ſociété, elle n'avoit pu les

---

(1) *Auctoribus quidem ad iſtam ſententiam quam vis obtineri uti optimis poſſumus .... Et primùm quidem, omni antiquitate quæ quò priùs aberat ab ortu & divinâ progenie, hoc melius ea fortaſſe quæ erant vera cernebat.* Tuſcul. l. I. Il ſembleroit que Cicéron avoit emprunté cette penſée de Platon, qui dit expreſſément : *Les Anciens valoient mieux que nous, étant plus près des Dieux*, οἱ μεν παλαιοὶ κρείσσονες ἡμῶν ϗ ἐγγυτέρω θεῶν οἰκοῦντες. *Voyez* le Philebe. pag. 16.

mettre à l'abri des peines, & leur épargner l'amertume du malheur : une félicité inaltérable
Il. l. XXIV. n'étoit faite que pour les Dieux. Mais loin d'imputer à la Providence les maux & les revers auxquels ils étoient assujettis, les Anciens attribuoient leurs malheurs à leurs propres fautes. Ainsi loin de murmurer contre la Nature, ils se faisoient un devoir de la disculper ; ils croyoient qu'elle avoit tout fait pour les rendre heureux, & qu'eux seuls avoient corrompu ses bienfaits (1). Enfin, soit vanité, soit raison, soit lumières supérieures, les premiers hommes se croyoient nés pour le Bonheur, en reconnoissant même que le Bonheur leur avoit échappé. C'est cette opinion intéressante qu'Hésiode nous a si bien présentée.

Opinion d'Hésiode.

(1) Cette opinion se trouve consacrée dans de beaux vers de Solon & de Ménandre, & fortifiée par l'autorité de Cicéron : *Nos autem omnia adversa, tùm venientia metu augentes, tùm mærore præsentia, rerum naturam quàm errorem nostrum damnare malumus.* Tusc. l. V. Séneque disoit avec autant de vérité : *Multa bona nostra nobis nocent, timoris enim tormentum memoria reducit, providentia anticipat. Nemo tantùm præsentibus miser est.* Ep. V. Ce peu de mots de ces deux Auteurs a enfanté des volumes, qui n'en ont pas dit davantage.

Avant

« Avant que Promethée, dit-il, eut dérobé le
» feu du Ciel; avant que la fatale boëte de
» Pandore eût été remise à Epimethée, les
» hommes vivoient sans peines, sans travaux,
» sans ces maladies qui ont apporté la vieillesse.
» Combien n'étoit-elle pas heureuse cette géné-
» ration d'or qui vécut sous le règne de Saturne!
» La vie des hommes étoit semblable à celle
» des Dieux, & la mort pour eux n'étoit
» qu'un doux sommeil (1) ».

On sent bien qu'il n'est pas question ici de constater la réalité du fait, mais celle de l'opinion; ainsi si l'existence de l'âge d'or peut être révoquée en doute, celle de la persuasion des hommes, qui l'ont reçue comme une vérité, ne doit pas être regardée comme incertaine.

Mais ce n'est pas seulement parmi les Poëtes que nous trouverons établie cette opinion sur

---

(1) Cette opinion n'étoit pas particulière aux Grecs. Les Historiens Chinois font un portrait presque semblable du bonheur des hommes qui vivoient sous le règne de Hoane-Tune, Fondateur de la 4e Dynastie.

Extr. des Hist. Chin. par M. des Hauterayes.

la deſtination de l'homme ; les Philoſophes ont reconnu, comme eux, que la Nature n'étoit pas une marâtre envers nous, & que puiſqu'elle nous avoit fait naître, elle nous avoit donné les moyens d'être heureux. Quoi de plus précis & de plus éloquent que la penſée & les expreſſions de Cicéron ſur cette matière ? « Nous apportons » en naiſſant, dit-il, toutes les ſemences des » vertus ; ſemences précieuſes dont la Nature » ſe ſerviroit pour nous procurer une vie » heureuſe, ſi nous leur laiſſions la liberté de » croître & de mûrir. Mais à peine entrons-» nous dans ce monde, que nous ſommes » emportés par des flots d'opinions dépravées ; » nous ſuçons, pour ainſi dire, dès le ber-» ceau l'erreur avec le lait. Rendus enſuite à » nos parens, livrés à nos inſtituteurs, nous » ſommes de toutes parts ſi fortement im-» bus de préjugés, que la vérité cède à la » vanité, & que la Nature eſt vaincue par » l'opinion (1) ».

Tuſc. l. III, ch. 1.

(1) Que ces Philoſophes, qui ne voyent dans le monde phyſique & moral que déſordres, pour ſe perſuader que le haſard préſide à tout ce qui exiſte, pèſent ces paroles de Cicéron, & qu'ils examinent enſuite leur Philoſophie.

QUOIQUE ce ne ſoit pas ici le lieu de parler des ſentimens des Philoſophes, je n'ai pu m'empêcher de faire remarquer, en paſſant, la perpétuité de l'opinion ancienne touchant le Bonheur que la Nature avoit mis à la diſpoſition des hommes; j'ajouterai que ce principe devint, pour ainſi dire, la baſe de toutes les Sectes de Philoſophie, qui, dans les différentes routes de Bonheur, preſcrivoient unanimement de vivre conformément à la Nature (1). La manière dont on entendit cette conformité, décida des chemins que l'on crut devoir prendre; mais tous les Philoſophes diſoient ou penſoient comme Cicéron (2), que tous les Arts ſe rapportant à la Nature, c'étoit à elle encore que l'art de vivre heureux devoit ſe rapporter.

De l'opinion ancienne, qui plaçoit le Bonheur dans la volupté.

IL n'eſt pas difficile d'appercevoir à combien d'interprétations vicieuſes ce principe fécond

---

(1) *Finem bonorum eſſe cenſerunt, congruere Naturæ, cùmque eâ convenienter vivere.* Tuſc. l. V.

(2) Il faut cependant en excepter les Sceptiques, qui étoient d'un ſentiment fort oppoſé. *Voyez* Sext. Emp. l. III, ch. 25.

étoit ſujet, & combien les hommes, Philoſophes ou non, s'empreſsèrent d'en abuſer. Long-temps avant les Epicuriens, on avoit vu des Peuples entiers qui, plus frappés des objets ſenſibles que des intellectuels, crurent ſuivre la Nature en ne cherchant le Bonheur que dans les plaiſirs des ſens. Cette maxime des Voluptueux, citée par Iſaïe & par Saint Paul : *Buvons & mangeons, car nous mourrons demain*, étoit, pour ainſi dire, le précis de la Philoſophie d'un grand nombre de Peuples de l'antiquité ; car il ſembloit régner parmi ces Nations une ſorte de principes raiſonnés, qui les autoriſoient à tous leurs débordemens. Ces principes hardis, qui invitoient les hommes à ſuppléer par les plaiſirs à la briéveté de la vie, ne ſçauroient être plus éloquemment préſentés qu'ils le ſont au ſecond chapitre du livre de la Sageſſe. Mais ſi l'on veut un exemple particulier, qu'on ſe rappelle comment les Egyptiens s'excitoient à jouir des plaiſirs de la table & des douceurs de la vie, en préſentant un ſquelette aux jeux des convives, avec ces mots : *Jouis & bois en voyant ce que tu deviendras*. Et ce fameux Sardanapale, dont le nom ſeul ſuffit encore aujourd'hui pour déſigner un homme plongé dans la volupté, ne

Ep. aux Cor. 15, 32.
V. Athenée, l. XII.
Herod. l. II.

paroît-il pas avoir voulu justifier lui-même sa conduite, par le bas-relief (1) qu'il fit graver sur son tombeau, & par l'inscription qui y étoit jointe, au rapport de l'Historien Amyntas? Cette inscription contenoit en substance: « Tant » que j'ai vécu j'ai bu, j'ai mangé, je me suis » livré aux plaisirs de l'Amour. Je sçavois que » la vie est courte, sujette à mille événemens » fâcheux, à mille révolutions, & que bientôt » mes successeurs jouiroient des biens que je » leur aurois laissés ».

ESCHYLE peignit fidèlement les mœurs & les principes Asiatiques, quand il présentoit aux Grecs sur le Théâtre d'Athènes l'ombre de Darius, qui, prête à rentrer dans le sein de la terre, s'écrie: « *Vous, vieillards, réjouissez-vous, même au sein des malheurs, passez vos*

(1) Ce bas-relief, suivant Athenée, *l. XII*, représentoit deux doigts joints ensemble, & signifioit que la durée de la vie étoit semblable au bruit de deux doigts que l'on fait claquer l'un contre l'autre. Aristote rapporte une autre inscription de ce tombeau, que Cicéron traduit ainsi:

Hæc habeo quæ edi, quæque exsaturata libido
Hausit; at illa jacent multa & præclara relicta.

jours dans les plaisirs ; les richesses ne sont plus rien chez les morts.

Voy. la trag. des Perses.

C'ÉTOIT-LA la Philosophie qu'Anacréon avoit puisée à la Cour de Polycrate, & qu'on retrouve toute entière dans la plûpart de ses agréables chansons, trop connues pour être citées.

MAIS ce n'étoit pas seulement en Asie, en Egypte & à la Cour du Tyran de Samos, que les principes de la volupté étoient répandus. La Grèce, où Lycurgue & Solon avoient réformé les mœurs, voyoit encore une de ses Villes les plus considérables infectée de cette sorte de Philosophie, qui, plus anciennement, avoit corrompu Sparte & Athènes, en y introduisant les mœurs Ionienes : c'étoit Mégare. C'étoit-là qu'un Poëte Philosophe, Théognis (1), quoique plus grave qu'Anacréon son contemporain, répandoit des maximes trop semblables aux

(1) Théognis vivoit vers la 58e Olymp. Il faut observer que cette Ville de Mégare changea bien dans la suite, puisqu'elle put mériter l'éloge qu'en fit Isocrate dans son discours sur la Paix.

siennes. « Je jouis, disoit-il, des plaisirs de la » jeunesse; car lorsque j'aurai perdu la vie, je ne » verrai plus l'aimable clarté du jour; je serai sous » la terre sans mouvement & sans parole, comme » une pierre insensible ». Mais ce Philosophe qui, par la considération de son anéantissement futur, s'excitoit à la volupté, tomboit quelquefois dans une sorte de mélancholie, où de semblables principes ne conduisent que trop souvent. Fatigué du poids de la vie, il prétendoit alors qu'il eût mieux valu que l'homme ne fût jamais sorti du néant.

De pareilles maximes chez un Poëte de l'antiquité, n'étoient pas l'expression du sentiment particulier d'un homme, c'étoit celle de l'opinion la plus générale; & cette opinion suffit pour faire juger à quel point de dépravation un Peuple est parvenu. On n'en vit point régner de semblables dans les beaux temps d'Athènes, de Sparte & de Rome; & cette réflexion pourroit servir à fixer les époques de ces traits de misanthropie extrême, que l'Histoire nous a conservés.

Un siècle de luxe & de magnificence, qui

eſt ordinairement un ſiècle de corruption, ne ſçauroit être mieux repréſenté que par la Fable de Midas, qui changeoit en or tout ce qu'il touchoit. Mais ce même Midas, à qui la fortune avoit accordé toutes ſes faveurs, n'en retira d'autre fruit, que d'apprendre que ce qu'il y avoit de plus heureux pour l'homme, *c'étoit de ne jamais naître, ou de mourir en naiſſant* (1).

CETTE ſiniſtre maxime fut répétée en plein Théâtre par un Poëte comique, qui vécut après Ménandre. Tout Poëte veut être applaudi. Poſidippe, qui ne craignoit pas de mettre au jour cette penſée funèbre, ſçavoit qu'il y avoit des Spectateurs qui la recevroient avec applaudiſſemens.

EN parlant ici du dégoût de la vie, inſpiré par l'abus des plaiſirs, mon deſſein a été de faire voir que les hommes qui avoient éprouvé l'un & l'autre, ne connoiſſoient plus les attraits de la ſociété, l'amour de la Patrie, les délices de

---

(1) *Voyez* Cicéron, au premier l. des Tuſcul. *Non naſci hominis longè optimum eſſe, proximum autem quàm primum mori.*

la bienfaisance, & tout ce qui fait aimer la vie & braver la mort.

L'OPINION qui plaçoit le Bonheur dans la volupté, n'appartenoit donc qu'à des Peuples corrompus, & malheureux par leur dépravation. Aussi de la même bouche partoit souvent le langage de la plus sombre mélancholie, & celui de la plus molle volupté.

ENTENDEZ Euripide dans sa Tragédie de Cresphonte : (1) « En songeant, dit-il, aux » malheurs dont la vie est semée, il faudroit » pleurer quand un enfant vient de naître, & » ne donner que des signes de joie quand un » homme, en mourant, vient d'être affranchi » des misères de la vie ». Ecoutez le même Poëte dans Alceste; c'est Hercule qui parle : « Bois & te réjouis, le jour présent est à toi; » le reste à la fortune ». *In Alc. v. 798.*

EURIPIDE mourut vers la 93[e] Olymp.; il avoit vu par conséquent presque toutes les horreurs de la guerre du Péloponèse, qui commença la première année de la 87[e] Olymp.;

Voyez Sext. Emp. l. III, & la traduction de ce passage par Cicéron, au premier livre des Tuscul.

& l'on peut juger, par l'hiſtoire de ces triſtes temps, quels étoient devenus ces peuples auxquels il adreſſoit alternativement ces maximes de déſeſpoir & ces leçons de volupté.

Je ne m'étendrai pas davantage ſur les exemples de ce genre, que je pourrois tirer des fragmens des Poëtes anciens. Il ſuffit d'obſerver que les Grecs devant qui on débitoit de pareils principes, n'étoient plus les Grecs vainqueurs de Salamine & de Marathon. Les mœurs des Athéniens avoient déjà ſouffert de grandes altérations; la cupidité, la recherche des plaiſirs avoient ſuccédé à l'enthouſiaſme des nobles paſſions, & le dégoût de la vie à l'amour de la Patrie. Bientôt après, ces Athéniens dégénérés ſouffrirent que l'on tournât en ridicule cette même gloire & ce même honneur pour leſquels ils avoient été ſi paſſionnés. Une nouvelle Philoſophie, qui ramenoit tout aux ſens, oſoit débiter en plein Théâtre ſes maximes funeſtes. Ce fut le Poëte Alexis (1) qui, le premier,

(1) Alexis vécut peu de temps après Epicure; il étoit fils de Ménandre, ſuivant Suidas : γέγονε δὲ πατρὸς Μενάνδρου τοῦ κωμικοῦ. Voſſius lit Πάτρως, & fait d'Alexis l'oncle de Ménandre; mais je crois qu'il ſe trompe.

produisit sur la scène les argumens familiers de cette Philosophie Epicurienne : « Que parlez-
» vous du Lycée, de l'Académie & de l'O-
» deum ? Amusemens de Sophistes, où il n'y a
» rien de solide. Buvons, mangeons, goûtons
» les plaisirs de la table. Y a-t-il rien de plus
» doux ? Vertus, honneurs, dignités, vous
» n'êtes que de vains songes. La mort, au temps
» marqué, doit glacer nos sens ; nous n'empor-
» terons que ce que nous aurons bu & mangé.
» Eh ! que sont aujourd'hui les Périclès, les
» Codrus, les Cimons ? Rien, qu'un peu de
» cendre ». Il faut convenir qu'on n'eût pas tenu un pareil langage devant Aristide ou Thémistocle, & que ces argumens étoient bien faits pour réussir dans le siècle où Alexis les produisoit.

Excerpta ex Alex. p. 561.

AINSI les idées que les hommes se sont faites touchant le Bonheur, ont toujours dépendu des circonstances où ils se sont trouvés, du gouvernement, des mœurs & de l'esprit de la Nation. Plus ces idées s'écartent des premiers principes naturels, plus elles portent un caractère de dépravation, en faisant connoître en même-temps l'état général de la société.

IL fut un temps à Athènes où la liberté parut anéantie sous le despotisme de trente Tyrans. Chaque Citoyen craignoit pour son bien ou pour sa vie : les plus honnêtes gens étoient les plus exposés. Dans cette misère générale, le Bonheur ne consista plus que dans la jouissance du moment ; la Philosophie devint aussi lugubre que les idées publiques ; la Comédie même se ressentit de cette humeur sombre qui s'étoit emparée de la Nation ; & Antiphane, qui florissoit précisément à l'époque des trente Tyrans, faisoit dire à un de ses personnages dans la Comédie du Soldat : « Combien se » trompe tout Citoyen qui croit posséder » quelque bien solide dans la vie ! Les impositions lui en emportent une partie ; un procès » lui en enlève une autre. Commande-t-il les » Armées ? Il paie de ses deniers les fautes de » la fortune. Va-t-il sur mer ? Il y fait naufrage. » Soit la nuit, soit le jour, il est pillé par des » voleurs. Rien de certain dans la vie, que ce » qui se consume dans la journée. Que dis-je ? » La table où vous allez vous asseoir peut être » renversée avant le repas. Ne comptons pour » certain que ce qui est déjà entre nos dents ».

Voy. Suidas.

Excerpta. p. 617.

CES détails ſinguliers ſont d'autant plus précieux, que rien ne peut les ſuppléer, & c'eſt-là que la Poéſie l'emporte ſur l'Hiſtoire. Celle-ci dit ce que l'on fait; l'autre peint ce que l'on penſe.

DANS cette diſpoſition des eſprits, ſi bien repréſentée par Antiphane, eſt-il étonnant qu'on eût perdu de vue l'idée que les premiers Grecs s'étoient faite du Bonheur? Eſt-il étonnant que ce Bonheur fût alors entièrement méconnu? On ſe rappelle, ſans doute, ce que nous avons déjà dit. La voix de la Nature, qui ſe faiſoit entendre aux premiers hommes, régloit leurs goûts & leurs penchans. Qu'auroit-on alors penſé d'un Poëte qui eût exhorté ſa Nation au célibat? Et que doit-on penſer d'un temps où le mariage étoit repréſenté ſous les couleurs les plus propres à en éloigner? « Vous » ne vous marierez pas, ſi vous êtes ſage, » diſoit Ménandre; le mariage eſt une mer » plus fertile en naufrages que la mer Egée. » Là, ſur trente vaiſſeaux, il n'en eſt pas trois » qui périſſent. Mais dans le mariage nul Bon- » heur à eſpérer; il n'y a point d'homme qui » ſe ſauve entièrement ».

Dans ſa Coméd. des Arrephores. *Excerpta.* p. 713.

C'EST ce que n'avoit jamais osé dire Euripide, le plus amer censeur des femmes. Il pouvoit impunément lancer contr'elles ses traits les plus malins ; mais le mariage étoit un acte politique, le fondement de la société, contre lequel il n'eût osé déclamer, sans craindre le blâme public. Et Simonide, qui avant lui s'étoit déchaîné plus vivement encore contre certains caractères de femmes, montre, par un exemple contraire, qu'il croyoit, ainsi que l'antiquité, au bonheur d'un hymen bien assorti, & fait de la femme sage le portrait le plus enchanteur : « Son caractère tient de l'abeille, » dit-il ; heureux celui qui la possède ! Elle » fait la prospérité de sa maison. Elle donne à » son époux des enfans, qui feront la gloire » de leurs familles. Les graces, la raison & la » décence l'accompagnent par-tout ; & jamais on » ne la voit assise dans des cercles de femmes, » prêter l'oreille à des conversations où règne » la licence (1) ».

(1) Je ne puis m'empêcher de citer à cette occasion un vers charmant d'un Poëte, nommé Naumachius :

ἀνδρὶ γὰρ ἀσχαλάοντι παραίφασίς ἐστιν ἄκοιτις.

Une femme fait la consolation de l'homme en ses chagrins.

VOILA comme les Poëtes Philosophes se rapprochoient des opinions que la haute antiquité avoit touchant le Bonheur ; & c'est ainsi que l'on vit se maintenir quelque temps en Grèce ces idées simples, que la Nature avoit données aux premiers hommes (1).

J'OBSERVE qu'en donnant à ces Poëtes, tels que Simonide & Théognis, le titre de Philosophes, parce que leurs Ecrits semblent consacrés à la Morale, je n'ai pas prétendu les confondre avec les Philosophes proprement dits. Aussi n'ai-je regardé leurs principes que comme des opinions qui rentroient dans mon sujet actuel, & qui n'avoient point la consistance des systêmes dont je ne dois parler que dans les livres suivans.

SI on examine dans quel temps cette ancienne & simple Philosophie, ou plutôt ces purs enseignemens de la Nature, doivent être le plus

---

(1) Quand je parle des premiers hommes, j'entends toujours ceux qui étoient le plus près de l'origine de la société dont ils firent membres ; comme les premiers Romains furent ceux qui assisterent en quelque sorte à la naissance de Rome.

accrédités, on reconnoîtra, ſans doute, avec Pline le jeune, que les mœurs & les opinions dépendent des circonſtances; & que lorſque rien ne contredit le vœu de la Nature, elle reprend bientôt ſes droits. Nous avons vu que la plus ancienne opinion plaçoit le Bonheur dans les douceurs de l'union conjugale, & dans les plaiſirs de voir ſon exiſtence reproduite par ſa poſtérité. Nous avons vu cette opinion anéantie, devenue un objet de plaiſanterie & de ridicule. L'Auteur que nous venons de citer, nous explique les raiſons de ces changemens: « C'eſt un grand encouragement, dit-il, » à élever des enfans, que d'eſpérer de les » pouvoir nourrir; mais c'en eſt un plus grand, » que d'eſpérer de les voir libres & heureux (1) ».

Si le Bonheur des Citoyens, conſidéré ſous ce point de vue, eſt intimément lié à celui des Etats, il ne ſera pas tout-à-fait hors de notre ſujet de rapprocher & de comparer deux opinions bien différentes, ſur ce qui conſtitue le

(1) *Magnum quidem eſt educandi incitamentum, tollere liberos in ſpem alimentorum, in ſpem congiariorum, majus tamen in ſpem libertatis, in ſpem ſecuritatis.* Pan. de Trajan.

Bonheur

Bonheur des Gouvernemens. L'une eſt celle d'Héraclide de Pont, qui vint à Rome ſous les règnes de Claude & de Néron, & qui eſt le ſeul apologiſte du luxe que je connoiſſe dans l'antiquité. L'autre opinion eſt celle d'Héſiode, qui regarde la Juſtice comme la baſe unique de la proſpérité des Etats.

« LE luxe, ſuivant Héraclide, eſt la vraie Ath. l. XII.
» ſource du Bonheur des Empires, puiſqu'il eſt
» le fondement de l'élévation & de la grandeur
» d'ame des Citoyens. Tous ceux qui aiment le
» luxe, & en jouiſſent, ont l'ame grande &
» noble; comme les Mèdes & les Perſes, qui,
» de tous les Barbares, ſont ceux dont le cœur
» eſt le plus généreux, & l'extérieur le plus
» impoſant.

« LE plaiſir & le luxe ſont l'apanage des
» hommes libres. Le travail, qui eſt fait pour
» les Eſclaves, avilit leur ame; au lieu que le
» plaiſir ſert en même-temps à élever & à récréer
» celle des Citoyens. La Ville d'Athènes fut
» plus puiſſante que toutes les autres Villes de
» la Grèce, tant qu'elle fut livrée au luxe. Les
» Athéniens portoient des habits de pourpre,

» des tuniques à fleurs ; ils avoient leurs cheveux » relevés en nœuds sur le front, & attachés » avec des cigales d'or. Les Esclaves, qui les » suivoient, portoient des pliants, pour les » leur présenter lorsqu'ils vouloient s'asseoir. » Ce furent ces hommes, ajoute l'Historien, » qui combattirent avec tant de gloire à la » journée de Marathon, & qui renversèrent » toutes les forces de l'Asie ».

L'ABSURDITÉ du raisonnement d'Héraclide est démontrée par la fausseté de l'assertion sur laquelle il est fondé ; & c'est le sort de toutes ces sortes de paradoxes. Malheureusement les réfutations ne sont pas toujours à la portée de tout le monde, & les paradoxes sont fortune. Héraclide a confondu les temps ; il oublioit que le luxe dont il parle fut réformé par Solon, & que ce furent ces Grecs régénérés, pour ainsi dire, par la réforme du Législateur, qui devinrent les sauveurs de la Grèce. Ælien est tombé dans la même erreur. Mais qu'est-ce que des Ecrivains tels qu'Ælien, Héraclide, quand on les compare à Plutarque, à Thucydide, à Diodore de Sicile, à Aristophane, &c.

QUOIQU'IL en soit, il ne s'agit ici que

d'oppoſer au ſentiment que l'Apologiſte du luxe a mis au jour ſous les règnes de Claude & de Néron, l'opinion qu'un des plus anciens Poëtes de la Grèce publioit comme une vérité reconnue dans des temps de ſimplicité : « Heureux les Peuples, dit-il, qui pratiquent » la Juſtice envers les Etrangers & envers les » Citoyens. Leur Ville eſt floriſſante ; les Ha» bitans s'y multiplient comme les fleurs ; la » paix, cette douce nourricière des hommes, » habite avec eux ; la famine & les calamités » n'approchent point de leur ſéjour ; la terre » leur fournit en abondance des grains & des » fruits, & les femmes y engendrent des fils » ſemblables en tout à leurs pères. O Rois ! » continue Héſiode, ne ceſſez donc de méditer » & d'obſerver les Loix de la Juſtice ». *Oper. & Dies, v. 225.*

CE ſentiment d'Héſiode fut confirmé dans la ſuite par Platon, qui ne craint point de dire : « Qu'il ne ſçauroit y avoir de Citoyens ni de » Gouvernemens heureux ſans la Juſtice ». Il avoit puiſé cette maxime chez les Pythagoriciens, comme nous le verrons dans la ſuite de cet Ouvrage.

CÉTOIT donc une opinion conſtante dans l'antiquité (1), que la meilleure politique eſt d'être juſte. Cette opinion, plus profonde qu'elle ne paroît, n'a trouvé encore qu'un ſeul homme qui l'ait contredite (2). Ainſi l'apparence du Bonheur des hommes injuſtes ne doit pas en impoſer; & c'eſt à cette réflexion que revient le beau mot de Ménandre ſur la proſpérité apparente des méchans: « Quand un méchant, dit-il, tire quelque » profit de ſon crime, ce profit n'eſt qu'une arrhe » ſur l'infortune qui le menace (3) ».

---

(1) C'eſt ce que Démoſthène (*Olynth. II.*) diſoit aux Athéniens, en leur montrant que l'injuſtice qui avoit fondé la puiſſance de Philippe la détruiroit; & c'eſt ce que Séneque exprime dans ſa Médée:

Iniqua nunquam regna perpetuò manent.

(2) Machiavel. *Voyez* ſon Traité intitulé: *Il Principe.* On eſt fâché de voir un homme auſſi profond & auſſi ſenſé que Machiavel tomber dans de pareils écarts. Les conſeils politiques qu'il donne aux Princes, ſont d'affecter toutes les vertus, & de ne garder la foi qu'ils ont donnée, qu'autant qu'elle peut leur être utile. *Voyez* le chap. 18.

(3) ὅταν ἐκ πονηροῦ πράγματος κέρδος λάβῃς
τοῦ δυστυχεῖν νόμιζε σ'ἀῤῥαβῶν' ἔχειν.

Excerp. pag. 762.

APRÈS avoir ainſi conſidéré quelles étoient, ſuivant l'antiquité, les ſources du Bonheur, tant pour les Villes que pour les Citoyens, nous nous trouvons naturellement engagés à jetter un coup d'œil ſur les principes de quelques Légiſlateurs anciens, pour voir s'ils ſe ſont réellement occupés du Bonheur des Peuples auxquels ils ont donné des Loix? Pour décider la queſtion, nous ne citerons point ici le ſentiment d'Ariſtote, qui connoiſſoit bien les principes des Légiſlateurs anciens, & leur efficacité, parce que nous aurons occaſion d'en parler ailleurs. Nous obſerverons ſeulement que Solon, en s'applaudiſſant du gouvernement qu'il venoit d'établir, de ce gouvernement ſage, qui empêchoit les grands & les petits de ſe nuire réciproquement, diſoit : « J'ai donné au peuple » autant de pouvoir qu'il lui en falloit, pour » qu'il ne fût ni trop foible ni trop fort ; j'ai fait » enſorte que les hommes puiſſans & riches » n'eſſuyaſſent rien d'indigne de leur état ; enfin » j'ai mis entre ces deux ordres un bouclier, » qui les empêche également de vaincre & d'être » vaincus par l'injuſtice (1) ».

Des opinions des Légiſlateurs.

Mor. l. I, chap. 13.

(1) *Voyez* les vers attribués à Solon. *Poetæ minores*.

QUEL éloge pour le Légiſlateur des Lacédémoniens, que celui que Xénophon lui donne :

Voyez Lac. Pol.

« Je ne pouvois me laſſer d'admirer, dit-il,
« comment Sparte, la moins peuplée de toutes
» les Villes de la Grèce, étoit devenue la plus
» puiſſante. Mais quand j'eus examiné la ſageſſe
» de ſon Gouvernement, je ceſſai de m'étonner
» de cette grandeur où elle étoit montée ; &
» mon admiration ſe porta ſur Lycurgue, ce
» Légiſlateur qui rendit ſes Citoyens heureux,
» par les Loix qu'il leur donna. Il ne prit point
» pour modèles les inſtitutions des autres Gou-
» vernemens, & ſembla même en adopter de
» toutes contraires à celles qui étoient le plus
» généralement admiſes. Auſſi parvint-il à
» rendre ſa Patrie la plus heureuſe de toutes
» les Villes de la Grèce (1).

De Rep. l. I. ch. 9.

SI Ariſtote eſt d'un avis contraire, & ſemble s'attacher à critiquer le Gouvernement de Sparte, il faut prendre garde que des raiſons particulières influoient ici ſur ſon ſentiment, & qu'il avoit pour objet, comme on ſçait, de décrier la République de Platon, formée ſur celle de

(1) προέχουσαν εὐδαιμονίᾳ τὴν πατρίδα ἀπέδειξεν.

Lycurgue. Au reste, s'il censure les systêmes de quelques Législateurs, il rend justice à leurs intentions, & reconnoît que le Bonheur public & particulier avoit été l'objet vers lequel ils avoient dirigé leurs pensées & leurs travaux.

VOYONS donc quel fut le résultat de ces anciennes institutions, & si ceux qui s'en occupèrent atteignirent le but qu'ils s'étoient proposé. Voyons quelle idée du Bonheur régnoit parmi des peuples nourris dans les principes de ces anciens Législateurs.

LE discours que Solon tint à Crésus touchant le Bonheur, est peut-être la représentation la plus fidelle qui nous soit restée de l'opinion publique de ces anciens temps. Et comment supposer en effet que ces idées, qu'avec un ton de simplicité & de vérité il énonçoit à la Cour de Crésus, ne fussent pas familières à Athènes & dans la Grèce, où il avoit puisé les exemples même qu'il cite au Roi de Lydie? On voit dans ce discours intéressant, que la mort n'étoit pas regardée comme un mal, mais comme un grand bien, lorsqu'elle étoit l'achévement d'une vie fortunée. Quoique cet entretien de Crésus & de Solon soit fort

connu, il revient trop à notre sujet pour nous dispenser d'en rapporter du moins une partie. Il fera voir d'abord que cet opulent Monarque pensoit comme tous les peuples de l'Asie, amollis par le luxe, que le Bonheur ne pouvoit consister que dans les richesses. Ainsi tout fier de son opulence, qu'il avoit étalée aux
Hérod. l. I. yeux de Solon : « Vites-vous jamais un homme » plus heureux que moi, lui dit-il? Oui, » répondit le Philosophe, Tellus l'Athénien. » Ce Tellus avoit des fils vertueux, qui tous » eurent des enfans. Il vit sa postérité florissante, sa Patrie heureuse, & termina, par » une glorieuse mort, une vie longue & » fortunée. Il mourut les armes à la main, après » avoir mis en déroute les ennemis, & fut » inhumé aux dépens de la République, dans » un tombeau élevé sur le lieu même où il » avoit perdu la vie. Après Tellus, dit le » Roi, quel mortel vous paroît donc le plus » heureux? Cleobis & Biton, répondit le Philosophe. Ils étoient d'une naissance distinguée » dans Argos; ils possédoient une fortune » honnête, avec une force de corps, qui leur » avoit souvent mérité le prix des Jeux. Il » arriva qu'un jour de fête consacrée à Junon,

» leur mère attendoit son char pour aller au » Temple de la Déesse; les bœufs qui devoient » la traîner n'étoient point encore revenus des » champs. Les deux frères impatiens s'attelent » au char de leur mère, & la conduisent au » Temple. Les jeunes Argiens, témoins de ce » zèle filial, envioient cette belle action; les » femmes portoient envie au bonheur de cette » mère. Pour elle, ivre de joie, elle s'avança » vers la statue de Junon, & lui demanda » d'accorder à ses fils ce qui pouvoit leur » arriver de plus heureux. On fit des sacrifices; » les deux frères s'endormirent dans le Temple, » & ne s'éveillèrent plus (1) ».

Ce n'étoit donc point dans la jouissance des plaisirs, dans la satisfaction des sens, ni dans les vaines spéculations d'une vertu surnaturelle que consistoit alors le Bonheur. Plus on étudiera la pensée de Solon, plus on la trouvera

(1) L'histoire de Cléobis & Biton a été reproduite à-peu-près sous les noms de Trophonius & d'Agamède, qui bâtirent un Temple à Apollon. *Voyez* Cicéron, *Tusc.* l. I, & Plut. *de Consol.* Dans ces histoires, ainsi répétées, il faut toujours remonter à la première, comme la plus utile & la plus morale.

profonde & vraie. Il n'exclut point certains avantages de la fortune, comme firent depuis des Philoſophes ſpéculatifs; il les admet au contraire dans le concours général de tout ce qui peut rendre un homme parfaitement heureux, ſanté, naiſſance, & biens (1), mais par-deſſus tout de bonnes actions, & après tout une belle mort. Qu'y a-t-il en effet qui donne à l'ame plus d'énergie & de jouiſſance que de grands ſentimens? Et, puiſqu'il faut mourir, quoi de plus heureux que de finir quand ſa gloire eſt au comble, & qu'en mourant on laiſſe après ſoi un nom glorieux & ſans tache!

TOUTE l'antiquité eſt remplie d'exemples fameux, qui confirment l'exiſtence de cette opinion. On la retrouve dans l'hiſtoire de Diagoras. Il avoit été jadis vainqueur dans les jeux Olympiques; d'athlete devenu ſpectateur, il vit dans un même jour ſes deux fils couronnés. Un Lacédémonien s'approchant

(1) Solon ajoute à ces avantages particuliers, celui d'avoir des enfans qui répondent à votre eſpérance εὐπαις; ſans cette circonſtance, le Bonheur ne pouvoit être achevé, comme nous l'avons vu.

alors de ce père fortuné : « Meurs, meurs, » lui dit-il, Diagoras, ne t'attends point à » monter au Ciel (1) ». L'expression de ce Lacédémonien répond à celle de Pindare, qui fait ainsi la description du Bonheur auquel l'homme peut atteindre : « Que le mortel qui possède » la santé, la sagesse & une honnête aisance, » n'aspire point à devenir l'égal des Dieux ». Pindare renferme en ce peu de mots, tout ce qui composa dans la suite le fond du systême moral de la secte Péripatéticienne, qui renouvelloit les idées antiques, comme nous le verrons ailleurs. Ol. V.

MAIS, pour nous mieux convaincre que ces idées générales du Bonheur, telles que je viens de les exposer, étoient celles de presque toute la Grèce, au temps de sa splendeur, écoutons ce qu'à cette époque un des plus fameux Orateurs d'Athènes disoit aux Citoyens assemblés sur le tombeau de leurs parens & de leurs amis, qui venoient de périr dans un échec contre les Lacédémoniens.

---

(1) *Morère, Diagora, non enim in cælum ascensurus es.* Cic. Tusc.

Thucy. l. II. « VOUS qui ſçavez, s'écrioit Périclès, que » le Bonheur conſiſte dans la liberté, & la » liberté dans la grandeur d'ame, pourriez-» vous craindre les dangers de la guerre ? » Les malheureux, à qui toute eſpérance de » bien eſt enlevée, ont moins de raiſon de » ne point ménager leur vie, que ceux » qui, en vivant, courent riſque d'éprouver » des revers d'autant plus funeſtes, que leur » ſort étoit plus beau. Pour un homme capable » de quelque ſentiment, la mort qui ſuit » une vie paſſée dans la molleſſe, eſt plus » affreuſe qu'un généreux trépas, que le cou-» rage & l'eſpérance rendent preſque inſenſible. » C'eſt pourquoi, vous Pères, qui m'écoutez, » je prétends moins ici verſer des larmes ſur » vos enfans, que vous fortifier & vous encou-» rager. Vous vivez, vous êtes encore en » butte à la fortune, vous êtes tributaires de » la douleur ; tandis que ces enfans, que vous » pleurez, ont eu la fin la plus glorieuſe, & » que par une belle mort ils ont mis le ſceau » au Bonheur de leur vie ».

SI l'art de l'Orateur conſiſte à connoître l'eſprit de ſes Auditeurs, qu'on juge, au

langage de Périclès, quels étoient ces hommes à qui on adressoit de semblables consolations. Les pensées de Périclès sont les mêmes que celles de Solon; ce sont les mêmes réflexions sur les incertitudes des choses de la vie, & sur le bonheur que le trépas apporte avec soi, quand il termine une vie glorieuse. C'étoit donc une opinion généralement reçue en Grèce parmi ces hommes libres, à qui l'éducation publique & particulière avoit élevé l'ame. Elle leur avoit appris que l'homme n'est que misère & fragilité, quand il ne vit que par les sens; mais que son existence acquiert quelque chose de divin, quand elle est animée de grands sentimens, qui ne sont point sujets aux accidens de la fortune (1).

On est étonné de voir un peuple entier pénétré de ces sentimens, que les temps ont

(1) Démosthène voulant montrer aux Athéniens ce qu'avoient été leurs Ancêtres, tandis que Miltiade & Aristide avoient gouverné la République, leur dit : « Que par leur » fidélité envers la Grèce, leur piété envers les Dieux, & » la modestie de leurs mœurs parmi leurs Concitoyens, » ils avoient acquis le plus parfait Bonheur : μεγάλην εἰκότως » ἐκτήσαντο εὐδαιμονίαν ». Olyn. III.

rendus si rares, & qui, seuls, faisoient jadis les Héros. Mais il faut considérer que toutes les places publiques, tous les lieux d'assemblée, tous les théâtres retentissoient continuellement de ces magnifiques pensées. Quels instituteurs plus puissans que ces Orateurs, qui conversant continuellement avec la multitude, l'enflammoient & la nourrissoient de l'amour de la gloire & des vertus! Quels effets ne devoient pas produire des discours tels que celui de Lysias, après un combat entre les Athéniens & les Lacédémoniens? . . .

« POURQUOI nous affliger, dit l'Orateur, ou » du moins pourquoi nous désespérer pour un » événement auquel nous sommes tous sujets? » Ne sçavons-nous pas que la mort n'épargne » ni les héros, ni les lâches? Si, en évitant les » dangers de la guerre, nous avions l'espérance » d'être immortels, il faudroit alors pleurer » amèrement ceux qui auroient succombé. Mais » puisque la Nature ne sçauroit résister aux » maladies, à la vieillesse & à l'inflexible destin, » il faut donc regarder comme les plus heureux » ceux qui, par les motifs les plus puissans & » les plus nobles, se sont exposés à la mort, &

» ont ainsi terminé leur vie, sans la commettre
» aux caprices de la fortune. Loin d'attendre
» une mort ordinaire, ils ont choisi le plus
» beau trépas; leur mémoire ne vieillira jamais,
» & les honneurs qu'ils ont acquis feront l'am-
» bition des hommes. On les pleure comme
» mortels, & on paie ainsi le tribut à la Nature;
» mais on les chante comme immortels, & on
» rend ainsi hommage à leur vertu. Ils sont
» ensevelis aux dépens du public, on célèbre
» des jeux & des combats sur leur tombeau.
» Heureux & dignes d'envie sont ceux qui
» ont péri d'une mort si belle! C'est pour eux
» seulement que la naissance & la vie ont de
» vrais avantages; puisqu'avec un corps mortel
» ils ont possédé la vertu, qui leur a obtenu
» l'immortalité (1) ».

Ce n'étoit pas seulement les Orateurs & les

---

(1) J'aurois pu multiplier les citations de ce genre, & rappeller entre autres un morceau du *Menexene de Platon*, qui revient parfaitement à mon sujet. Mais j'ai cru devoir m'attacher à ne dire que ce qu'il falloit, pour rendre l'Ouvrage plus utile, en le rendant plus court.

Poëtes qui tenoient ce langage aux Grecs ; les ſtatues dont ils étoient entourés devenoient, en quelque ſorte, autant d'apothéoſes, qui leur montroient le terme glorieux ou chaque Citoyen devoit aſpirer.

A cette opinion politique, s'en joignoit une religieuſe, qui ne promettoit pas ſeulement une immortalité fictive, mais une immortalité réelle & fortunée ; laquelle arrachant l'homme juſte du pouvoir des enfers, devoit lui faire recommencer une nouvelle vie dans des demeures délicieuſes, comparables au ſéjour de l'Olympe.

Ol. Od. II. CETTE opinion remonte à la plus haute antiquité. On la trouve dans Homère, dans Pindare, dans Platon, qui l'avoit empruntée de Pythagore. C'étoit cette ſorte de félicité qu'on promettoit dans les Myſtères à ceux qui avoient le bonheur d'y être initiés. Ce préjugé ſalutaire rempliſſoit l'ame de conſolations & d'eſpérances. La vie n'avoit plus de cataſtrophes, la fortune n'avoit plus de rigueurs que cette opinion ne fit braver. Le ſimple Citoyen ſe

ſe trouvoit ainſi prémuni de toutes les forces de la Philoſophie par le ſeul pouvoir de l'imagination.

QUOIQUE l'amour que les Grecs portoient à leur Patrie, à leur famille & à leur Religion, fut jadis le fondement de leur bonheur, par l'élévation & l'activité des ſentimens qu'il leur inſpiroit, il y avoit encore d'autres attachemens qui formoient pour ce peuple une nouvelle ſource de bonheur. Je veux parler des douceurs de l'amitié, & de la confraternité qui régnoit parmi certains Philoſophes, tels que les Pythagoriciens. Mais ces attachemens, qui formoient des nœuds particuliers, ſe confondoient dans l'amour de la Patrie, ainſi que le bonheur qui en réſultoit, ſe confondoit dans la félicité publique.

IL s'agit maintenant de voir ce que devinrent, dans les Ecrits des Philoſophes, les premières idées du Bonheur, que la voix de la Nature & une heureuſe conſtitution du Gouvernement donnèrent aux anciens Grecs; d'examiner en quoi ils ont ſuivi la Nature, en quoi ils s'en ſont écartés; combien Socrate, un des premiers

Philoſophes qui ſe ſoit occupé du bonheur de l'homme, ſuivit les ſimples enſeignemens de la Nature, & y ramena toute ſa doctrine; combien les Philoſophes poſtérieurs, en croyant ſuivre cette pure lumière, s'en ſont écartés. Ces diſcuſſions feront l'objet du livre ſuivant; nous terminerons celui-ci par des obſervations judicieuſes de l'Ecrivain Anglois que nous avons deja cité.

CES réflexions pourront ſervir à confirmer tout ce que nous avons dit ſur les opinions des anciens Grecs touchant le Bonheur dans les beaux temps de la République, & à modérer peut-être le jugement précipité de ceux qui, prompts à démentir l'Hiſtoire, jugent de tout par ce qu'ils voyent, meſurent le monde entier par le petit horizon qui les entoure, & les âges paſſés par le moment où ils exiſtent : « Les » hommes, à un certain degré de corruption, » dit ce judicieux Ecrivain, décorent leur » puſillanimité du beau nom de politeſſe; ils » ſe perſuadent que cette généroſité, cette » ardeur, ce courage tant vanté des premiers » âges ſont exagérés par l'imagination des » Poëtes & des Hiſtoriens, ou n'étoient qu'un

» résultat nécessaire de la position misérable
» de ces peuples, qui ne possédoient ni les
» moyens de jouir, ni les rafinemens des plaisirs
» des sens. Ils s'applaudissent de ne point vivre
» dans des temps qui demandoient l'exercice
» de vertus trop pénibles; & avec cette vanité
» qui accompagne l'homme dans le dernier
» degré d'avilissement, ils regardent cet état
» de langueur, d'affectation & de folie dans
» lequel ils existent, comme le dernier période
» de la félicité humaine, & comme le plus
» propre au développement des facultés intel-
» lectuelles (1) ».

---

(1) *Voyez* Fergusson, *Essay on History of Society civil.*





LIVRE SECOND.

Des Syſtêmes des Philoſophes, depuis Thalès juſqu'à Socrate.

J'AI tâché de montrer dans le Livre précédent, combien les idées que les anciens Grecs avoient du Bonheur étoient ſimples & conformes à la Nature ; j'ai tâché de faire ſentir combien ces idées, liées néceſſairement aux opinions & aux ſentimens que le Gouvernement entretenoit parmi les Citoyens, portèrent les Grecs, dans les beaux temps de la République, à regarder une mort glorieuſe comme le ſceau du Bonheur ; j'ai fait voir enſuite combien ces idées s'étoient dénaturées & avilies avec les mœurs. La carrière que j'ai maintenant à parcourir eſt plus étendue, & offre à l'eſprit quelque choſe de moins conjectural & de plus certain ; il s'agit de rendre compte des opinions des Philoſophes ſur le ſouverain Bien (1).

(1) M. l'Abbé Anſelme communiqua autrefois à l'Académie des Belles-Lettres quelques réflexions ſur cet objet,

TOUS ceux qui ont écrit ſur l'hiſtoire de la Philoſophie, me paroiſſent avoir trop négligé l'objet que je me ſuis propoſé d'examiner. Ils ne font que rapporter des principes & des opinions iſolés, ſans ſuite, ſans liaiſons, & par conſéquent dépourvus de cet enſemble, qui, ſeul, peut fixer nos idées ſur cette matière importante. Ce n'eſt pas une petite entrepriſe, que de ſuppléer à leur omiſſion, & d'eſſayer de donner ici une partie eſſentielle de l'hiſtoire de la Philoſophie morale des Anciens. J'ai donc lieu de craindre, malgré tous mes efforts, de n'avoir encore fait qu'eſquiſſer le tableau que j'avois à préſenter.

IL n'eſt, pour ainſi dire, aucune Secte philoſophique qui ne promette le Bonheur, & qui ne penſe le poſſéder excluſivement;

---

dans leſquelles il eſt bien plus aiſé de voir le but édifiant & religieux qui l'animoit, que de ſe faire une idée tant ſoi peu exacte des divers ſentimens de l'antiquité ſur le Bonheur. M. l'Abbé Souchay, dans ſon Mémoire ſur les Sectes philoſophiques, a ſi légèrement effleuré l'hiſtoire des Opinions anciennes ſur le Bonheur, qu'après l'avoir lu, on conviendra, je crois, que la matière étoit encore toute neuve.

V. le 5e. volume des Mémoires de l'Acad.

V. L'Hermotime. aussi Lucien n'a-t-il pas manqué de plaisanter, avec ses graces ordinaires, sur cette infinité de routes différentes qui conduisent au Bonheur. « Au commencement de chacune de ces routes, » dit-il, vous trouvez un guide qui vous invite » à le suivre ; qui vous dit que cette voie est la » seule véritable ; que les autres ne peuvent que » vous égarer ; que ceux qui vous y conduisent » sont des fourbes & des imposteurs, &c. ». Ce sont cependant ces différentes routes sur lesquelles Lucien s'égayoit, que nous avons à faire connoître. Heureux ! si, en parcourant les principales, & ne faisant qu'indiquer les autres, nous pouvons suffisamment montrer leurs directions & leurs rapports.

CEPENDANT il importe, pour ne rien omettre, de remonter aux plus anciennes époques de l'histoire de la Philosophie ; de voir ce qu'ont pensé sur le Bonheur les Chefs de ces deux Sectes, dont toutes les autres sont sorties, Thalès, chef de la secte Ionique, & Pythagore qui, après Phérécide, fut le chef de la secte Italique ; d'examiner l'espèce de conformité qu'il y avoit dans les sentimens de ces deux Philosophes, en des temps où les lumières

primitives de la raiſon n'étoient point encore étouffées par les ſubtilités de la dialectique. Pour tirer quelque parti de ces obſervations, il ne ſera pas inutile de remarquer combien les idées des premiers Philoſophes étoient ſimples & voiſines de la Nature, & combien les Philoſophes poſtérieurs ont, par des rafinemens ridicules, embrouillé la matière, & rendu la définition du Bonheur auſſi difficile que la recherche en eſt devenue pénible, par le changement des temps & des mœurs. Ce ne ſera pas la ſeule fois que nous aurons occaſion d'obſerver que la mobilité de l'eſprit humain le porte continuellement à tout exagérer, à ſe laſſer de tout, à quitter la vérité pour ſe précipiter vers le menſonge, & à ne revenir vers la vérité, que par des ſentiers tortueux, embarraſſés & pénibles.

De Thalès.

NOUS aurons peu de choſes à dire ſur Thalès; on ſçait que ce Philoſophe ſe livra plus à l'étude de la Phyſique, & même de la Politique, qu'à celle de la Morale. Il ne laiſſa aucun Ecrit; mais les Anciens avoient conſervé quelques propos qui lui étoient échappés, & qui ſuffiſoient pour faire connoître ſa façon

de penſer ſur le Bonheur. On rapporte que quelqu'un lui demandant un jour en quoi conſiſtoit le Bonheur, il répondit, *en une bonne ſanté, une fortune honnête, & un eſprit cultivé* (1). C'étoit-là tout le ſyſtême d'Ariſtote & des Péripatéticiens, comme nous le verrons enſuite. Et s'il eſt vrai que Thalès ait donné du Bonheur la définition que nous venons de voir, il eſt permis de conjecturer que cette opinion ſe ſera conſervée dans l'école Ionique depuis Thalès juſqu'à Socrate, par le moyen des Philoſophes Anaximandre, Anaximène, Anaxagore & Archelaüs, qui ſe ſont ſuccédés ſans interruption. Nous verrons bientôt comment Socrate développa & mit dans un nouveau jour cette opinion, qu'Ariſtote conſerva fidélement.

De Pythagore.

IL feroit difficile de dire quel étoit le ſentiment de Pythagore ſur le Bonheur, ſi, connoiſſant l'attachement que les Pythagoriciens avoient pour la doctrine de leur Maître, nous

(1) τὶς εὐδαίμων ὁ τὸ μὲν σῶμα ὑγιὴς, τὴν δὲ τύχην εὔπορος, τὴν δὲ ψυχὴν εὐπαίδευτος. *Diog. la. in Thal.*

ne nous croyions fondés à reconnoître cette doctrine dans les Ecrits des plus fameux Disciples de ce Philosophe. Ainsi en rapportant ce que des Pythagoriciens tels qu'Archytas, Hippodame, Euryphame, &c. ont dit sur cette matière, ce sera faire connoître, autant qu'il est possible, les pensées de Pythagore lui-même (1).

« PARMI les êtres raisonnables, disoit Hip-
» podame (2), il y en a de deux sortes; l'un
» est parfait en lui-même, sans aucune dépen-
» dance de ce qui est hors de lui. Il renferme
» en soi toutes les sources du Bonheur : cet
» être accompli est Dieu. L'autre ne fait qu'une
» partie d'un grand tout, & c'est l'Homme. Ce
» tout, composé de parties, suppose des rela-
» tions, des accords & une harmonie; car sans
» l'harmonie, le tout ni les parties ne sçauroient
» subsister. Cette harmonie est cette Justice

(1) *Ejus viri Philosophia partim ex Discipulis & Sectatoribus peti debet.* Vossius de Phil. sect. ch. 6.

(2) Cet Hippodame étoit de Thurium, & a écrit en Dorien. *Voyez* Suidas.

» éternelle qui fait le bonheur des Etats, des
» Villes & des Hommes; car dans une ſociété
» où la Juſtice ne règne point, il ne ſçauroit
» y avoir d'Hommes bons & heureux (1).
» Cependant pour être entièrement heureux,
» diſoit Euryphame, l'Homme a beſoin du
» concours de la fortune & de la vertu.
» Comme il eſt compoſé d'une ame & d'un
» corps, la vertu eſt pour l'ame ce que la
» fortune, la tranquillité & la ſanté ſont pour
» le corps ».

ARCHYTAS étoit dans les mêmes principes, & diſtinguoit trois ſortes de biens, dont le concours produiſoit le Bonheur. Ces biens étoient ou intérieurs, ou extérieurs; les biens intérieurs étoient pour l'ame les vertus; pour le corps la ſanté, la beauté; les biens extérieurs étoient la gloire, les richeſſes & des amis.

CE que les Pythagoriciens accordoient,

---

(1) J'ai obſervé dans le livre précédent, que c'étoit le propre langage de Platon, qui, ſans doute, avoit puiſé ces principes à l'école des Pithagoriciens.

avec raiſon, au pouvoir de la vertu, c'eſt qu'avec elle on n'étoit jamais entièrement malheureux, comme, diſoient-ils, on n'eſt jamais heureux avec le vice. « Ce ne ſont pas » ſeulement les inclinations vertueuſes & la » théorie de la vertu qui conſtituent le Bon» heur, c'eſt l'ardeur que l'on met à la prati» quer; ainſi que pour faire uſage de la vue, » ce n'eſt pas aſſez d'avoir des yeux, il faut les » ouvrir à la lumière. Il y a pour la vertu » deux chemins dans cette vie; l'un eſt rempli » de difficultés, c'eſt celui que parcourut le » malheureux Ulyſſe; l'autre eſt rempli de » douceurs & d'agrémens, c'eſt celui où la » fortune conduiſit Neſtor ».

J'AUROIS pu donner beaucoup plus d'étendue à ce que je viens de rapporter des opinions des Pythagoriciens; mais j'ai cru que ce que j'en ai dit pouvoit ſuffire, pour ſervir d'objet de comparaiſon avec les ſentimens des Philoſophes poſtérieurs, & il ne nous reſte plus ſur cet article qu'une réflexion à faire. Elle a pour objet la ſorte de conformité qui régnoit entre le ſyſtême de Pythagore & celui de Thalès concernant le Bonheur. Peut-être que les

liaiſons qu'ils ont pu avoir enſemble, leur ont fait adopter les mêmes principes, ou qu'éloignés encore de toutes les ſubtilités que la Philoſophie employa dans la ſuite, ils profeſsèrent naturellement l'un & l'autre ce qu'un ſens droit & un eſprit ſain leur avoient inſpiré ſur cette matière. Nous allons voir que ce n'eſt pas ſans raiſon que, ſur ce point, je donne à ces Philoſophes un éloge qui ſembleroit d'abord avoir peu de fondement; car qu'y a-t-il de plus ſimple que l'opinion de Thalès ou de Pythagore ſur le Bonheur? Mais s'il eſt vrai qu'en toutes choſes les idées ſimples ſoient celles dont on s'éloigne le plus aiſément, cette obſervation ne fut jamais plus véritable que dans la matière dont il s'agit ici. Et pour voir d'un coup d'œil combien ont pu ſe diverſifier les ſyſtêmes que les Philoſophes ont imaginés ſur le Bonheur, rappellons-nous ce que nous avons dit au commencement de cet Ouvrage, que Varron en comptoit deux cens quatre-vingt-huit (1). Nous

(1) Deſlandes & tous les Auteurs qui ont cité cette énumération des Sectes philoſophiques par Varron, l'ont regardée comme réelle, mais à tort; puiſque Varron ne cherche par cette combinaiſon qu'à montrer juſqu'où

allons voir comment il ſe rendit compte de cette multiplicité, & comment il en analyſa la formation. Le morceau eſt aſſez curieux pour mériter d'être rapporté, du moins par extrait; l'eſſentiel ſera d'y mettre aſſez de netteté, pour donner une idée exacte de la penſée de Varron.

(1) IL établit d'abord quatre ſortes de penchans naturels à l'homme; le premier le porte à tout ce qui peut flatter ſes ſens, c'eſt la volupté; le ſecond au repos, & à un état ſans douleur, le troiſième à deſirer les avantages du corps, comme la ſanté, une bonne conformation, &c.; le quatrième à rechercher les qualités de l'eſprit, comme la pénétration, la mémoire, &c.

---

pouvoit aller la ſubtilité de l'eſprit humain en ces matières. Mais on peut dire que ſans la multiplicité réelle des ſyſtêmes reçus parmi les Philoſophes, Varron n'auroit pas ſongé à la multiplicité imaginaire qui réſulte de ſa combinaiſon.

Quand j'écrivis cette note j'ignorois celle de Bayle: « Ne croyez pas, dit-il, ce que tant de gens nous diſent, » que, ſelon Varron, il y avoit 288 opinions différentes » ſur la nature du ſouverain bien; c'eſt un jeu d'eſprit de » Varron ». *Bayle Dic. article d'Epicure.*

(1) Saint Auguſtin, *de Civ. Dei*, l. XIX, ch. 1.

Chacun de ces quatre ſortes de biens peut être deſiré, ou pour ſoi-même uniquement, ou pour la vertu, ou pour l'un & l'autre à la fois.

LA vertu, par exemple, peut être jointe à la volupté de trois manières, ou en lui étant ſoumiſe, (1) ou en la ſoumettant, ou en allant de pair avec elle; & ce que nous diſons de la volupté, pouvant ſe dire auſſi des trois autres penchans dont nous avons parlé, il réſulte de cette combinaiſon douze Sectes eſſentiellement différentes.

CE produit peut aiſément être doublé, en conſidérant ces douze Sectes ſous un double rapport; car la vertu, avec toutes ſes relations diverſes, peut appartenir ou à l'homme qui vit ſeul, ou à l'homme qui vit en ſociété.

LE nombre de vingt-quatre qui réſulte de cette combinaiſon, ſe double encore très-naturellement par une combinaiſon nouvelle.

---

(1) Saint Auguſtin dit, en parlant de ce premier rapport, *quamvis nullo modo hæc dicenda ſit virtus, tamen iſta horribilis turpitudo, quoſdam Philoſophos patronos & defenſores ſuos habuit.* Voyez *Civ. Dei.*

Car, dit Varron, il y a deux façons de voir les choſes; ſçavoir, comme vraies, ou comme vraiſemblables. Cette dernière manière d'enviſager les choſes, étoit, comme on ſçait, celle de la nouvelle Académie (1). Voilà donc le nombre des Sectes porté à quarante-huit.

MAIS la manière de vivre des Philoſophes, étant différentes de celle des Cyniques, il réſulte de cette différence qu'on peut doubler ce nombre & le porter à quatre-vingt-ſeize.

ENFIN on peut cultiver les Sciences en

(1) Laerce diſtingue trois Académies; la premiere établie par Platon, la ſeconde par Arcéſilas, la troiſième par Lacyde ſon diſciple. D'autres, comme Sextus Empyricus, reconnoiſſoient Carneade & Clitomaque pour fondateurs de la troiſième Académie. Il y en a qui en admettent une quatrième, établie par Philon & Charmidas, & même une cinquième, par Antiochus; tandis que, ſuivant Cicéron, Philon, le maître d'Antiochus, ne reconnoiſſoit, en quelque ſorte, qu'une Académie, & prétendoit que celle qu'il ſuivoit étoit conforme à l'ancienne, qui, remontant juſqu'à Socrate, avoit eu pour principe de douter de tout. *Antiochi Magiſter Philo negabat duas Academias eſſe, errorem que eorum qui ità putarunt coarguit.* Acad. l. I.

renonçant aux affaires de la République, ou ſuivre les affaires en renonçant aux Sciences, ou cultiver les unes & les autres à la fois; & par cette combinaiſon nouvelle, le dernier produit ſe trouvant tiercé, fournit le nombre de deux cens quatre-vingt-huit Sectes philoſophiques, que Varron regardoit comme exiſtantes, ou comme poſſibles.

APRÈS avoir ainſi montré juſqu'où la ſubtilité de l'eſprit humain pouvoit porter le nombre des opinions différentes ſur le ſouverain bien, Varron revient ſur ſes pas. Il rejette en partie cette foule d'opinions, qui ne méritent guères le titre de Sectes; & les décompoſant comme il les a formées, il retourne aux douze premières, & deſcendant encore par l'analyſe à l'examen de la formation de ces douze Sectes, il obſerve que l'inclination de l'homme pour le repos & la volupté, ainſi que ſon deſir pour les avantages du corps & de l'eſprit, devant être regardés comme les premiers penchans de la Nature, qu'il appelle *primogenia*, on peut réduire ces douze Sectes à trois, qui conſiſtent ou à ſuivre les penchans de la Nature pour la vertu, ou à ſuivre la vertu pour ſatisfaire ces penchans,

penchans, ou enfin à suivre également, pour eux-mêmes, & la vertu, & ces penchans naturels.

VARRON, rappellant ensuite les principes des anciens Académiciens, qui étoient les mêmes que ceux de la plus haute antiquité, prouve que cette dernière Secte, c'est-à-dire, celle qui admet également la poursuite de la vertu & la satisfaction des penchans naturels, est la seule qui convient à un être tel que l'homme, composé d'une ame & d'un corps, & pour qui les facultés extérieures & corporelles sont essentielles au soutien, à l'augmentation & à l'éclat de la vertu. Il résulte de-là, suivant lui, qu'on est forcé de reconnoître plusieurs degrés de Bonheur chez les hommes (1);

(1) C'étoit, comme nous le verrons bientôt, le systême de l'ancienne Académie & des Péripatéticiens, & peut-être est-ce l'opinion la plus raisonnable qu'il soit possible d'établir sur cette matière. Tant qu'on ne considérera le mot de *Bonheur*, que comme un état absolu, où il n'y a ni nuances ni degrés différens, on ne pourra jamais s'entendre; mais si on considère le Bonheur comme un état relatif & proportionnel aux facultés, on verra que le bonheur d'un Prince ne sçauroit être celui d'un simple

lesquels degrés sont proportionnés aux facultés qu'ils tiennent de la Nature & de la fortune. L'homme qui a la vertu en partage, ne sera jamais entièrement malheureux; mais s'il possède, avec la vertu, telle ou telle faculté, comme les richesses & une bonne constitution, il sera plus heureux que ne peut l'être l'homme vertueux, indigent & malade.

J'AI cru devoir ainsi rapporter en entier tout ce que Varron dit à ce sujet; 1°. parce qu'il nous apprend que le sentiment auquel il donne la préférence, étoit l'opinion de l'Académie ancienne, qui étoit conforme à celle des premiers Philosophes; 2°. parce que de tous les Ecrivains qui ont parlé de ces systêmes, il est celui qui, sans en excepter même Cicéron, me paroît avoir mis le plus de clarté dans ce dédale obscur; 3°. parce qu'il nous a tracé la division la plus naturelle que nous puissions suivre, & celle à laquelle en effet nous nous sommes attachés; puisque le résultat de sa décomposition

---

Particulier; que l'un & l'autre peuvent être fort heureux, sans que le Particulier ait la richesse du Prince, ni le Prince la tranquillité du Particulier.

analytique, nous présente toutes les opinions des Anciens sur le Bonheur, rangées dans trois classes différentes; sçavoir, celle de l'ancienne Académie, qui est, comme nous le verrons, la même que celle de Socrate & des Péripatéticiens; celle des Cyniques & des Stoïciens; enfin celle des Cyrénaiques & des Epicuriens (1).

AINSI. pour éviter la confusion dans cette matière, nous nous garderons bien de suivre pas à pas les divisions ordinaires des Sectes philosophiques, d'autant mieux que les Historiens, qui en ont parlé, ne s'accordent pas exactement entre eux. J'ajouterois encore à cette raison, que la variété des sentimens sur le Bonheur, n'est pas exactement en proportion du nombre des Sectes philosophiques; & que comme il y a quelques sentimens particuliers qui semblent n'appartenir qu'à un seul Philosophe (2), & non à une Secte, de même

(1) *Voyez* Diog. Laer. *in Proœmio.*

(2) Tels sont ceux de Calliphon & de Dinomaque, qui faisoient consister le souverain bien dans la volupté, jointe à l'honnêteté; & celui d'Herillus, qui pensoit que la Science étoit le bien suprême. *Voyez* Cicéron, *de fin.* l. V. Je parlerai plus bas de cet Hérillus.

il y a eu des Sectes différentes, qui n'ont eu qu'un même sentiment sur le Bonheur.

AVANT de suivre les divisions que Varron nous a tracées, & de faire connoître en détail les systêmes renfermés dans ces trois classes dont nous venons de parler, il ne sera pas inutile de voir comment Cicéron, si sçavant dans la Philosophie Grecque, a envisagé le sujet que nous traitons.

IL suivit le plan de Carnéade, qui est le même que celui de Varron, à en juger par ces mots : *Carneadea nobis adhibenda divisio est... ille igitur vidit non modò quot fuissent de summo bono, sed quot omninò esse possent sententiæ.* « Carnéade n'examina pas seulement combien » il y eut parmi les Philosophes de sentimens » différens sur le souverain bien, mais encore » combien il pouvoit y en avoir ». Voyons donc comment Cicéron, conformément au plan de Carnéade, explique lui-même les distinctions réelles qui caractérisent les différentes Sectes relativement à notre sujet. Quoique l'Orateur Romain soit sur ce chapitre moins clair & moins précis que Varron, je n'ai pas

De fin. l. V.

cru devoir omettre l'examen de ses recherches ; parce qu'en expliquant les opinions qui caractérisent les Philosophes, Cicéron désigne & nomme les Sectes auxquelles ces opinions appartiennent, & qu'il nous peut fournir par ce moyen une espèce de résumé de ce qui concerne notre objet dans l'histoire de la Philosophie.

« PRESQUE tous les Philosophes conviennent, » dit Cicéron, qu'il y a dans l'homme une sorte » de propension, une espèce d'instinct appro- » prié à sa nature, lequel le porte vers ce qui » peut constituer son bien être. C'est cette » sorte d'appétit naturel, que les Grecs nom- » moient ὁρμὴ. L'embarras des Philosophes » étoit d'en définir l'essence ; c'étoit-là l'objet » principal de leurs disputes dans la recherche » du souverain bien ; c'étoit le nœud de la » question, qui, étant une fois résolue, dé- » cidoit la nature du bonheur de l'homme, » & devenoit la source d'où découloient » toutes les propositions relatives à ce grand » objet ».

CICÉRON, qui fait ici parler Pison, ne

reconnoît que trois sortes d'impulsions naturelles (1). L'une nous porte à rechercher la volupté ; l'autre n'a pour objet que d'éviter la douleur, *doloris vacuitas* ; la troisième enfin nous engage à desirer ces sortes de biens, que les Philosophes nommoient *prima secundum naturam*, & que Varron appelle *primogenia*, & qui comprenoient la santé, la force, la beauté, & ces heureuses dispositions de l'entendement & du cœur, qui sont comme les semences des vertus. Tout l'art de vivre, cet art, qui consiste à fuir ou à rechercher ce que la prudence humaine peut nous indiquer, dépend nécessairement de l'une de ces trois impulsions. Chacune d'elles pouvant être regardée comme la fin de l'homme, doit donc former une Secte particulière. Aristippe sera pour la volupté, (2) Hiéronyme pour l'absence de la douleur,

(1) Cicéron diffère ici de Varron, qui, comme nous l'avons vu, en reconnoît quatre ; mais il faut convenir que Cicéron, dans tout cet endroit, manque de cette précision philosophique si nécessaire en ces matières. Je me suis contenté de présenter & de resserrer ses idées, sans m'astreindre à les traduire.

(2) Cicéron dit de lui : *Doctum hominum & suavem quem*

Carnéade pour ces biens *primogenia*, qui comprennent tous les avantages du corps & de l'esprit. « Mais Carnéade, ajoute avec raison » Cicéron, étoit plutôt le défenseur que l'auteur » du systême qu'il avoit suivi ». Cicéron joint à ces opinions celle des Stoïciens, qui ne trouvèrent le souverain bien que dans le beau & l'honnête.

APRÈS ces opinions simples, il en compte trois composées, qu'il regarde comme les seules de ce genre qui existent ou qui puissent exister. Elles consistent à joindre l'*honnêteté* à la volupté, comme ont fait Calliphon & Dinomaque, ou à l'absence de la douleur, comme Diodore, ou aux avantages du corps & de l'esprit, comme les Académiciens, les Péripatéticiens, & même les Stoïciens, qui ont tout emprunté des uns

---

jam cur Peripateticum appellem, nescio, summum enim bonum exposuit vacuitatem doloris. *Qui autem de summo bono dissentit, de totâ Philosophiæ ratione dissentit.* De fin. *l. V*, §. 5. Ce seroit voir la nature humaine sous un bien triste point de vue, que d'adopter l'opinion d'Hiéronyme. Il est des cas particuliers où l'exemption de douleur seroit sûrement un grand bonheur; mais cela ne suffit pas pour fonder un systême.

& des autres, & sous des noms différens ont embrassé les mêmes opinions : *Qui quùm à Peripateticis, & Academicis omnia transtulissent, nominibus aliis easdem res secuti sunt.* *De fin.* l. V.

DANS cette division, Cicéron ne croyoit pas devoir faire mention du systême de Démocrite (1), qui regardoit la tranquillité de l'ame,

---

(1) Je ne sçaurois m'empêcher d'observer ici, contre le sentiment de Cicéron, que Démocrite a aussi-bien défini le Bonheur que Socrate même & les Stoïciens. La belle Epître d'Hippocrate à Damagete, si tant est que cette Epître soit d'Hippocrate (car quelques Critiques en doutent), nous apprend que ce qui excitoit le rire continuel de Démocrite, étoit de voir les hommes courir continuellement après des chimères, se tourmenter pour acquérir des biens, dont ils s'ennuyoient aussi-tôt; n'avoir enfin aucune juste idée des choses, & faire ainsi leurs propres malheurs par les erreurs de leur imagination. Mais si en taxant de supposition la lettre que nous venons de citer, on rejettoit ce que j'allegue en faveur de Démocrite, j'appuyerois cette opinion du témoignage de Stobée. Le passage de Démocrite, que cet Auteur nous a conservé, est trop beau pour ne pas le rapporter : « La tranquillité » d'ame, disoit Démocrite, n'a d'autre fondement que la » modération des desirs & l'harmonie d'une sage con- » duite, ἐὶν συμμετρίη. Tout ce qui est au-dessus ou

l'*Euthymie*, εὐθυμία, comme le Bonheur même; parce que, disoit Cicéron, nous ne cherchons point ce qu'est le Bonheur, mais d'où il vient, *non quæ sit (felicitas) sed unde sit.* Il rejette de même les systêmes de Pyrrhon, d'Ariston & d'Hérillus; ce dernier, parce qu'il pensoit que la Science seule faisoit le bien suprême; & les deux premiers, parce qu'ils n'avoient aucun égard à ces penchans naturels dont nous avons parlé, & d'où dérivoient, suivant les autres Philosophes, tous les motifs des actions des hommes, & parce qu'ils

---

» au-dessous de la médiocrité, cause à l'ame de fortes » émotions. Les ames, ainsi agitées, ne sçauroient être en » cet état tranquille qui constitue la paix intérieure. » Attachons-nous donc aux choses possibles; contentons-» nous des biens présens; oublions tous ces heureux du » siècle, qu'on admire & qu'on vante; voyons autour de » nous ceux qui sont plus malheureux que nous, pour » nous guérir de l'envie. Cette comparaison nous fera » mieux sentir le bonheur de l'état où nous sommes, & » nous fera supporter plus patiemment les maux qui » pourroient nous survenir ». Voyez encore ce que Sénéque rapporte des préceptes de ce Philosophe, Ep. 90. *Vetuit parere opinionibus falsis & quanti quidquid esset, verâ æstimatione perpendit, &c.* *Voy.* Stob. p. 4.

pensoient que dans toutes les choses de la vie ; il n'y avoit que ce qui étoit honnête ou honteux qui méritât d'être choisi ou évité, & que le reste étoit tout-à-fait indifférent.

VOILA les distinctions que Cicéron adopta pour se rendre compte de l'état des Systêmes Philosophiques concernant le Bonheur, en laissant à l'écart tout ce que la vanité de l'esprit humain & la seule ambition de former des Sectes nouvelles avoient enfanté, *hinc cæteri particulas arripere conati, suam quisque videri*
De fin. l. V, *voluit afferre sententiam.* C'est ainsi qu'on vit
§. 24 en effet les systêmes postérieurs n'être, pour ainsi dire, que des abus des précédens. La Science avoit été souvent l'objet des éloges de Socrate, d'Aristote & de Théophraste ; Hérillus
Id. §. 2. fit de la Science le souverain bien. Les anciens Philosophes avoient recommandé le mépris des choses humaines ; Ariston (1) en fit le

(1) Ariston étoit de Chio, & disciple de Zénon. Il supposoit une parfaite indifférence dans toutes les choses de la vie, & disoit que l'objet du Sage étoit de vivre dans un équilibre parfait entre le vice & la vertu. Il ne reconnoissoit pas plusieurs espèces de vertus, comme avoit

ſondement du Bonheur, & prétendit que la vertu étoit la ſeule choſe qu'il falloit rechercher, & le vice, la ſeule qu'il falloit éviter, & que tout le reſte étoit indifférent. Je ne ſçaurois m'empêcher d'obſerver, en paſſant, que Cicéron ne nomme point ici Zénon, mais Ariſton ſon diſciple, qui, en effet, commença d'exagérer les ſévères principes de ſon maître. Pour Hérillus (1), autre diſciple de Zénon, il n'admettoit aucune différence entre le vice & la vertu. Je ne cite ce ſentiment d'Hérillus, que pour avoir occaſion d'obſerver combien il étoit oppoſé à la doctrine de Zénon & à celle de ſon condiſciple, & que ce n'eſt pas le ſeul exemple que l'hiſtoire de la Philoſophie nous fournit, de deux tiges étrangères & différentes ſorties du même tronc : nous en verrons un Diog. Laert.

---

fait Zénon, ni une ſeule ſous pluſieurs dénominations différentes, comme les Mégariens ; mais il croyoit que la vertu n'étoit qu'une manière d'être modérée dans toutes les choſes de la vie. C'eſt ainſi du moins que j'entends ces mots obſcurs de Diogène Laerce, ἀλλὰ καὶ τὸ πρός τι πῶς ἔχειν.

(1) *Herillus, qui quùm Zenonis auditor eſſet, vides quantum ab eo diſſenſerit.* Cic. Acad. l. II.

autre exemple dans l'école de Socrate. Mais en revenant aux divisions adoptées par Cicéron, nous observerons que nous ne pouvons en faire aucun usage; puisque les quatre opinions simples & les trois opinions composées, auxquelles il réduit tous les systêmes sur le Bonheur, n'ont pas toutes formé de Sectes, & que plusieurs d'entr'elles ne semblent avoir appartenu qu'à quelques Philosophes en particulier. Quant à celles qui en ont formé, on voit que ce sont les mêmes que Varron, en dernière analyse, a reconnues pour être la base & la source de toutes les autres.

QUOIQUE chacune de ces opinions fût, suivant le témoignage d'Aristote, antérieure aux Sectes qui les ont adoptées; cependant le plus grand nombre des Philosophes anciens s'étoient attachés, comme nous le verrons en parlant d'Aristote, au sentiment que les Péripatéticiens s'approprièrent. L'antiquité de cette opinion, qui, comme nous l'avons vu, remontoit jusqu'à Pythagore, & qui eut un grand nombre de sectateurs parmi les Anciens, est peut-être ce qui engageoit Cicéron

à la regarder comme l'opinion universelle des premiers âges de la Philosophie. « (1) Toute » la Philosophie ancienne, disoit-il, recon- » noissoit que la vertu pouvoit procurer une » vie heureuse ; mais que pour la rendre » très-heureuse, il falloit que la vertu fût » accompagnée des qualités de l'ame & des » avantages du corps ». Ce principe général, qui fut commun aux Académiciens, aux Péripatéticiens, & même aux Stoïciens, ne suffiroit pas pour nous donner une idée exacte des opinions de ces premiers Philosophes touchant le Bonheur. Quelque ressemblance qu'il y ait eu dans les sentimens de ces Philosophes, on y trouve, en les examinant de près, des différences qui échappent au premier coup d'œil ; mais qui, observées avec attention, ne nous permettront pas de confondre les Sectateurs de Zénon avec ceux d'Aristote. D'ailleurs nous avons promis de ne pas nous borner à de simples énoncés, & de faire

(1) *Omnis illa antiqua Philosophia sensit in unâ virtute esse positam beatam vitam, nec tamen beatissimam, nisi adjungerentur etiam dotes corporis & cætera quæ suprà dicta sunt ad virtutis usum idonea.* Acad. l. I.

connoître, autant qu'il sera possible, les plus célèbres systêmes, plus par les discours des Philosophes même, que par des définitions. Il faudra donc, en adoptant la manière de Cicéron, mettre de côté ou ne faire qu'indiquer ceux qui n'ont laissé d'eux que leurs opinions & leurs noms, pour nous attacher aux Philosophes qui ont joué un plus grand rôle dans le monde, soit par leur doctrine, soit par la réputation de leurs Sectes ; nous suivrons ainsi naturellement la division que Varron a tracée. Nous commencerons par Socrate ; nous parlerons ensuite de Platon, fondateur de l'ancienne Académie, & d'Aristote, chef des Péripatéticiens ; nous passerons ensuite en revue ces Philosophes qui, prenant pour l'objet de leurs recherches, les uns la vertu, les autres la volupté, ont partagé l'empire de la Philosophie.

REMONTONS à la source d'où sont émanés les plus beaux systêmes qui aient paru chez les hommes ; considérons quels furent les principes de Socrate touchant le Bonheur, & nous verrons après ce que ses principes devinrent dans les écoles de ses Disciples. Nous verrons que ce n'est pas sans raison que l'Orateur

Romain rapproche & identifie les principes des anciens Académiciens & des Péripatéticiens ; parce qu'en effet ces Philosophes ne firent d'abord que commenter les excellentes leçons de Socrate touchant le Bonheur, chacun suivant son génie particulier, mais d'une manière qui rappelloit toujours une sorte d'identité de doctrine. Nous observerons d'avance qu'il ne paroît pas que ce Philosophe ait jamais analysé & subtilisé ses principes, comme le firent ses successeurs, quand les subtilités de la Dialectique eurent paru dans les écoles, & qu'on y remarque une simplicité, qui tend toujours à ramener l'homme aux premiers enseignemens de la Nature.

ECOUTONS donc enfin Socrate raisonner sur le souverain bien, pour sçavoir à quel genre de vie & à quelle manière d'être ce Philosophe attachoit l'idée du Bonheur le plus accompli dont l'homme puisse jouir sur la terre. On sçait avec quelle fidélité Xénophon a raconté les actions & les paroles de ce grand Philosophe, dont il fut le Disciple. Ainsi pour entendre parler Socrate, nous ne pouvons mieux faire que de nous en rapporter aux

récits d'un Disciple si digne de son Maître.

De Socrate.

Xenoph. *in œcon.* p. 484.

SOCRATE racontoit un jour à Clitobule, que Lysander le Lacédémonien étant allé visiter le jeune Cyrus, pour lui porter les présens des Alliés, ce Prince le mena dans un jardin, où la beauté des arbres, leur forme, leur allignement, le dessin du jardin, les odeurs délicieuses qui s'en exhaloient enchantèrent les sens du Lacédémonien, qui ne put s'empêcher de dire à Cyrus : « J'admire tout ce que je vois ici ; » mais j'admire encore plus celui qui a été » l'ordonnateur de ce lieu délicieux. C'est » moi, répondit Cyrus, qui ai planté de ma » main & arrangé tous ces arbres. Vous, reprit » Lysander avec étonnement, en parcourant » des yeux les habits somptueux de ce Prince, » ses bagues, son collier, & frappé des par- » fums qui sortoient de ces vêtemens ! Vous » avez de ces mêmes mains planté ce jardin » agréable ! Oui, Lysander, répliqua Cyrus ; » je jure par Mythra que tant que je suis en » santé, je ne me permets jamais de me mettre » à table, avant de m'être couvert de sueur » par quelques travaux militaires ou cham- » pêtres. C'est donc bien justement, répliqua

» Lysander,

» Lyſander, que je vous eſtime heureux; car
» c'eſt en poſſédant les qualités qui conſtituent
» l'homme bon, que vous poſſédez le vrai
» Bonheur. Je vous raconte ceci, ô Critobule,
» ajoute Socrate, pour vous montrer que ceux
» qui veulent être abſolument heureux, ne
» doivent pas négliger les douces occupations
» de l'Agriculture. Les ſoins qu'on y donne,
» ont pour fruit un plaiſir véritable, l'accroiſſe-
» ment de ſa fortune & les plaiſirs du corps.
» Eſt-il un genre de vie, dit il enſuite, qui
» procure plus de douceurs, qui prête plus
» d'agrémens aux devoirs de l'hoſpitalité, qui
» rende le maître plus doux envers ſes eſclaves,
» qui l'attache davantage à ſa femme, à ſes
» enfans, à ſes amis? Enfin en eſt-il un dont
» un homme libre puiſſe retirer à la fois plus
» d'agrément & plus d'utilité (1)?

(1) Si on veut encore, dans l'Antiquité, un touchant & magnifique éloge de la vie champêtre, on le trouvera dans le Traité de la vieilleſſe de Cicéron. Je doute que tout ce qu'on a dit ſur ce ſujet, puiſſe entrer en comparaiſon avec la peinture éloquente que Cicéron y fait des agrémens de la campagne, & de la conſolation qu'ils apportent dans tous les âges, & au ſein même de la vieilleſſe.

L'ÉLOGE que fait ici Socrate de la vie champêtre, rappelle naturellement une histoire connue dans l'antiquité, & que ce Philosophe qui puisoit, comme il le dit lui-même, dans les trésors des Sages, c'est-à-dire dans l'histoire des temps anciens, n'ignoroit peut-être pas. On rapporte que Gyges, Roi de Lydie, eut la curiosité de sçavoir s'il y avoit quelque mortel dont le bonheur surpassât le sien. Il envoya consulter l'Oracle, qui lui répondit qu'Aglaüs étoit plus heureux que lui. C'étoit le plus pauvre des Arcadiens, qui, né sans ambition, n'avoit jamais quitté le champ qu'il avoit hérité de ses pères, & y vivoit content de ce que ce champ, cultivé par ses mains, lui produisoit pour sa nourriture.

Voy. Val. Maxime.

MAIS revenons à Socrate, & voyons comment il trouvoit dans la modération des desirs & dans le plaisir d'être utile, les biens les plus flatteurs dont les hommes puissent jouir. Un jour le Sophiste Antiphon l'aborda, & lui dit, au milieu d'un grand nombre de Disciples dont il étoit entouré : « Je pensois, » Socrate, que la Philosophie devoit servir à

» rendre les hommes plus heureux, & il me » semble que ce n'est pas-là l'effet qu'elle a » produit chez vous; tout au contraire. Votre » manière de vivre est pire que celle du » moindre esclave; il n'est point de nourriture » ni d'habillemens plus misérables que les » vôtres; d'argent, vous n'en touchez jamais, » & cependant l'argent réjouit celui qui le » possède, lui acquiert toute sorte de distinc- » tions, & lui procure une foule de plaisirs. » En vérité, Socrate, si vos Disciples suivent » votre exemple, soyez convaincu que vous » ne leur aurez appris à mener qu'une vie » triste & malheureuse. Je vois bien, Antiphon, » lui répondit Socrate, que vous aimeriez » mieux mourir que de mener une vie sem- » blable à la mienne, tant vous me croyez » malheureux. Mais trouvez-vous que je man- » que de rien au monde? Me voyez-vous me » plaindre du froid, du chaud, de la faim, de » la soif? Vous pensez que le Bonheur consiste » dans la magnificence; & moi je crois que, » comme le partage de l'Être suprême est de » n'avoir besoin de rien, celui qui a le moins » de besoins, est celui qui approche le plus » de la Divinité. Tous ces hommes que vous

V. Xenoph. Mém. Socr.

» nommez riches & heureux, ne ſont-ils pas
» fort contens lorſque leurs terres, leurs vaiſ-
» ſeaux leur rapportent d'honnêtes profits?
» Penſez-vous cependant que leur plaiſir puiſſe
» égaler celui qu'on éprouve en avançant & en
» faiſant avancer ſes amis dans le chemin de la
» vertu? La plûpart des hommes font leur
» plaiſir d'un chien, d'un cheval, d'un oiſeau;
» je trouve le mien dans des amis eſtimables.
» Si je ſçais quelque choſe d'utile à leurs
» progrès, je leur en fais part; ſi je connois
» quelqu'un dont la converſation peut les
» inſtruire, je les y conduis. Je parcours avec
» eux les tréſors que les anciens Sages ont
» dépoſés dans leurs Ecrits. L'inſtruction que
» nous puiſons dans cette lecture, ſert autant
» à mon bonheur particulier, qu'au progrès
» de mes amis dans le chemin de la vertu ».

CICÉRON cite deux paſſages du Gorgias de Platon, pour montrer que Socrate penſoit que la vertu ſeule ſuffiſoit pour rendre l'homme heureux. On demandoit à Socrate ſi Archelaüs, fils de Perdicas étoit heureux? *Je ne ſçais*, dit-il, *je n'ai jamais converſé avec lui.* Et le Roi des Perſes eſt-il heureux? *Je ne ſçais encore*,

Tuſcul. l. V.

répondit Socrate, *puisque j'ignore à quel point il est instruit & vertueux.* Mais ces belles réponses de Socrate ne prouvent pas qu'il crut que la vertu seule tenoit lieu de tout; & le premier passage de Xénophon, que je viens de rapporter, ainsi que ce que j'ai dit plus haut du systême adopté généralement par les premiers Philosophes, montre assez que Socrate pensoit comme Aristote a pensé d'après lui, que la possession d'une fortune honnête, une bonne santé, & la pratique de la vertu, étoient les vrais fondemens du Bonheur.

IL paroîtra, sans doute, étonnant qu'une opinion aussi raisonnable, ne soit pas restée l'opinion dominante de la Philosophie; mais quand on réfléchira sur la nature de l'esprit humain, on cessera d'en être surpris. Voyons donc enfin quelle forme prit cette opinion antique, & quelles modifications elle essuya parmi les Disciples de Socrate.

CE Philosophe eut cinq Disciples, qui fondèrent chacun une Secte particulière; sçavoir, Aristippe, chef de la secte Cyrénaïque; Phœdon, de la secte Eliaque; Euclide, de celle de

Mégare; Platon, de l'ancienne Académie (1), & Antisthène, de la secte Cynique. Platon, dont nous allons parler le premier, Aristippe & Antisthène, sont les seuls de ces Philosophes qui paroissent avoir eu sur le Bonheur des sentimens, dont la différence, parfaitement caractérisée, se conserva quelque temps dans les trois Sectes dont ils furent les Chefs. A voir les Disciples de Socrate se séparer ainsi, on croiroit voir des enfans partager l'héritage de leur père, & prendre chacun un lot convenable à leur humeur. Aristippe se déclara pour la volupté seule, & crut que c'étoit dans les douces émotions des sens que résidoit le souverain bien. Antisthène poussant à l'extrême le sentiment de Socrate sur la vertu, enseigna, par des leçons & des mœurs extrêmement austères, à se passer de toutes les douceurs de la vie, & prétendit que les Sages devenoient ainsi presque semblables

Voy. Vossius & Suidas, in Cynismo.

(1) Je donne à Platon le titre que lui donnent tous les Historiens de la Philosophie. Si on examine l'origine du mot *Académie*, je conviens que Platon peut être regardé comme chef de la Secte qui porte ce nom; mais si on considère les principes, c'est véritablement Socrate qui en doit avoir l'honneur.

à Dieu. Quant aux deux Sectes des Mégariens & des Erétriques, il suffit de citer les paroles de Cicéron sur leurs compte : *Hos contemnimus & jàm abjectos putamus* (1). Il ne faut pas cependant négliger de dire que Menedeme, qui transporta la Secte Eliaque à Eretrie, d'où cette Secte prit le nom d'Eretrique, recommandoit à ses Disciples de suivre la voix de la Nature, & de se soumettre aux nœuds du mariage. Ce principe, qu'il avoit conservé de l'école de Socrate, mérite d'autant plus d'être remarqué, que c'est un de ceux qui s'est le plus ressenti des variations de la Philosophie & de celle des mœurs. Recommandé par les Anciens, proscrit ensuite par les Partisans de la volupté, il reparut enfin avec un nouvel éclat dans la Secte des Stoïciens, comme nous le verrons ailleurs. Acad. l. II.

Si on vouloit rendre compte des opinions de Platon sur le Bonheur, sans les étudier dans ses De Platon.

---

(1) Plutarque a parlé comme Cicéron sur les principaux Philosophes de ces deux Sectes, Stilpon & Menedeme : *Ils furent autrefois, dit-il, dans une haute réputation ; actuellement on n'en fait aucun cas, & même on les méprise.* De Rep. Stoïc.

Ecrits, on courroit risque de lui prêter des idées inconciliables. Diogène Laerce avance dans un endroit, que Platon composoit le Bonheur de cinq parties. La première, étoit un esprit sain; la seconde, la santé, & une bonne conformation de ses organes; la troisième, de bonnes actions; la quatrième, une bonne réputation; la cinquième enfin, l'abondance de toutes les choses nécessaires à l'agrément de la vie, comme des richesses, des amis, &c. Platon prétendoit, suivant cet Historien, que celui qui réunissoit tous ces avantages étoit parfaitement heureux. Mais comment concilier ces principes avec ce que le même Ecrivain fait dire à Platon: « Que la fin du Sage est de ressembler à Dieu; » que tous les biens de la fortune & de la santé » sont indifférens au Bonheur, & que le Sage » privé de ces biens n'en est pas moins heureux ».

In Plat. l. III.

IL faut avouer que ce dernier sentiment, étoit celui qu'on attribuoit le plus généralement à Platon. Nous trouvons dans les *Philosophumena*, qui sont sous le nom d'Origène, que Platon disoit, « que le Bonheur consistoit à ressembler » à Dieu autant qu'il est possible »; & dans un autre endroit, où l'Auteur de cet Ouvrage,

quelqu'il ſoit, compare le ſentiment de Platon à celui d'Ariſtote, il dit, « que, ſuivant Platon, » les ſeuls biens de l'ame pouvoient mériter le » titre de biens, & ſuffiſoient entièrement au » Bonheur ». Au reſte, on ſçait que Platon, également partiſan de la Philoſophie de Socrate & de celle de Pythagore, avoit, pour ainſi dire, fondu enſemble les ſyſtêmes de ces deux Philoſophes; & peut-être le réſultat qu'il en tiroit, étoit-il plus hardi que le ſentiment de chacun de ces Philoſophes en particulier. Socrate, comme nous l'avons vu, s'étoit ſervi de l'exemple de la Divinité pour montrer que comme Dieu n'a beſoin de rien, de même l'homme qui a le moins de beſoins, eſt celui qui eſt le plus voiſin de la perfection. Pythagore avoit dit, « qu'un » homme eſt heureux quand il eſt animé par » la vertu »; or la vertu, ſuivant ce Philoſophe, n'eſt qu'harmonie, & l'harmonie eſt Dieu même; mais ni Pythagore, ni Socrate n'excluoient point les biens extérieurs de l'idée qu'ils ſe formoient du Bonheur; cette excluſion fut donc une ſorte d'exagération & d'abus des ſyſtêmes précédens. Je n'oſerois aſſurer que telle fut en effet l'opinion de Platon; mais en admettant qu'il en fût l'auteur, nous verrons les Stoïciens, à leur tour,

Diog. & Heſich.

abuser de l'assertion de ce Philosophe, & la pousser encore plus loin que lui-même; & c'est ainsi que l'ancienne Philosophie, comme l'a observé Cicéron, essuya peu-à-peu des altérations, qui la firent paroître presque entièrement nouvelle (1). Mais il est temps d'entendre parler Platon lui-même; on verra combien ce que je vais extraire du Dialogue, intitulé *Epinomis* (2), se ressent de cette Philosophie Pythagoricienne, dont il faisoit ses délices.

« PEU d'hommes, disoit ce Philosophe, » peuvent jouir en ce monde d'un solide & » véritable bonheur; mais du moins il nous » reste à tous l'espérance de pouvoir, après » cette vie, posséder cette félicité parfaite, qui » fait l'objet de nos desirs. Voyez, ajoutoit-il,

---

(1) *Sed ità degenerant ut ipsi ex se nati esse videantur.* De fin. l. V.

(2) J'ai choisi ce Dialogue entre tous les autres, comme celui qui peint, avec le plus de précision, la pensée de Platon sur le Bonheur. On peut citer aussi le Gorgias, le Menexene, & sur-tout le Philebe, dont le Dialogue, cependant plus diffus & plus subtil que celui de l'*Epinomis*, a plutôt pour objet de décréditer la volupté, que de définir le souverain bien de l'homme.

» combien l'homme, ainsi que tous les animaux,
» a de peine à naître, à croître, à se fortifier.
» Le temps de la vie est court, quoique trop
» long pour les peines; la vieillesse vient bien-
» tôt, & malgré les regrets qu'elle apporte, il
» n'est point d'homme raisonnable qui voulût
» recommencer sa carrière. Cependant la Nature
» nous a laissé, à tous tant que nous sommes,
» des moyens d'être sages & heureux par la
» sagesse. Ce bonheur ne s'obtient point en pour-
» suivant une foule de connoissances vaines,
» qui emportent l'homme loin de lui-même;
» mais en s'appliquant à l'étude de celles qui
» en peuvent faire un excellent Citoyen, dans
» quelque rang que la fortune le place, soit
» qu'il commande, soit qu'il soit commandé.
» Et quelle est, dira-t-on, cette étude qui
» efface toutes les autres, qui embrasse la
» nature universelle des êtres, qui marque à
» chacun d'eux leur place, qui enseigne à
» l'homme la piété, la justice? C'est la sience
» des nombres (1); cette sience dont les

---

(1) Rien ne prouve mieux que ce sentiment appartenoit à Pythagore, que ce que dit Aristote au commencement de ses grandes Morales, *pag.* 145. Ce Philosophe avance

» propriétés sont infinies, & qui sert à régler
» la justice & la vertu, comme elle règle dans
» la musique les sons & les mouvemens : voilà
» celle que doit étudier l'homme qui cherche
» le Bonheur. Cette magnifique Sience des
» nombres, le Ciel même ne cesse de l'ensei-
» gner aux hommes; les successions des jours
» sont les premiers élémens de cette doctrine
» qui, embrassant ensuite les révolutions pério-
» diques des saisons & des ans, s'élève à la
» connoissance de l'Être suprême, & au culte
» qui lui est dû. Quoique cette étude ne puisse
» être poussée à une certaine perfection que
» par quelques Esprits privilégiés, chacun de
» nous cependant peut en retirer un avantage

---

que Pythagore s'est trompé, en soumettant les vertus à la science des nombres; car, dit-il, la *justice n'est pas un nombre égal.* Aristote veut dire que la justice n'est pas toujours la même dans toutes les circonstances, & qu'elle a égard aux temps & aux personnes, & qu'ainsi ces nuances infinies empêchent qu'elle ne soit soumise au *calcul.* Aristote examine ensuite cette opinion de Socrate, que la vertu n'étoit autre chose que la science, & il reproche à ce Philosophe d'avoir oublié que l'ame étoit composée de raison & de sentiment, & par conséquent susceptible de passions & de mœurs raisonnées.

» proportionné à ses facultés. Il ne faut donc
» pas négliger d'y plier les premières réflexions
» de l'enfance, pour disposer l'homme insensi-
» blement aux vérités morales (1). Et quelle
» plus grande vérité que celle qui nous fait
» voir dans les révolutions des astres & dans le
» systême de l'univers une unité de dessein,
» laquelle démontre l'unité de l'ouvrier qui l'a
» formé.

» VOILA, continue Platon, les idées dont
» un Législateur doit remplir l'esprit & l'ame
» de ses Concitoyens. Il leur inspirera l'amour
» & le respect des Dieux, par la contemplation
» de leurs ouvrages; il se gardera bien de rien
» changer à la Religion de leurs ancêtres &
» au culte qu'ils pratiquoient. Il ne leur inter-
» dira point les sacrifices qu'ils adressoient aux

(1) Les Instituteurs modernes paroissent s'être peu occupés du précepte de Platon. Peut-être ont-ils cru que ce qui étoit bon pour des ames de la trempe de celle des Grecs, ne pouvoient plus guères servir aujourd'hui. Je sçai combien il est difficile de plier l'esprit des enfans à des contemplations de ce genre; cependant la chose vaut bien la peine d'être essayée. Heureux les pères qui auront vu cet essai réussir sur leurs enfans!

» Dieux ; sçachant bien que sur ces matières, » la nature humaine ne peut avoir que des » connoissances infiniment bornées. Sans ces » principes religieux, fondés sur la raison, il » n'est point de Cité ni d'homme qui puisse » jamais se flater d'être heureux. Mais quelque » bonheur qui puisse accompagner cette étude » en cette vie, combien la félicité du Sage ne » sera-t-elle pas plus grande, lorsqu'après sa » mort il ne sera plus un être mixte & com- » posé, sujet à mille affections différentes, & » que n'ayant plus qu'une seule nature, il n'aura » désormais qu'une seule règle & une seule fin ».

CETTE dernière pensée de Platon suffit pour faire voir combien la sublime doctrine qu'il enseignoit, étoit loin des prétentions ridicules & vaines de quelques Stoïciens, qui, comptant pour rien les infirmités de la nature humaine, pensèrent, comme nous le verrons ailleurs, que le bonheur du Sage pouvoit égaler celui de la Divinité. Je dis quelques Stoïciens; car cette Secte a eu, comme les autres, ses variations, sa décadence & sa réforme. Les Stoïciens contemporains de Cicéron, étoient bien loin de cette prétention extravagante qu'affectèrent

ceux du temps de Séneque. Les principes des premiers tenoient beaucoup des dogmes de l'ancienne Académie, & Cicéron remarque, comme nous l'avons déjà dit, que les ſyſtêmes des uns & des autres ne différoient que par les mots (1). Il en étoit ſi perſuadé, que tout rempli de l'eſprit de Platon, il ſemble s'attacher à faire paſſer dans ſa langue la grandeur des penſées du Philoſophe Grec, en quelques endroits de cet Ouvrage précieux, où il voulut mettre en tout ſon jour la beauté de la Philoſophie des Stoïciens.

« QUELLE joie, s'écrie-t-il, quelle joie Tuſcul. l. V, §. 24.
» pour l'ame du Sage occupée de ces ſublimes
» contemplations, lorſqu'il regarde les mou-
» vemens & les révolutions du ſyſtême de

(1) M. l'Abbé Garnier, dans ſon Mémoire ſur les paradoxes, a raiſon de dire que les Stoïciens avoient emprunté de Platon l'idée de leur Sage, & que leurs plus fameux paradoxes ſe retrouvent preſque mot à mot dans ſes Dialogues. C'eſt auſſi ce que dit Cicéron : *Sunt Socratica plura que mirabilia Stoicorum quæ παράδοξα nominantur.* Acad. l. II. J'en excepterois cependant celui que nous venons de citer ; & quelques autres, que nous verrons à l'article des Stoïciens.

» l'univers ; lorsqu'il voit parmi les étoiles » innombrables qui, attachées au firmament, » suivent le cours du ciel, sept astres placés à » différentes distances, & qui paroissant errer » dans l'espace, y conservent cependant un » cours certain & déterminé !

» Les méditations du Sage sur la puissance » & la nature des Dieux, dit-il ensuite, l'élèvent » insensiblement au noble desir de l'immortalité ; il s'élance hors des bornes de cette » courte vie, à la vue de ce long enchaînement » de causes & d'effets qui, se succédant de » toute éternité, obéissent cependant aux loix » d'une Providence.

Tuscul. l. I. » Nous serons tout-à-fait heureux, dit Cicéron dans un autre endroit, lorsqu'affranchis » de ces liens mortels, qui tiennent notre ame » enchaînée, nous ne serons plus sujets à l'envie, » à la cupidité, & que nous pourrons nous » livrer tout entiers à la contemplation & à » l'admiration de l'univers ».

Qui ne croiroit, à ces belles réflexions, entendre parler Platon lui-même ? Ce Philosophe, persuadé

perſuadé que l'homme ne pouvoit pas en cette vie obtenir un bonheur parfait, ſemble conſidérer la ſience comme le ſeul fondement du Bonheur auquel nous puiſſions atteindre (1). C'étoit un principe de Socrate; mais qu'il pouſſa plus loin que ſon Maître.

Si Platon s'écarta de l'opinion de Socrate, Théophraſte lui fut plus fidèle, & conſerva les principes de l'ancienne Philoſophie. Je cite ici Théophraſte, pour avoir occaſion de relever une erreur de Cicéron à ſon ſujet. Il lui reproche, par la bouche d'Atticus, d'avoir dépouillé la vertu de toute ſa beauté, & de lui avoir ôté toute ſa puiſſance, en ſoutenant que la vertu, par elle-même, ne ſuffiſoit pas pour rendre l'homme entièrement heureux. Mais ce ne fut pas un ſyſtême nouveau que Théophraſte introduiſit, & qu'il appuya, comme le dit Atticus, de la douceur de ſon éloquence & de ſes mœurs, c'étoit le ſyſtême ancien qu'il renouvelloit; ſyſtême ſimple & naturel, que

(1) Dans l'Euthydeme & le Ménon, il établit comme un principe fondamental que la ſience eſt le ſeul bien. Voyez le Mém. ſur les paradoxes de M. l'Abbé Garnier.

personne ne développe mieux qu'Aristote, en admettant, avec Pythagore, trois sortes de biens, dont le concours produisoit ce Bonheur accompli, qui est l'objet continuel des desirs de l'homme.

D'Aristote. LE Bonheur avoit été long-temps avant Aristote l'objet des spéculations des Philosophes. Il a soin de nous apprendre quelles étoient les opinions qui avoient régné jusqu'à Moral. l. I. lui. Les unes faisoient consister le Bonheur dans la vertu; celles-ci dans la prudence & la modération; celles-là dans la sience, mais toujours accompagnées du plaisir, μεθ' ἡδονῆς; d'autres enfin joignoient à toutes ces qualités réunies, les avantages extérieurs; ce dernier sentiment étoit, dit-il, celui d'un grand nombre de Philosophes anciens (1). C'étoit, comme

(1) Nous observerons ici qu'il ne faut pas par conséquent prendre à la lettre ce que Cicéron dit de Socrate, qu'*il fut le premier qui fit descendre la Philosophie du Ciel.* Nous voyons par le témoignage d'Aristote, que la Philosophie morale avoit occupé les esprits long-temps avant Socrate, & tout ce que nous avons dit de Pythagore & de Démocrite le prouve encore mieux; mais de Pythagore à Socrate,

nous l'avons vu, celui de Thalès & de Pythagore. Aristote distingue ailleurs quatre sortes de biens, qui pouvoient, par eux-mêmes ou par leur combinaison, procurer le Bonheur; sçavoir, de bonnes actions avec la vertu, ou l'abondance de toutes les choses nécessaires à la vie, ou une vie agréable sans inquiétude, ou enfin des richesses & de la santé, avec la faculté de les conserver & d'en jouir. Mais ceci ne suffit pas pour faire connoître la façon de penser d'Aristote sur le souverain bien; il faut l'entendre expliquer lui-même l'idée qu'il attachoit au Bonheur, & voir quelle sagacité il employa dans l'examen de cette matière intéressante. Rhet. l. I. ch. 5.

Le Bonheur, suivant Aristote, est un état fini, achevé, τελειος, auquel l'on ne peut rien ajouter. Les biens, les agrémens de la vie, les qualités de l'esprit, les vertus, les honneurs n'ont pas en eux-mêmes ce dernier degré d'achévement, qui constitue l'état d'une félicité Moral. l. I, ch. 5.

---

l'histoire de la Philosophie morale étant presque ignorée, il a fallu abandonner cet intervalle, & passer tout d'un coup à la source d'où sont sorties toutes les Sectes qui se sont répandues dans la Grèce.

parfaite; car ſi on deſire ces biens pour eux-mêmes, on les deſire auſſi pour le Bonheur, qui en eſt la fin. Le Bonheur parfait eſt donc cet état dans lequel (1) le Sage ſe ſuffit à lui-même αὐταρκής, & qui eſt l'objet & la fin de toutes les actions.

Après cette définition générale du Bonheur, Ariſtote en caractériſe l'eſſence, par une idée qui diſtingue ſon ſyſtême entre tous les autres. Il veut que ce ſoit l'état de l'ame le plus énergique (je conſerve la propre expreſſion grecque) ἐνεργεσέρον, c'eſt-à-dire, l'état qui ſuppoſe dans l'homme le plus d'activité pour toutes les actions qui, en ſa qualité d'homme, peuvent être l'objet & la fin de ſes penſées. « Si l'homme, conſidéré » généralement, dit-il, a différentes ſortes » d'occupations; ſi chaque Artiſan, chaque » Ouvrier a un Art propre dont il s'occupe; » l'homme, conſidéré abſtractivement, n'aura-t-il

---

(1) Il ne faut pas entendre ce mot dans le ſens reſtreint de l'intérêt perſonnel. Ariſtote veut dire que l'homme heureux, ne peut l'être que par les qualités du corps & d'eſprit qu'il raſſemble en lui-même, & qui ne dépendent point des objets extérieurs.

» point aussi quelque étude particulière ? L'hom-
» me n'est pas destiné seulement, comme les ani-
» maux, à naître, à croître & à se reproduire ;
» cette raison, qui le distingue d'eux, veut être
» exercée comme ses autres facultés, & demande
» aussi son emploi ; & cet emploi, qu'est-il
» autre chose que la poursuite des vertus, ou
» plutôt de la perfection ? Mais cet état même
» de perfection, s'il étoit borné à des momens
» fort courts, ne suffiroit pas pour mériter à
» l'homme le titre d'heureux ».

ARISTOTE ne craint point d'appuyer cette pensée par un proverbe familier. « Une Hiron-
» delle, dit-il, ne fait point le Printemps ; de
» même un seul jour de Bonheur ne constitue
» pas l'homme heureux ». Mor. l. I. ch. 6.

ARISTOTE cependant ne vouloit pas que la vie de l'homme heureux, fût une vie simplement contemplative. L'état énergique de l'ame qu'il admettoit dans le Bonheur, supposoit pour objet la pratique des vertus, & pour fruit la douce satisfaction qu'on en retiroit. (1) « En

(1) C'est ainsi qu'Aristote definit encore le Bonheur au chap. 13 des Politiques, & en plusieurs autres endroits.

» effet, disoit-il, on ne couronne point dans les » jeux le plus fort ou le plus agile des specta- » teurs, mais des athlètes ». C'étoit, comme nous l'avons vu au commencement de cet Ouvrage, le systême d'Archytas & des Pythagoriciens.

UNE ancienne inscription du Temple de Délos, au rapport d'Aristote, disoit, « que la » justice étoit ce qu'il y avoit de plus beau » parmi les hommes ; la santé, ce qu'il y avoit » de meilleur, & l'accomplissement de ses » desirs, ce qu'il y avoit de plus agréable & de » plus doux ». Aristote trouve à la fois dans le Bonheur ce qu'il y a de plus doux, de meilleur & de plus beau. En effet, pour former ce Bonheur accompli, il joint aux qualités de l'ame les avantages extérieurs, tels que des amis, des richesses, de la naissance, du crédit, une famille heureuse, & des enfans qui répondent à nos espérances; car la solitude célibataire ne lui paroît pas compatible avec l'idée du Bonheur. Et c'est ainsi que ce Philosophe, en remontant aux vrais principes des choses, rappelloit l'homme aux premiers sentimens naturels, & revivifioit, pour ainsi dire, les idées antiques; ces idées célébrées par les Ecrits des anciens Poëtes, &

consacrées ensuite par les préceptes des Philosophes qui connurent le mieux la nature humaine.

CEPENDANT Aristote ne goûte point l'opinion de Solon sur le Bonheur ; cette opinion dont nous avons assez parlé dans le livre précédent. (1). Aristote examine cette question, si on peut nommer quelqu'un heureux durant sa vie. « Suivant Solon, dit-il, il faut en attendre & » en examiner la fin. Dans ce cas, ajoute-t-il, » cet homme est donc heureux dès qu'il est » mort. Et comment cette idée peut-elle s'ac- » corder avec l'énergie de l'ame, dans laquelle » nous avons fait consister le Bonheur ; mais » Solon veut peut-être simplement dire (c'est » toujours Aristote qui parle) que l'homme » n'est heureux que parce qu'il n'est plus sujet » aux révolutions de la fortune. Dans ce cas, » la proposition n'en est pas moins embarras- » sante ; car l'homme mort peut éprouver des

(1) Il est aisé de voir que celle d'Aristote est d'un Philosophe exact & précis, qui n'admet point les idées vulgaires ; & l'autre est d'un Législateur qui se conforme aux préjugés de la multitude.

» malheurs dans ses biens, dans son honneur, » dans sa famille, ou si, parce qu'il est mort, » il ne les ressent point, l'homme vivant, qui » par un heureux concours de circonstances, » ou par le secours de la Philosophie ne les » ressentiroit point, ne seroit pas plus malheu» reux que lui (1). La fausseté de cette opinion » vient de la fausse idée qu'on s'est faite du » Bonheur; on l'a considéré, avec raison, » comme un état permanent, & qui ne pou» voit être sujet à aucun changement; mais on » a eu tort de le faire dépendre des révolutions » de la fortune, dont les faveurs ou les disgraces » ne sçauroient constituer le bien ou le mal, & » n'ont sur l'état de l'homme qu'une influence » indirecte. Si nous cherchons donc dans le » Bonheur un état solide & permanent, il n'y » a que l'énergie de l'ame, portée à la vertu,

(1) Voilà comme j'ai cru devoir étendre la pensée d'Aristote, pour la rendre plus sensible. Le Philosophe dit simplement: « Il paroît qu'il peut arriver du bien & du » mal au mort ainsi qu'au vivant, qui ne le sentiroit point. » Tels seroient, par exemple, l'honneur ou le déshonneur, » & généralement la prospérité ou l'infortune de ses » enfans ».

» qui puiſſe nous le procurer. En effet, qu'y-a-t-il » de plus ſolide que la pratique de la vertu? La » Sience même ne ſçauroit lui diſputer cet » avantage, ni celui de procurer aux hommes » une gloire plus réelle & un Bonheur plus » accompli.

» L'HOMME heureux par la recherche & la » pratique de la vertu, ſoutiendra conſtamment » les revers de la fortune. Si ces revers ſont » légers, ils ne ſont rien dans la balance de la » vie; s'ils ſont conſidérables, ils preſſent le » cœur du Sage, ils affligent l'homme heureux, » mais ils ne l'abattent point; & ces malheurs » même, qui ne ſont tels que parce qu'ils ôtent » à ſon ame une partie de ſes facultés, le dédom-» magent en quelque ſorte par les occaſions » qu'ils lui fourniſſent de montrer ſon courage; » comme une mauvaiſe poſition fournit à un » Général d'Armée le moyen de ſignaler ſon » habileté.

» L'HOMME ſage ne ſera jamais entièrement » malheureux; mais il ne ſçauroit être parfaite-» ment heureux, s'il vient à ſubir des infortunes » pareilles à celles de Priam. Ainſi comme les

» grands malheurs peuvent altérer sa félicité,
» de même les grandes faveurs de la fortune
» peuvent ajouter beaucoup à son Bonheur.
» Rien n'empêche donc de définir l'homme
» heureux (autant que l'humanité peut l'être)
» celui qui, avec une inclination active de
» l'ame vers la vertu, possède une certaine
» abondance de biens externes, non durant un
» terme quelconque, mais durant la vie en-
» tière (1).

» LES Législateurs, dit encore Aristote,
» furent pénétrés de cette vérité : que le Bon-
» heur est principalement fondé sur l'inclination
» de l'ame à la vertu ; eux qui, desirant de
» procurer à leurs Citoyens toute la félicité
» dont la nature humaine est susceptible, s'at-
» tachèrent à leur inspirer toutes les vertus qui
De Mor. l. I. ch. 13. » honorent l'homme. C'étoit-là l'objet des
» Politiques, ajoute Aristote ; c'étoit le plan

(1) On voit maintenant combien sont injustes ceux qui ont reproché à Aristote d'avoir donné à la Vertu un équipage de Courtisanne ; & que M. l'Abbé Anselme n'auroit pas répété ce reproche, s'il avoit approfondi les véritables pensées du Philosophe.

» qu'avoient exécuté les Légiſlateurs des Crétois » & des Spartiates. Ces Politiques ſçavoient ce » qui convient à l'ame, comme un bon Méde- » cin connoît ce qui convient au corps; & » perſuadés que l'énergie de l'ame, dirigée » vers la vertu, peut ſeul rendre l'homme heu- » reux, ils avoient fait de ce motif le principe » & l'objet des Loix qu'ils avoient établies ».

J'AJOUTERAI à cette réflexion d'Ariſtote, qu'il ne s'agit point de décider ici juſqu'à quel point ils avoient réuſſi dans ce magnifique projet; mais qu'il paſſoit pour conſtant que dans le plan qu'ils avoient formé, ces Légiſlateurs avoient eu pour objet le Bonheur de l'homme, & pour moyen, toutes les vertus qui pouvoient unir & vivifier la ſociété. Cette réflexion eſt importante, en ce qu'elle peut ſervir à nous fortifier contre cet eſprit de ſyſtême qui, s'attachant à décrier les Anciens autant qu'on ſe plaiſoit autrefois à les admirer, ſemble fait pour accréditer l'ignorance & la préſomption, & nous détourner d'une étude dans laquelle nous retrouvons tous les jours d'excellentes leçons de ſageſſe, dont les Mo-

dernes se sont fait honneur, & beaucoup d'autres, qu'ils n'ont que trop oubliées.

CEPENDANT il faut convenir qu'Aristote ne différoit point de Platon autant qu'on pourroit se l'imaginer, d'après même ce que nous en avons dit, & qu'on retrouve dans leurs systêmes les anciens principes de Socrate & de Pythagore. Ces deux Philosophes avoient enseigné que l'objet du Sage devoit être de ressembler à Dieu autant qu'il est possible. Ce principe fut celui que Platon se plut à développer & à enrichir de tous les trésors de son imagination; mais Aristote lui-même paroît l'avoir adopté par une suite de raisonnemens, qui lui en démontroient la vérité. Cette action de l'ame, cette énergie active dont nous avons parlé, avoit pour objet, suivant Aristote, ou la contemplation, ou la pratique. Mais combien le plaisir attaché à la contemplation ne surpasse-t-il pas tous les autres? Ceux-ci ont toujours pour fin un objet qui est hors d'eux. Par exemple, on ne travaille que pour se reposer, comme on ne fait la guerre que pour avoir la paix; mais la contemplation n'a pour objet aucun plaisir

qui n'existe en elle-même. Elle seule se suffit; elle ne desire rien qui soit hors d'elle; elle jouit dans le repos, & cette jouissance est autant supérieure à toutes les autres, que cette ame, cette intelligence divine, qni en est seule capable, est au-dessus du composé dont elle fait partie; & autant le Bonheur de l'Être suprême est au-dessus de celui de l'homme, autant la vie contemplative est au-dessus de toutes les autres. Ainsi si la vie des Dieux n'est qu'une félicité continuelle, la vie des hommes approchera de cette félicité, autant qu'elle tiendra de cette énergie contemplative, qui est le partage des Immortels. Mor. l. X, ch. 8 & 13.

C'est ici qu'Aristote revient au sentiment des Pythagoriciens, en montrant que l'homme, composé d'un corps & d'une ame, & sujet à tous les besoins de la vie, ne sçauroit se borner aux plaisirs de la contemplation, & dépend nécessairement des choses extérieures qui peuvent influer sur son bien-être. « Mais, ajoute-il, il ne faut pas » imaginer que ces besoins soient fort étendus. » Anaxagore disoit, avec raison, qu'il ne croyoit » pas pouvoir trouver le Bonheur ni parmi les » richesses, ni parmi les dignités; & à l'exemple » du sage Solon, il plaçoit le Bonheur dans la

médiocrité ». Cette médiocrité, tant vantée par les plus sages Philosophes & par les Poëtes, sembloit, aux yeux d'Aristote, d'autant plus digne d'être préférée aux excessives faveurs de la fortune, qu'il étoit plus aisé d'y mettre en pratique les leçons de la vertu.

TOUT l'enchaînement des pensées d'Aristote tend donc à prouver que, comme il y a trois genres de vie différens chez les hommes, ainsi qu'il le dit au commencement de ses *Morales*; l'un destiné aux plaisirs, l'autre aux affaires, & le troisième à la contemplation; & que chacun de ces genres de vie ne peut seul satisfaire l'homme, composé d'un corps & d'une ame, il faut nécessairement que l'homme heureux les réunisse en quelque sorte tous les trois; mais de manière que la contemplation, comme étant de la plus noble espèce, l'occupe par préférence, & qu'ensuite sa vertu, mise en action, puisse être utile à ses Concitoyens (1).

---

(1) Cicéron dit qu'Aristote & Théophraste regardèrent la vie tranquille & contemplative comme la plus douce que l'homme pût mener, & comme celle qui, le rapprochant davantage de la Divinité, leur paroissoit la plus

IL ſemble que Plutarque ſe ſoit attaché à commenter lui-même le ſyſtême d'Ariſtote, quoiqu'il ne le cite pas, & qu'il paroiſſe, comme le remarque M. Dacier, avoir plus penché pour la ſecte Académique que pour toute autre. Mais cette Secte, ainſi que nous l'avons déjà obſervé, tenant de très-près dans ſon origine à celle des Péripatéticiens, l'opinion de Plutarque peut donc être citée comme une ſorte de commentaire de celle d'Ariſtote, ſurtout lorſqu'on trouve entre ces opinions une reſſemblance auſſi frappante. « Les hommes qui approchent le plus de » la perfection, dit Plutarque, ſont ceux qui » peuvent allier enſemble la Politique & la » Philoſophie » (il entend par la Politique, le maniement des affaires publiques, & le bonheur d'être utile à ſes Concitoyens). « Par cet » heureux accord, il jouit du ſuprême avantage » de ſervir ſa Patrie, & de mener une vie » exempte de troubles & d'inquiétudes. Il y a » trois manières de vivre, continue Plutarque;

V. ſon Traité de l'éducation des enfans.

V. la préface de ſa traduction.

---

digne du Sage. « Ils avoient l'un & l'autre, dit-il, com» poſé un beau diſcours ſur ce ſujet ». Cic. *de fin. l. V.* Ce que nous avons dit, d'après Ariſtote lui-même, fait voir comment il faut entendre cette obſervation de Cicéron.

» l'une consiste à agir, l'autre à contempler, la
» troisième à jouir. Celle-ci, esclave des
» plaisirs, est vile & rampante comme l'instinct
» des bêtes. La vie active, qui n'est pas dirigée
» par la Philosophie, est remplie de soucis & de
» peines, sans aucun mêlange d'agrémens; &
» celle qui se borne à la contemplation est
» agréable, mais sans aucune utilité. L'objet
» d'un bon Citoyen doit donc être d'accorder
» les soins que demandent les affaires publiques,
» avec les loisirs de la Philosophie. C'est ainsi,
» dit Plutarque, qu'ont vécu Périclès, Archytas
» de Tarente, Dion de Syracuse, Epaminon-
» das, &c. ».

NOUS verrons dans la suite combien les Stoïciens se rapprochoient de ce sentiment. L'Histoire nous en fournit assez d'exemples dans la personne de Tubéron, de Caton, de Varron, de Pœtus, d'Helvidius Priscus, de Rubellius Plautus, & enfin de Marc-Aurele.

SI cette définition du Bonheur paroît une des plus satisfaisantes que l'on puisse donner, suivant le sentiment (1) de Cicéron, & une de celles

(1) Lucullus dit au deuxième livre des Acad. *à Polemonis*

celles qui conviennent le mieux à la nature de l'homme, nous n'en tirerons point avantage pour chercher à humilier les foibles systêmes que la sagacité des Modernes a pu fabriquer sur cette matière ; nous avons promis d'abandonner ce parallèle à ceux qui seroient curieux d'y exercer leur critique. Mais poursuivant toujours notre objet, nous n'oublierons point de faire honneur de ce sentiment à Thalès & à Pythagore, qui, avant Aristote, avoient donné cette définition. Nous remarquerons, en même-temps, que c'est ainsi que beaucoup de vérités utiles, qui ont paru avec éclat dans le monde, sont plus anciennes qu'on ne le croît communément, & que souvent leur véritable auteur est ignoré, tandis que ceux qui n'ont fait que les reproduire, jouissent seuls de l'honneur de l'invention.

Aristote, comme je l'ai dit plus haut, n'a fait que commenter, à sa manière, les principes même de Socrate, qu'il avoit puisés à l'école de Platon. Retournons-donc encore à

& Peripateticorum & Antiochi finibus non facilè divellor, neque quidquam inveni adhùc probabilius.

Socrate, pour voir ſortir de ſon école une Secte qui pouſſa à l'extrême les principes qu'il avoit publiés touchant le mépris des choſes humaines, & nous verrons, en même temps, s'en former une autre diamétralement oppoſée; une Secte qui avoit pour objet de rechercher, avec ardeur, tout ce que l'autre ſe faiſoit un mérite de fuir. Combien, dans cette ſingulière oppoſition, n'eſt-il pas aiſé de reconnoître la nature de l'eſprit humain, qui ne pouvant ſe tenir dans un ſage milieu, ſe porte avec la même ardeur à l'une ou à l'autre des deux extrêmités, par foibleſſe, par vanité ou par contradiction (1).

---

(1) *Voyez* auſſi ce qu'en dit M. l'Abbé Batteux, XXVI vol. des Mém. de l'Académ. des Belles-Lettres.





LIVRE TROISIÈME.

Des systêmes des Philosophes depuis Socrate.

NOUS avons tâché d'exposer dans le livre précédent les opinions de Socrate touchant le Bonheur; d'indiquer les points de division des différentes Sectes nées à son école; de faire connoître les principes de Platon & d'Aristote, l'un chef de l'Académie, & l'autre du Lycée. Il nous reste à parler de deux Sectes formées à cette fameuse école; deux sectes dont les principes diamétralement opposés offrent, par leur opposition même, un monument curieux, digne de figurer dans l'histoire de l'esprit humain.

TANT que les hommes, suivant d'un pas égal les impressions de la Nature & les lumières de la raison, ont cherché le Bonheur; tant que les premiers Philosophes, tels que Socrate, conformément aux principes antiques, ont considéré l'homme comme un être social, & dépendant

néceſſairement de ſes relations avec la ſociété, le chemin du Bonheur paroiſſoit plus aiſé à déterminer, & les principes qui y conduiſoient, plus faciles à ſaiſir. Mais quand les grandes révolutions de la Grèce s'approchèrent; quand les mœurs eurent été preſque entièrement corrompues; quand, d'un côté, la ſubtilité de l'eſprit s'efforça de juſtifier tous les travers du cœur; quand, de l'autre, le chagrin du malheur des temps eut porté certains eſprits courageux à l'excès même de la vertu, le Bonheur ne fut plus qu'un fantôme, que chacun ſe forgeoit à ſon gré, qui prenoit cent formes différentes, & qui, par ſa mobilité continuelle, étoit auſſi peu facile à ſuivre, qu'il eſt aujourd'hui difficile à repréſenter. Encore ſi les Hiſtoriens, qui nous ont tranſmis les principes des Philoſophes de chaque Secte, euſſent toujours été d'accord entr'eux; s'ils euſſent eu ſoin de diſtinguer les altérations de ces principes; ſi, en parlant des Philoſophes d'une Secte, ils euſſent reconnu combien il eſt de la nature de l'eſprit humain que les derniers enchériſſent ſur leurs prédéceſſeurs, cette hiſtoire de leurs opinions, en laiſſant moins de difficultés à vaincre, pourroit

offrir plus de certitude à notre curiosité. Au défaut des secours que nous aurions pu en attendre, nous tâcherons, dans cet examen, de suivre l'observation que nous avons déjà faite, & de continuer à montrer cette pente naturelle à l'homme, de compliquer & de corrompre les premières idées simples. Cette observation deviendra peut-être encore plus sensible dans l'exposition que nous allons faire des principes de ces deux Sectes, dont l'une n'avoit pour but que le plaisir, & l'autre que la vertu.

ON reconnoît aisément à cette définition la Secte d'Aristippe & celle d'Antisthène; mais comme l'une & l'autre de ces Sectes eurent ensuite diverses modifications, ce sera de ces modifications que nous verrons sortir la Secte des Epicuriens, parmi ceux des Philosophes qui eurent le plaisir pour objet, & la Secte des Stoïciens, parmi ceux qui s'attachèrent à la vertu. Nous tâcherons, autant qu'il sera possible, de distinguer les opinions appartenantes au Chef de chaque Secte, d'avec celles qui y furent ajoutées. Nous finirons par jetter un simple coup d'œil sur les Sceptiques & les Pyrroniens. Nous nous y arrêterons d'autant moins, que leur vie

n'ayant été qu'un doute continuel, ils ne purent jamais avoir aucun principe raisonnable sur le Bonheur, & sur le moyen de l'obtenir.

D'Aristippe & des Cyrénaïques.

On ne sçauroit se dissimuler que le systême qui établissoit le plaisir pour l'unique fondement du Bonheur, tenoit de trop près à la corruption des hommes, pour ne pas remonter à une antiquité fort reculée; si on peut donner le nom de systême à une opinion, que la seule considération de la briéveté de la vie, jointe à l'ardeur des passions, avoit enfantée, comme nous l'avons vu précédemment. Mais ce ne fut que dans des temps bien postérieurs, qu'on prit à tâche de justifier le systême de la volupté par les subtilités du raisonnement. On voit par le commencement du dialogue de Platon, intitulé le *Philebe*, que cette opinion, qui fait consister le souverain bien dans les plaisirs des sens, étoit réduite en systême du temps de Socrate, & qu'elle avoit été souvent attaquée par ses argumens. « Vous prétendez, dit Socrate à » Philebe, que la joie, la volupté, les plaisirs » sont pour tous les animaux ce qui constitue » le bien suprême; & moi je pense que ce sou- » verain bien consiste dans l'usage des facultés

» intellectuelles ». Ces leçons sublimes ne faisoient pas une égale impression sur tous les esprits. Si Socrate eut la gloire de former un disciple tel que Platon, combien vit-il de Philosophes déshonorer son école? Ce n'étoit pas assez d'entendre Socrate, il falloit avoir une ame capable de sentir & de goûter la sublimité de ses préceptes; & d'ailleurs dans un siècle où la vanité d'avancer des idées nouvelles, ou de soutenir des opinions plus commodes, prévaloit sur l'amour de la vérité, il n'étoit pas étonnant de voir sortir un Aristippe de l'école de Socrate, comme on vit Eudoxe le Midien, quoique formé par les leçons d'Archytas & de Platon, adopter une opinion tout-à-fait contraire à celle de ses Maîtres, & avancer que le souverain bien consistoit dans la volupté (1).

ARISTOTE dit que ce sentiment d'Eudoxe fut plus accrédité par la sagesse de ses mœurs, que par la force de ses raisonnemens. On peut dire la même chose d'Aristippe, & même De Mor. l. X, ch. 2.

(1) Diogène Laerce ne cite à l'appui de cette assertion que Nicomaque, fils d'Aristote, tandis qu'il pouvoit citer Aristote lui-même.

d'Epicure, comme nous le verrons bientôt. L'exemple de Socrate fit d'Ariftippe un Philofophe pratique, auffi févère que Socrate lui-même, quoiqu'avec des principes qui fembloient tout-à-fait oppofés à ceux de ce grand Philofophe; mais malheureufement la fageffe de fa conduite ne fut pas un affez fort préfervatif contre fes dogmes féducteurs, qui, étant mal interprêtés, devinrent, pour des ames communes, une fource de défordre & de corruption. Arifton, difciple de Zénon, fembloit faire à la fois la critique & l'éloge des principes de fon maître & de ceux d'Ariftippe, lorfqu'il difoit « qu'ils pouvoient nuire à ceux qui ne les » entendoient pas, & qu'on pouvoit voir fortir » des débauchés de l'école d'Ariftippe, & des » hommes atroces de celle de Zénon ». Cicéron fait à cette occafion une trop belle réflexion, pour la paffer fous filence. (1) « Si, dit-il, ceux » qui interprêtoient mal ces Philofophes, pou» voient devenir vicieux en les écoutant; il

(1) *Si qui audierunt, vitiofi effent difceffuri, quod perversè difputationem Philofophorum interpretarentur, tacere præftaret Philofophis, quam iis qui fe audiiffent nocere.* Cic. De Nat. Deor. l. III, p. 433, éd. de Barbou.

» valoit mieux que ces Philosophes gardassent
» le silence, que de s'exposer à nuire à ceux
» qui les auroient mal entendus ».

Si jamais il y eut une Secte où les principes dangereux allèrent toujours en empirant, & où les Disciples enchérirent sur leurs Maîtres, ce fut certainement la secte Cyrénaïque. Mais qu'étoit-elle à son origine? Quels furent les vrais principes d'Aristippe, son fondateur? C'est ce qui n'est pas aisé de déterminer. Quelque licentieuse que devint cette école, il semble que l'antiquité n'en ait pas voulu rendre Aristippe absolument responsable. La fermeté & la vigueur de la conduite de ce Philosophe, qui sçavoit s'asservir les choses, & non pas s'asservir à elles (1), balance dans l'opinion publique la mollesse apparente de ses principes; & la réputation qu'il laissa après lui, portoit Eusebe, lui-même, à nier que ce Philosophe eût jamais regardé le plaisir comme la véritable fin de l'homme. Cependant il faut considérer que ce sentiment n'étoit pas nouveau parmi les Disciples de Socrate; que telle étoit l'opinion

De Nat. Deo. l. III.

Prépar. Evang. l. IV.

(1) *Et mihi res, non me rebus subjungere conor.* Hor. Ep. 1.

d'Eudoxe, qui vécut comme Ariſtippe, & qu'en effet il y avoit une manière de la concilier avec des mœurs pures & même ſévères. Nous n'entrerons dans aucune diſcuſſion ſur cet objet; nous obſerverons ſeulement que, ſuivant un exact & ſavant Académicien (1), Ariſtippe ne s'occupoit point des affaires publiques, & devoit, conformément à ſon ſyſtême, s'occuper uniquement de ſon bonheur particulier. Mais c'étoit déjà une grande prévarication contre l'ordre de la ſociété, & un oubli bien condamnable des excellens principes de Socrate, dont la morale portoit principalement ſur les rapports de l'homme avec ſes ſemblables. Ce principe tenoit à la diſſolution de l'eſprit républicain, de cet eſprit qui avoit jadis animé la Grèce, & eſt un de ceux qui a le plus diſtingué la Secte d'Ariſtippe & celle d'Antiſthène, qu'on vit paroître en même-temps, & ſe diſputer les ſuffrages des hommes.

SANS prétendre donc ici déterminer les vrais

(1) M. l'Abbé Batteux a fort bien traité cette matière dans un Mémoire ſur Ariſtippe. *Voyez* Mém. de l'Acad. XXVI vol.

principes d'Aristippe (1), & sans nous arrêter au ton plaisant de Lucien, qui définit ainsi sa Philosophie : « Mépriser tout, jouir de tout, & » prendre le plaisir par-tout où il peut être », voyons quels furent en général les principes de la Secte qu'il établit.

LES Cyrénaïques reconnurent deux sortes d'affections ; l'une étoit le plaisir, & l'autre la douleur. Le plaisir consistoit dans une douce émotion ; l'autre, dans une agitation âpre & irrégulière. Ainsi un plaisir, quelqu'il fût, ne pouvoit jamais, par sa nature, différer d'un autre ; puisqu'ils se réduisoient tous à la même définition. Il étoit l'objet des appétits de tous les animaux ; comme le mal, l'objet de leurs aversions. Le plaisir, par conséquent, n'étoit point cet état apathique, cette exemption de douleur, dans laquelle, suivant Panætius, Epicure faisoit consister le souverain bien ; car le plaisir supposoit une certaine action, & l'apathie d'Epicure étoit un vrai sommeil. *Diog. Laert. in Arist.*

(1) M. l'Abbé Batteux dit que les Cyniques & les Stoïciens devoient tout sacrifier pour le bien public ; ce qui est vrai des derniers ; mais non des Cyniques, comme nous le verrons dans la suite.

CETTE définition du plaisir, qui ouvroit la porte aux opinions les plus monstreuses, menoit naturellement ces Philosophes à l'idée qu'ils se faisoient du Bonheur ; lequel n'étoit, suivant eux, que la chaîne de toutes les sensations agréables, présentes, passées & futures. Pour prouver donc que le plaisir étoit la seule fin vers laquelle nous devions tourner nos recherches, ils alléguoient les exemples que fournit l'enfance ; & comme cet âge (1) étoit pour tous les anciens Philosophes le livre par excellence, où on pouvoit étudier & connoître les véritables inclinations de l'homme, ils concluoient du penchant des enfans pour le plaisir, que le plaisir étoit la fin de l'homme.

IL résultoit naturellement de ces principes absurdes, que le plaisir étoit bon par lui-même, quelque condamnable que fût la source dont il dérivoit, & quelque honteuse que fût l'action

---

(1) *Omnes veteres Philosophi, maximè nostri ad incunabula accedunt quòd in pueritiâ facillimè se arbitrentur naturæ voluptatem posse cognoscere.* Cic. *de finibus*, l. V ; & plus bas, *indicant pueri in quibus ut in speculis natura cernitur.*

qui nous le procuroit. Mais il y a lieu de croire que cette conſéquence naturelle, qu'Hippobote, dans ſon Traité des Seƈtes philoſophiques, prête aux Cyrénaïques, étoit ignorée d'Ariſtippe, & fut poſtérieure à cet illuſtre élève de Socrate (1). Ainſi quand les Cyrénaïques, entaſſant conſéquences ſur conſéquences, osèrent avancer qu'il n'y avoit rien dans la Nature qui fût juſte ou injuſte, beau ou honteux, & que c'étoit la Loi ſeule & la coutume qui avoient établi ces diſtinƈtions, il eſt vraiſemblable que de pareils principes ne furent jamais dans la bouche & dans le cœur d'Ariſtippe. Mais ſi on vouloit reconnoître parmi les opinions des Cyrénaïques, que Diogène Laerce rapporte ſans choix & ſans ordre, celles qui ſemblent le mieux appartenir à ce Philoſophe, il faudroit s'en tenir à celles qui ſemblent le moins s'éloigner de la pureté des principes de Socrate (2); comme lorſqu'ils

Diog Laer. *in Ariſt.*

---

(1) M. Bruker ſemble auſſi diſpoſé à juſtifier ce Philoſophe. *Præmonendum eſt nec omnia imputanda Ariſtippo quæ ſequacibus placuerint.* Hiſt. Phil.

(2) Comparez dans l'hiſtoire de la Philoſophie les hommes qui ont établi les principes les plus ſolides, avec ceux qui les ont combattus, & vous verrez que les premiers ont joui

disoient « que l'ame avoit ses plaisirs distincts & » séparés de ceux du corps ; puisque le bonheur » de la Patrie nous touchoit à l'égal de notre » bonheur particulier ». Malheureusement de pareils principes sont rares à cette école, & pour un seul de ce genre, il en est cent qui le démentent. Quelles maximes, par exemple, plus dignes du Chef d'une Secte voluptueuse, que celles qui disoient « que les plaisirs & les » maux du corps sont au-dessus de ceux de » l'ame. Que quoique la prudence soit un bien, » elle ne doit pas être recherchée pour elle- » même, mais seulement à cause des plaisirs » qu'elle peut procurer ; ainsi de l'amitié, à » cause de son utilité, & des vertus, à cause de » leurs avantages ». Ce n'étoit plus ce pur & sublime amour de la vertu, tant vanté par Socrate & par Platon ; ce n'étoit plus cette passion désintéressée pour tout ce qui étoit beau & honnête ; les grandes spéculations du Maître s'étoient évanouies chez ce Disciple dégénéré.

---

dans le monde de tout ce que les lumières & le génie peuvent mériter de considération ; les autres sont des hommes sans nom, qui ne sont connus que par leur ignorance & leurs absurdités.

Heureux encore s'il n'avoit pas ouvert la voie à des principes plus dangereux !

ON sait que la Secte des Cyrénaïques vit sortir de son sein celles des Hégésiaques, des Annicériens & des Théodoriens. Quelque court qu'ait été le rôle qu'elles ont joué dans le monde, notre sujet exige que nous en disions un mot, ne fût-ce que pour faire connoître la fécondité de l'esprit humain, quand il s'agit d'accorder les passions avec la raison.

LES Hégésiaques furent, comme les Cyrénaïques, partisans de l'intérêt personnel. Ils traitoient de chimère ce pur amour de la vertu, prêché par Socrate, & ne croyoient point que la bienfaisance, l'amitié & la reconnoissance pussent jamais être désintéressées. Ils étoient bien loin aussi de croire à ce Bonheur, que la contemplation & la jouissance de la vertu pouvoient procurer au Sage ; & dignes Sectateurs de la volupté, ils ne pouvoient imaginer que les plaisirs de l'ame pussent balancer les maux du corps. Cependant ils conservoient encore cette indifférence pour les richesses, qui avoit engagé Aristippe à faire jetter par ses Esclaves, dans les

déserts de la Lybie, l'or & l'argent, dont le poids les embarrassoit. Ils disoient « que les » richesses étoient indifférentes pour le Bon- » heur, puisque le plaisir du Riche n'étoit point » d'une autre nature que celle du Pauvre ». Ils voyoient avec la même indifférence l'esclavage ou la liberté, une extraction noble ou obscure, la gloire ou le déshonneur. Le Sage, suivant eux, faisoit tout pour lui-même; tout ce qui ne tenoit pas à son individu lui étoit étranger. On voit dans ces principes combien ils s'éloignoient déjà des Cyrénaïques, qui n'avoient pas poussé si loin ce détestable & malheureux égoïsme. Il ne faut pas demander si de tels gens avoient des maximes propres à excuser le désordre des mœurs. Aussi disoient-ils « que tous » les crimes étoient pardonnables; parce que » l'homme criminel étoit toujours, malgré lui, » emporté par ses passions ».

SI Anniceris (1) fut, ainsi qu'Hégésias, un

(1) Il paroît, parce que dit M. Bruker, que cet Anniceris, dont Diogène Laerce rapporte les opinions, n'étoit pas contemporain de Platon, & qu'il est par conséquent différent de cet Annicéris qui racheta Platon, que Denys

des

son Fondateur (1). Ainsi le passage de Diogène Laerce, affranchi de la correction des deux Savans dont nous venons de parler, nous autoriseroit à penser qu'Epicure conseilloit le mariage; & si on considere l'attachement qu'il avoit pour sa Patrie (2), on ajoutera à l'autorité de l'Historien une probabilité tirée de ce même

(1) *Istud commune fuit Sectarum omnium vitium, ut adulterinos ac degeneres fœtus educarent, à quibus demùm infamerentur.* Gass. *in vit. Ep.* Cependant il faut avouer que Numenius, dans Eusebe, dit expressément que les Epicuriens ne changèrent rien aux principes d'Epicure, & que c'étoit un sacrilège chez eux de rien innover. *Sceleris apud eos, vel potius impietatis ille damnatur qui novi quippiam invenerit*, l. XIV, ch. 5. Au reste ce même Numenius observe qu'il n'en fut pas de même chez les Stoïciens.

(2) Je sai que Plutarque prête à Epicure une façon de penser tout-à-fait contraire à celle-ci, & qu'il reproche aux Epicuriens de ne vivre que pour eux; mais Plutarque, sur cet article, a besoin d'être lu avec autant de précaution & de méfiance, que sur l'article des Stoïciens. Pour montrer que les Epicuriens ne vivoient pas pour eux-mêmes, il suffiroit de connoître le bel éloge qu'Epicure faisoit de l'amitié. *Omnium rerum quæ ad beatè vivendum sapientia comparaverit, nil esse majus amicitiâ, nihil uberius, &c.* Cic. *de fin.* l. I.

attachement dont le mariage a été toujours regardé comme la base la plus solide.

DIOGÈNE LAERCE ne laisse aucun doute sur l'amour que ce Philosophe portoit à sa Patrie, & on peut joindre à son témoignage celui de Dioclès, qui racontoit qu'Epicure voyant la Grèce livrée aux horreurs de la guerre, ne voulut jamais quitter sa Patrie, quoique ses affaires exigeassent ailleurs sa présence, & qu'il répondit à ceux qui l'en pressoient, qu'il étoit né l'esclave de la République, & qu'il devoit s'oublier pour la servir : *se Patriæ mancipium esse, & non sibi, sed Patriæ inservire natum* (1).

CEPENDANT, comme nous avons à rapporter les vigoureuses déclamations d'Arrien contre les principes qu'il lui attribue, nous n'examinerons point si c'est avec raison qu'il les adresse à Epicure, au lieu de les adresser aux Epicuriens corrompus (2). Il sera toujours curieux de

(1) *Voyez* la Discolpa d'Epicuro, par Gaugez de Gozze da Pesaro, en 1640. Au reste ce trait de la vie d'Epicure est suffisamment indiqué par Diogène Laerce. *Voyez* Gassendi, ch. 7, l. I.

(2) Le peu qui nous reste des pensées & des maximes

voir les inconféquences qu'on obfervoit dans leurs maximes ; inconféquences qui, comme nous l'avons vû, avoient déjà été relevées par Ciceron.

ARRIEN reprochoit particulièrement à Epicure de reconnoître que les hommes font nés pour la fociété, & de s'arrêter là, fans fuivre les conféquences qu'il devoit en tirer. Il lui reprochoit de travailler même par des dogmes contraires, à détruire ce qu'il avoit avancé. » Pourquoi, lui dit-il, fi l'amour des peres pour » les enfans nous a été donné par la Nature, » ofez-vous profcrire cet amour ? Pourquoi » nous diffuader du mariage, & du defir de nous » voir renaître dans notre poftérité ? Craignez-» vous que le Sage ne s'expofe à trop de peines ? » Mais fi ces peines ne tiennent pas à un fenti-» ment qui foit l'ouvrage de la Nature, ne » pourra-t-il pas aifément les furmonter ? L. I. ch. 33

EPICURE, fuivant Arrien, vouloit en effet

d'Epicure, & les conféquences qu'elles préfentent, feroient bien capables de juftifier ce Philofophe contre les inculpations d'Arrien.

que ceux des Philofophes qui avoient eu la foibleffe de fe marier, éloignaffent de leur cœur les follicitudes paternelles, contraires au bonheur dont le Sage doit jouir. « Que veux-tu » faire de nous, s'écrie Arrien, des bêtes ftu- » pides, ou des animaux féroces ? Mais les » brebis & les loups vont au fecours de leurs » petits ! Quel eft le pere qui aura la barbarie » de t'obéir, lorfqu'il verra fon fils fe brifer la » tête en tombant ?

l. II, ch. 20. MAIS avec quelle véhémence Arrien confond ailleurs les inconféquences des Epicuriens! Quelles armes ne fournit-il pas contre tant de fyftêmes abfurdes renouvellés après eux, lorfqu'il fait ainfi parler leur Chef ! « Mortels, » ceffez d'être dans l'erreur, ceffez d'ajouter foi » à des opinions qui vous trompent; ne croyez » que moi. Je vous apprends que la Nature n'a » établi aucune forte de fociété parmi les hom- » mes; ceux qui vous difent le contraire vous » abufent. Epicure, répond Arrien, que vous » importe! laiffez-nous dans notre erreur. Votre » état en fera-t-il pire, fi nous croyons que la » Nature a établi entre les hommes un penchant » focial qu'il importe de conferver ? Pourquoi

» tant de soins en notre faveur? (1) Qui vous » fait ainsi travailler & veiller pour nous? Pour- » quoi entasser tant de volumes? Est-ce afin que » personne de nous n'ignore que les Dieux ne » se mêlent point des affaires des hommes, ou » que le souverain bien consiste dans le plaisir? » Mais, s'il en est ainsi, dormez tranquillement, » bûvez, mangez, rampez comme ce ver de » terre auquel vous vous assimilez. Que vous » importe ce que nous pensons sur tout cela? » Prenez garde que vous vous trahissez vous- » même; par tant de soins, de sollicitudes, de » travaux, vous détruisez vos principes. Telle » que les Furies qui tourmentoient Oreste, & » l'arrachoient au sommeil, une passion plus » forte encore que les Eumenides vous enlève » au repos, & semble vous faire confesser à » l'Univers entier cette sociabilité que vous » voulez nier, & le pouvoir indestructible de la » Nature qui l'a établie.

» MAIS enfin, si en contredisant vos prin- » cipes, vous cherchez à nous donner des

---

(1) C'est le raisonnement que Bayle employoit contre Spinoza.

» instructions qui tournent à notre avantage, » voyez quel service vous aurez rendu à la » République, quand ces jeunes gens formés à » votre école, auront appris à mépriser les » Dieux, sçauront de vous que la justice n'est » qu'un vain nom; que la pudeur n'est que pré- » jugé; que les noms de pere & de fils n'exigent » aucuns devoirs! Quels féconds argumens » vous fournissez à l'adultère pour soutenir ses » désordres, contre les reproches de sa cons- » cience; au ravisseur des deniers publics, pour » autoriser ses déprédations; au fils révolté » contre son pere, pour enhardir son insolence! » Des hommes corrompus par de tels principes, » seront désormais plus difficiles à ramener au » bien, que les plus infâmes débauchés entraî- » nés dans l'abysme du vice par l'habitude & le » goût des plaisirs. »

Ce morceau éloquent d'Arrien nous a paru d'autant plus précieux, qu'en faisant connoître l'abus du systême des Epicuriens sur le Bonheur, il oppose en même temps à la témérité de leur langue l'argument le plus fort que je connoisse parmi les Anciens & les Modernes, & si pressant, que Bayle n'en crut pas trouver

de plus propre pour confondre la hardiesse de Spinosa. Mais nous ne nous en croirons pas plus autorisés à prêter à Epicure des paradoxes hardis & dangereux, que vraisemblablement il n'a jamais avancés. En effet, toute l'Antiquité savante a reconnu combien ses principes avoient été dénaturés par ses successeurs, & méritoient d'être séparés du grossier alliage qui les avoit corrompus. Quel principe, par exemple, plus digne en apparence du système des Epicuriens, que la liberté de s'affranchir de la vie quand elle devenoit insupportable? Telle n'étoit point cependant la doctrine d'Epicure; & lorsqu'au temps de Senèque, Diodore, Philosophe de cette Secte, eut la foiblesse de se donner mort; on regarda cette action, dit Séneque, comme absolument contraire aux principes d'Epicure.

CICÉRON cependant mettoit au nombre des principes d'Epicure la liberté de sortir de la vie, quand elle devenoit insuportable. Cette contradiction, & peut être beaucoup d'autres qu'on pourroit remarquer, venoient de ce que les principes de ce Philosophe n'étoient pas généralement assez connus (1). Cicéron se flattoit

(1) *Nisi mihi Phædrum mentitum aut Zenonem putas*,

de les avoir suffisamment approfondis; mais comme il ne paroît pas les avoir étudiés dans leur source, on peut douter si, connoissant le systême des Epicuriens de son temps, il connoissoit bien celui d'Epicure.

Il paroît vraisemblable que si les opinions de ce Philosophe fussent parvenues sans altération ou sans ambiguité à ses successeurs, elles eussent donné lieu à beaucoup moins de disputes, & qu'on se fût plus aisément accordé sur la manière de les interprêter. Les Epicuriens, qui ne croyoient se conduire que par les principes d'Epicure, bien entendus, étoient loin de convenir de tous les principes dangereux que ses ennemis lui prêtoient, & ceux-ci trop acharnés à décrier Epicure, l'attaquoient dans les conséquences de ses principes, quand ils ne pouvoient l'attaquer dans ses principes même.

Cependant un grand nombre des plus honnêtes gens de Rome s'étoient attachés à cette secte; & Cicéron voulant combattre Epicure,

---

quorum utrumque audivi..... Omnes mihi Epicuri sententiæ satis notæ sunt. De fin. l. I.

ne fit point de difficulté de choisir pour un des interlocuteurs qui pouvoit le mieux défendre ce Philosophe, un des plus vertueux Romains, Torquatus, qui, par ses mœurs & son caractère, se montroit digne de descendre de ce fameux Citoyen (1), dont il portoit le nom.

Les plus sévères ennemis d'Epicure ne nioient pas qu'il ne fût sorti des maximes excellentes de la bouche de ce Philosophe; mais ils ne s'en tenoient pas là, & ils examinoient à la rigueur moins ce qu'il avoit dit, que ce qu'il avoit dû dire : *Non quæro quid dicat sed quid convenienter rationi possit & sententiæ suæ dicere.* Mais les lumières des hommes sont si bornées, la signification des mots abstraits est si équivoque, qu'il n'y a peut-être point en morale de principe excellent dont on ne puisse abuser par de subtiles interprétations. Un Sophiste peut aisément tirer du principe le plus sage, la conséquence la plus dangereuse. A force de vouloir pénétrer dans l'esprit des hommes, pour connoître leurs intentions, on manque la vérité que l'on cherche. *De fin.* l. II.

(1) Manlius Torquatus, si connu par son combat singulier contre un Soldat Gaulois.

LE grand principe d'Epicure étoit, que le Bonheur consistoit dans la volupté, ou plutôt dans le plaisir (car le plaisir est le genre, & la volupté n'est que l'espèce). Il prétendoit que le plaisir devoit être la fin de toutes nos actions, même des plus vertueuses; il savoit que la Nature avoit attaché aux vertus les plus austères une très-grande satisfaction; il croyoit donc, avec raison, avoir enfermé sous le mot de *plaisir*, la définition du Bonheur la plus étendue & la plus générale, puisqu'elle convenoit à toutes les impressions agréables des sens, & à toutes les affections délicieuses de l'ame. Car quoique toutes les affections vinssent des sens, suivant Epicure, cependant l'ame, ainsi que le corps, avoit ses douleurs & ses plaisirs; lesquels même surpassoient en énergie ceux qui provenoient des sens.

De fin. l. II

SON systême avoit, sans doute, de grands défauts; mais c'étoit des erreurs d'esprit, dont il n'avoit pas prévu les conséquences. Dans la manière abstraite & générale dont il avoit embrassé son systême, il n'y voyoit aucun danger. Toutes les actions qui sont convenables à la nature de l'homme (car Epicure avoit aussi

admis ce précepte fécond, *Naturæ congruenter vivere*); toutes ces actions, dis-je, étoient bonnes en elles-mêmes, & accompagnées de plaisir. Il en résultoit que courir à une action vertueuse, c'étoit courir à la volupté; le but de la Nature étant également de nous rendre heureux par la vertu, comme par les satisfactions des sens. Mais en confondant ainsi le sentiment qui résultoit d'une bonne action, avec le sentiment qui devoit nous y porter, Epicure étoit tombé dans une méprise fort dangereuse. L'homme ne devant plus se déterminer que par l'impression du plaisir, il devenoit ainsi le juge de ses devoirs, qu'il régloit sur ses inclinations. Le plus ou le moins de plaisir qu'il croyoit devoir tirer d'une action de courage ou de bienfaisance, devenoit la mesure de l'ardeur qui l'y portoit; & calculant ainsi tous ses avantages, il couroit souvent risque de les perdre, en se bornant aux seules affections du moment. En effet, comment auroit-il pu renoncer à des satisfactions présentes & certaines, pour des contentemens incertains & éloignés? Comment eût-il sacrifié son avantage propre à celui des autres? Le calcul eût été pénible; l'évaluation

fatigante, & le plaisir du moment entraînoit la balance, avant que la raison l'eût pesée.

EPICURE, il est vrai, exigeoit dans son Sage des qualités propres à l'éclairer sur ce choix d'où dépendoit son bonheur : la tempérance & la modération qu'il prescrivoit, eussent fait honneur à Zénon même. Aussi le fonds de leur doctrine, prise à sa source, n'étoit-il pas aussi différent qu'on se l'imagine. Chez les Stoïciens, la vertu marchoit devant, pour tracer les devoirs ; & le plaisir après, pour servir de récompense. Chez Epicure c'étoit la volupté qui avoit le pas, pour exciter les hommes ; & la vertu la suivoit, pour les couronner.

CEPENDANT cette distinction même, qui séparoit les deux Sectes, ne subsistoit pas toujours. Epicure disoit bien qu'il falloit rechercher l'amitié à cause du plaisir, *utilitatis*
De fin. l. II. *causâ amicum expeti.* Mais comme il craignoit que ce principe, mal-entendu, n'avilît la sainteté de l'amitié, il ajoutoit, que le choix d'un ami étant fait, il falloit l'aimer pour lui-même, sans s'attacher à l'espérance du

plaisir (1). Ce précepte étoit plus conséquent que Cicéron ne l'imaginoit. Epicure ne concevoit pas que l'homme pût sortir de son inertie sans un de ces deux mobiles, le plaisir ou la douleur. Il ne croyoit donc pas que l'on pût tendre vers quelque objet, sans cet attrait puissant que la Nature y a mis. Mais une fois parvenu à cet objet, il vouloit qu'on s'y attachât comme à un but où notre destination étoit accomplie.

Si les Antagonistes & les Sectateurs d'Epicures eussent ainsi envisagé ses principes, peut-être les premiers eussent-ils été moins rigides dans leurs censures, & les autres moins relâchés dans les conséquences qu'ils en tiroient. Pour achever enfin de disculper ce Philosophe, rappellons-nous ce que nous avons insinué au commencement de son article; qu'ayant osé prêcher la volupté, si décriée par les excès des Cyrénaïques, il dût nécessairement concilier dans sa doctrine l'attrait de celle d'Aristippe avec la fermeté de celle de Zénon.

---

(1) *Tum ipsum amari propter se, etiam omissâ spe voluptatis.* De fin. l. II.

CEPENDANT comme les systêmes d'Epicure & d'Aristippe sont si semblables, au premier coup-d'œil, qu'on pourroit aisément les confondre, arrêtons-nous un moment pour examiner en quoi ils différoient. Cette comparaison servira peut-être mieux à fixer nos idées sur l'essence de ces deux opinions.

LE seul point de ressemblance qui se trouvoit entre les Epicuriens & les Cyrénaïques, consistoit à regarder la volupté comme la fin de l'homme : mais il n'est personne qui ne sente aisément que si cette ressemblance eût été aux yeux des Grecs telle qu'elle nous le paroît d'abord, la Secte d'Epicure n'eût pas si aisément fait oublier celle d'Aristippe.

Diog. Laer. Cic. *de fin.* LES Cyrénaïques ne reconnoissoient qu'une sorte de volupté, c'étoit celle des sens. Epicure en reconnoissoit deux, celle du corps & celle de l'ame. Les Cyrénaïques vouloient que le plaisir consistât dans une certaine émotion des sens. Epicure reconnoissoit deux sortes de plaisirs, les uns tranquilles & sans émotion, comme

le repos & l'ataraxie, & les autres susceptibles d'énergie, comme la satisfaction & la joie. Les Cyrénaïques regardoient les maux du corps comme plus douloureux que ceux de l'ame. Epicure croyoit que les maux de l'ame étoient beaucoup plus sensibles, puisque le corps n'éprouvoit que les maux actuels, tandis que l'ame souffroit des maux présens & des maux à venir; & ce qu'ils disoient des peines, ils l'admettoient aussi pour les plaisirs. Aristippe prétendoit qu'on ne devoit s'attacher à la vertu que pour les plaisirs qu'elle pouvoit procurer, comme on s'attache à la Médecine pour avoir la santé; mais Epicure disoit que le plaisir étoit inséparable de la vertu. Comment donc s'étonner que ce Philosophe annoblissant ainsi le systême de la volupté, ait éclipsé celui des Cyrénaïques, que leurs excès avoient rendus trop odieux, & qui réduisant l'homme à la vile condition des animaux, ne pouvoit pas se soutenir long-temps contre la révolte de la raison, & le noble orgueil de la conscience humaine?

Après avoir suffisamment fait sentir à quels excès les partisans de la volupté portèrent l'abus de leurs principes, soit dans la Secte d'Aris-

tippe, soit dans celle d'Epicure formée de ses débris, voyons maintenant à quels excès contraires & à quel enthousiasme de vertu, un Disciple de Socrate échauffé par son exemple & ses leçons, porta sa morale & sa conduite.

D'Antisthène & des Cyniques.

CE fut Antisthène qui, empruntant de Socrate sa vigoureuse & rigide tempérance, & la poussant même au-delà de son modèle, établit la Secte des Cyniques. Son extrême âpreté lui faisoit hautement censurer la conduite de tous les Philosophes, & entr'autres de Platon, qui, à son tour, ne l'épargnoit pas. Théodore le Cyrénaïque avoit dit que la joie étoit le but & la fin des desirs de l'homme, Antisthène sembloit avoir en vûe de contredire cette opinion, lorsqu'il disoit qu'il aimeroit mieux la folie que la joie. Ce n'étoit plus cette sagesse simple, douce & modeste de Socrate, c'étoit l'affectation d'une vertu plus sévère qui ne respiroit qu'orgueil & dureté, & dont la vanité n'avoit point échappé aux yeux de Socrate. On sçait qu'un jour ce Philosophe voyant Antisthène affecter de déployer son manteau percé, lui dit: *J'apperçois ton orgueil à travers les trous de ton manteau.*

LES

Les principes d'Antisthène étoient que la vertu seule suffisoit pour le Bonheur ; qu'elle n'avoit besoin de rien, que du courage de Socrate ; que la vertu vivoit d'actions, & non de discours ; que toute science qui n'enseignoit point la vertu, étoit inutile ; que le travail & l'obscurité étoient un bien ; que le Sage se conformoit aux loix de la vertu, & non aux loix du peuple ; que seul il étoit capable d'aimer, parce qu'il étoit seul capable de distinguer ce qui méritoit quelque affection, & que s'attachant à des femmes dignes de son amour, le Sage se marioit pour se reproduire dans ses enfans. Diog. Laert.

Ce dernier principe ne dura pas long-temps parmi les Philosophes dont Antisthène fut le Chef, & nous verrons bientôt que le titre de *Cosmopolite* qu'ils préféroient à celui de *Citoyen*, les éloignèrent naturellement de la dépendance qu'ils contractoient par les nœuds du mariage. Quelque sevères que fussent d'ailleurs ses principes, il étoit bien loin de l'insolence où parvint la Secte dont il fut le Fondateur, lorsqu'elle donna lieu de penser que le nom de *Cynique* qu'elle portoit, venoit du mot κύων, chien,

& qui sembloit si propre à désigner l'impudence dont ces Philosophes faisoient parade (1).

Il est vraisemblable que toutes les grossièretés qui caractérisèrent les successeurs d'Antisthène, vinrent d'une définition captieuse. Il avoit dit que tout ce qui étoit bien étoit honnête, & que tout ce qui étoit mal étoit honteux : de-là, il s'ensuivoit que tout ce qui étoit bien en soi-même, n'étoit pas fait pour être caché, & devoit être affranchi des fausses réserves de la pudeur. Le principe étoit d'Antisthène, mais les conséquences appartenoient à ses successeurs; & pour connoître la différence qu'il y avoit déjà entre sa façon de penser, & celle de Dio-

(1) On sçait que le nom de Cynique venoit, suivant quelques-uns, du lieu où se tenoit l'école d'Anthisthène. Ce lieu se nommoit *Cynosarge*, dans un fauxbourg aux portes d'Athênes. Peut-être aussi que le mépris où tomba Diogène parmi les Grecs, qui ne cessoient de l'insulter, en l'appellant *chien*, fut cause que ce nom servit depuis à désigner la Secte fondée par Antisthène. Voici ce que dit M. Bruker, *aliis, furenti similis, ex vulgo multis in contemptu habebatur*. L. I. p. 876. Epictete cependant contredit ce sentiment.

gène son Disciple, il suffiroit presque de la réponse qu'il fit à ce Philosophe. On raconte qu'Antisthène violemment tourmenté de la maladie dont il mourut, s'écrioit : *qui me délivrera des maux que je souffre?* Diogène, qui étoit alors présent, s'approcha de son lit, & lui présentant un poignard : *voilà*, dit-il, *qui te délivrera. Je parle de mes maux, répondit Antisthène, & non pas de la vie* (1). Sans doute qu'Antisthène, Elève de Socrate, & qui n'avoit fait que porter à l'excès la sévère discipline de son Maître, regardoit le corps comme la prison de l'ame, & ne croyoit pas qu'elle pût d'elle-même briser ses liens ; de même que Socrate ne pensoit pas qu'il lui fût permis de s'échapper de la prison que lui ouvroient ses amis. Dio. Laer.

AINSI du milieu de la dépravation de la Grèce, on vit s'élever des hommes d'une trempe supérieure, qui sembloient vouloir résister, par la vigueur de leurs principes, au désordre général des Grecs, au relâchement des mœurs, au déborde-

(1) Diogène fut moins patient. On rapporte que las de supporter la fièvre, il se donna la mort, en retenant sa respiration.

ment de tous les vices, & au découragement qui s'étoit emparé des esprits (1). Ces nouvelles Sectes qui étoient d'abord si capables d'exalter l'ame, excitèrent un tel enthousiasme parmi les femmes même, qu'elles abandonnoient tout pour en prendre l'habit & les mœurs, comme fit Hipparchia pour s'attacher à Cratès.

Mais la corruption & l'avilissement général, n'étoient pas les seules causes qui contribuèrent à la naissance de ces Sectes, dont les principes faisoient seuls la censure des mœurs publiques. L'état politique de la Grèce pouvoit encore influer sur les principes nouveaux que ces mêmes Sectes ne craignoient point de publier. Alexandre alloit donner des fers à la Grèce : cette révolution qui se passoit sous les yeux de Diogène, sembloit avoir engagé ce Philosophe à répudier le titre de Citoyen pour prendre celui de *Cosmopolite* (2), & peut-être avoit contribué

(1) *Practicam aliquam Philosophiam luxurianti & voluptatibus demersæ Græciæ, in medecinam offerre voluerunt.* Bruk. l. I. p. 866.

(2) Cicéron, dans ses Tusculanes, dit que Socrate avoit pris le titre de *Cosmopolite*; mais je doute que Socrate ait

beaucoup à cette âpreté d'humeur qui le caractérisoit. L'indifférence que ces Philosophes affectoient envers la Patrie étoit si grande, que lorsqu'Alexandre conversant avec Cratès, lui demanda s'il désiroit de voir rétablir sa Patrie ? « Que m'importe, répondit Cratès, puisqu'il » se trouveroit bientôt un autre Alexandre pour » la ravager. » Diog. Laer. in Crat. pag. 425.

Nous avons parlé ci-dessus des conséquences dangereuses que les successeurs d'Antisthène tirèrent de ses principes, & particulièrement de la définition qu'il donnoit de l'honnêteté. Il n'est pas de notre sujet de rapporter toutes les erreurs de morale où l'orgueil, la subtilité de l'esprit, l'envie d'acquérir de la considération entraînèrent tous ces hommes, qui en d'autres temps eussent été peut-être des Citoyens utiles à leur Patrie. Mais je ne puis m'empêcher de remarquer qu'il ne faudroit pas ajouter foi trop

---

jamais adopté un pareil titre, à l'exclusion de celui de Citoyen. Et en effet, le respect qu'il avoit pour la Religion & les Loix de sa Patrie, faisoit bien voir que ce dernier titre lui convenoit mieux que l'autre, qui ne commença d'exister que lorsqu'en effet il n'y eut plus de Patrie.

jamais poussé la bisarrerie de sa conduite, jusqu'au point de s'enfermer dans un tonneau, comme on l'a voulu représenter pour le rendre plus ridicule (1), j'aurois de la peine à croire qu'il vécut tel qu'Arrien le prétend, n'affectant point d'extérieur austère, ne s'attachant point à montrer, par la pâleur & la maigreur de son visage, la sévérité de ses mœurs; mais faisant voir au contraire, par sa brillante santé, les heureux effets de sa frugalité, & s'attirant ainsi un grand nombre de Partisans. S'il eût été tel que le veut Arrien, il n'y eût eu aucune différence entre Socrate & lui, & ce n'eût pas été la peine de former une nouvelle Secte & une nouvelle Ecole. Mais Diogène disoit de lui-même, « qu'il imitoit les Maîtres des » chœurs sur le théâtre, qui donnent le ton » plus haut qu'il ne doit être, afin que les » Acteurs puissent atteindre le ton conve- » nable ».

Diog. Laer. p. 386.

REVENONS à l'examen des principes des Cyniques, & puisque il n'y a presque point eu

(1) La tradition du tonneau de Diogène a été combattue avec succès par Heuman. *Voyez* Bruk. t. I.

de ces Sectes dans lesquelles on ne s'attachât particulièrement à l'étude du Bonheur, & où on ne mît en question, si le Sage devoit être célibataire ou marié, voyons quels étoient à cet égard les dogmes des Sectateurs d'Antisthène ? Le titre de *Cosmopolite*, qu'ils affectoient avec tant de pompe, semble seul nous apprendre assez que les nœuds du mariage ne leur convenoient guères. Mais écoutons Arrien lui-même plaidant en leur faveur, & justifiant, par leurs propres raisonnemens, le célibat auquel ils se vouoient. *Id.*

« QUEL parti doit prendre le véritable Cy- » nique ? Doit-il s'engager dans les nœuds du » mariage ? Doit-il les fuir ? Le seul avantage » qu'il y pourroit trouver, seroit de former à » sa doctrine une femme & des enfans. Mais un » Cynique se doit à l'Univers entier ; c'est un » Médecin envoyé par le Ciel pour guérir les » malades. Et comment pourra-t-il suffire à cet » emploi, s'il est obligé de se livrer à tous les » soins domestiques que le mariage entraîne » nécessairement ? L'homme est né pour la » société ; la société est la divinité du Cynique. » Le frivole avantage d'élever deux ou trois

» misérables enfans, peut-il entrer en compa-
» raison avec celui de surveiller la conduite
» des hommes, de leur apprendre ce qu'ils
» doivent fuir ou desirer, ou mépriser ? Epami-
» nondas, qui mourut sans enfans, ne fut-il
» pas plus utile à la Patrie que tant d'autres
» Thébains, pères d'une nombreuse famille ?
» Priam, qui eut cinquante fils indignes, fut-il
» plus utile à la société que ne le fut Homère ?
» Ne soyons donc point étonnés si le Sage ne
» veut ni se marier, ni avoir des enfans. Et
» quant à la politique; sçavez-vous, continue
» Arrien, celle dont le Cynique s'occupera ?
» Ce ne sera point de celle qui ne regarde
» que les Villes d'Athène, de Corinthe ou de
» Rome; mais de celle qui embrasse l'humanité
» entière. Ce ne sera pas de celle qui traite de
» la Guerre ou de la Paix, des revenus de
» l'Etat; mais de celle qui traite du Bonheur
» ou du Malheur, de l'Esclavage ou de la
» Liberté ».

COMME notre principal objet n'est que d'examiner le fondement de la morale de ces différentes Sectes, c'est-à-dire, quels étoient, suivant elles, la fin & le but auxquels devoient

tendre toutes les actions de l'homme ; nous observerons qu'il n'y eut aucune différence remarquable à cet égard entre les Cyniques & les Stoïciens : tel étoit le point fondamental sur lequel ces deux Sectes sembloient se réunir. L'une & l'autre regardoient la vertu comme la fin de l'homme ; l'une & l'autre méprisoient la noblesse, la richesse & la gloire, comme des biens inutiles au Bonheur ; l'une & l'autre ne faisoient que répéter le principe de Socrate, qui avoit dit « que le propre des Dieux étoit de n'avoir » besoin de rien, & que celui qui avoit le » moins de besoins, étoit celui qui approchoit » le plus de la Divinité ».

MAIS comme les Stoïciens poussèrent ce dernier principe encore plus loin que les Philosophes dont ils étoient sortis, & qu'ils sçurent, en tempérant l'austérité des Cyniques, s'élever en quelque sorte sur leurs ruines, ainsi que les Epicuriens sur celles des Cyrénaïques, il est necessaire d'entrer dans quelque détail sur cette Secte fameuse, & d'en remarquer la naissance & les progrès, moins pour essayer de présenter ici une esquisse de ses diverses révolutions, que pour donner lieu d'observer que s'il fût une

Secte où la mobilité de l'esprit humain se soit fait sentir par préférence, ce fut, sans contredit, celle des Stoïciens, qui ayant développé les premiers toutes les subtilités de la dialectique, les employèrent tour à tour, tantôt à la perfection, tantôt au désavantage de la Morale. Nous y trouverons de quoi confirmer les réflexions que nous avons faites dans tout le cours de cet Ouvrage, sur le penchant de l'homme à corrompre les idées simples, en commençant par observer que Zénon & Cléanthe, qui eurent, suivant le témoignage de Diogène Laerce, les dogmes les moins compliqués, les transmirent à des Sectateurs, qui les dénaturèrent en voulant les perfectionner.

De Zénon & des Stoïciens.

ZÉNON fut disciple de Cratès; mais sa conduite & ses principes lui attirèrent plus de considération de la part des Athéniens, que les Cyniques n'en avoient eue. Ils lui remirent les clefs de leur Ville, lui firent présent d'une couronne d'or, & lui dressèrent une statue d'airain. Il s'acquit tant d'estime dans toute la Grèce, qu'Antigone, Roi de Macédoine, voulut l'attirer à sa Cour, en lui écrivant une lettre très-pressante, dont voici la substance. « J'ai

» les richesses & la fortune ; mais vous avez la » Sagesse & le Bonheur. Venez donc m'ap» prendre à être heureux ; & en m'instruisant, » vous instruirez aussi la Macédoine : car tels » sont les Rois, tels sont les Sujets ». Zénon s'excusa sur son grand âge : il avoit alors quatre-vingt ans ; mais il promit au Roi de lui envoyer quelques-uns de ses Disciples, qui sçauroient lui frayer le chemin de ce Bonheur auquel il aspiroit.

Ce qui contribua par-dessus tout sans doute à la grande réputation que Zénon acquit dans la Grèce, c'est qu'avec autant de vertu & d'austérité que les Cyniques, il avoit plus d'affabilité, qu'il étoit d'un accès plus facile, & qu'il n'affectoit point le vain orgueil de fuir & de mépriser les Grands (1). Les Athéniens, à sa

---

(1) Cette connoissance du caractère de Zénon, puisée dans Diogène Laerce, est fort contraire à ce que dit M. Bruker : *Fuisse naturâ acerbum & morosum & temperamento ad melancholicam inclinasse*. L. I. p. 907.

Je ne puis m'empêcher d'avertir à cette occasion, qu'il faut lire avec quelque précaution tout ce que M. Bruker a écrit sur les Stoïciens, qu'il affecte d'autant plus de déprimer, que des Ecrivains estimables avoient comparé

mort, ordonnèrent par un décret qu'on lui élèveroit un monument aux dépens de la République, & voulurent que ce décret si honorable pour sa mémoire, fût gravé sur deux colonnes dressées à cette intention, l'une dans le Lycée, & l'autre dans l'Académie.

SI jamais la basse jalousie a pris plaisir de décrier un mérite reconnu, & n'a pas craint de se servir d'imputations ou de falsifications odieuses pour parvenir à ces fins, jamais elle ne s'est mieux exercée que contre la mémoire de cet illustre Philosophe. On lui a prêté les raisonnemens les plus extravagans, & les plus odieux principes. Il n'est pas étranger à notre sujet de

---

leurs principes à ceux du Christianisme. *Sanctissimis servatoris regulis, in plerisque consonare crederunt*, p. 909. Il distingue deux âges parmi les Stoïciens; le premier s'étend depuis leur naissance jusqu'à l'avenue de J. C., & le second renferme les temps qui ont succédé à cette époque. Dans le premier âge, tous les Stoïciens lui paroissent avoir eu toujours une doctrine uniforme & dangereuse, & dans le second, les Stoïciens, qui ont fondé le renom de leur Secte, ont puisé, suivant lui, la beauté de leur doctrine dans les exemples des Chrétiens, & dans les préceptes de l'Evangile.

combattre l'injuſtice de ces accuſations, puiſque, en les laiſſant ſubſiſter, elles confondent toutes les idées qu'on peut ſe faire de la morale des premiers Stoïciens, & qu'on iroit peut-être juſqu'à croire que le mépris de toutes les loix naturelles étoit le fondement de leur opinion ſur la nature du bonheur de l'homme : ſentiment abſurde & révoltant, qu'il ſeroit dangereux de prêter à un homme d'un mérite auſſi reconnu que le Chef des Stoïciens.

RIEN n'eſt plus propre à nous inſpirer quelque méfiance ſur la vérité de ces allégations, que de conſidérer que les principaux traits lancés contre les Stoïciens ſont venus des Sceptiques, eſpèce de Philoſophes qui ſe faiſoient un mérite & un principe de décrier tous les autres.

SI nous nous en rapportons au plus fameux de tous, à Sextus Empyricus, Zénon de Citium, le Chef des Stoïciens, juſtifie dans un Traité de l'Education tout ce que l'amour a de plus infâme ; & dans un autre Ecrit ſur l'amour des enfans pour leur pere, il va juſqu'à juſtifier & approuver même le commerce d'Œdipe & de Joçaſte, par des argumens qui L. III, c. 24.

feroient bien propres à décrier la Philofophie & la raifon humaine. Le refpect que j'ai pour le Lecteur m'empêche de les citer, même dans la langue où ils font écrits.

Diog. Laer. l. VII.

MAIS Sextus n'eft pas le feul qui fe foit attaché à diffamer cette Secte. Suivant Caffius, autre Sceptique, Zénon vouloit que toutes les femmes fuffent communes à tous les hommes dans la République, & qu'on ne fe fît aucun fcrupule de laiffer à découvert toutes les parties du corps. Mais ce qu'il y a de fingulier, & qui mérite d'être remarqué, c'eft ce que dit Ifodore le Rhéteur, qu'Athenodore, fameux Sectateur des principes de Zénon, avoit fupprimé ces articles fcandaleux des ouvrages des Stoïciens raffemblés dans la Bibliothèque de Pergame, dont il avoit gagné le Bibliothécaire, & que ces mêmes articles y furent rétablis enfuite quand on eut découvert la fourbe d'Athenodore (1).

IL eft aifé d'imaginer de quel côté étoit la fourbe & la falfification (2), quand on fonge à

(1) Athénodore étoit un des premiers Difciples de Zénon.

(2) Il paroît que ces fortes de falfifications, qui avoient pour objet de décrier un Auteur, en lui prêtant de mauvais

la

la considération extrême dont Zénon jouit de son vivant, & après sa mort, & qu'on remarque, comme l'observe Diogène Laerce, que les Poëtes comiques les plus mordans, tels que Philémon, ne purent s'empêcher de le louer, même en le plaisantant.

Mais laissons-là ces calomnies odieuses, & voyons dans la beauté des principes de cette Secte les argumens les plus capables de détruire ces infâmes inculpations.

(1) Le grand principe de tous les Philosophes anciens a été de suivre la nature, & de vivre conformément à ce qu'elle nous prescrit : mais, comme nous l'avons déjà dit, la différente manière dont ils ont interprêté la voix de la nature,

---

Ouvrages, étoient assez communs chez les Philosophes anciens. Diogène Laerce rapporte que Diotime, Philosophe Stoïcien, avoit cherché à perdre de réputation Epicure, en faisant courir, sous son nom, cinquante lettres impertinentes, qui n'étoient pas de lui. *Voy.* Diog. Laer. *in Epicuro*. p. 708.

(1) *Quùm enim superiores, e quibus planissimè Polemo secundùm Naturam vivere summum bonum esse dixissent.* De finib. l. IV.

a servi de fondement à la diversité de leurs opinions sur le Bonheur. Les Cyrénaïques, ainsi qu'on l'a vu précédemment, croyoient que la fin de l'homme étoit le plaisir; mais les Stoïciens, & Zénon le premier, répétèrent, d'après Socrate, que vivre suivant la nature, étoit vivre conformément à la vertu, c'est-à-dire, au plus grand avantage de notre existence, & de ce grand Tout dont nous faisons partie; que la vertu consiste à ne rien faire qui ne soit ordonné par cette règle universelle à laquelle le monde entier est soumis, cette raison suprême qui réside dans le Souverain Arbitre & Modérateur de l'Univers : enfin, que chacun a son génie particulier, qui doit concourir avec le génie suprême du monde, & que la félicité du Sage dépend de ce concours harmonieux.

C'est ici que l'on reconnoît bien parfaitement la liaison intime que les Stoïciens eurent avec les Sectateurs de Platon, & combien Zénon avoit profité à l'école de Polémon un des Philosophes de l'ancienne Académie (1).

---

(1) *Polemonem audiverunt assiduè Zeno & Arcesilaus.* Cic. l. I. *Acad. quæst.* Nous remarquons que nous ne

Le mot εὐδαίμων, qui dans l'origine répondoit à celui d'ὄλβιος, & signifioit également un homme riche & un homme fortuné, vouloit proprement dire, suivant son étymologie, un homme favorisé des Dieux. Ainsi, comme les Dieux étoient reconnus pour les auteurs des biens & des maux répandus sur la terre, l'homme heureux, ou celui qui avoit éprouvé quelque faveur du Ciel, étoit appellé εὐδαίμων ; & le malheureux δυσδαίμων. Cette signification, comme on voit, étoit fort étendue ; mais les Philosophes, & sur-tout les Platoniciens, la resserrèrent sans en changer l'esprit. Au rapport de Clement d'Alexandrie, l'*Eudaimonie* ou le Bonheur consista, suivant Platon, à posséder un bon génie ; & par génie, il entendoit un Etre supérieur qui servoit à diriger les volontés & les actions des hommes (1). Tel étoit à cet égard Sti. l. II.

parlerons ici que de la première Académie ; le nouveau systême d'Arcésilas, fondateur de la seconde, & l'incertitude qu'il répandoit sur l'existence des objets étant plus du ressort de la Dialectique que de la Morale, & ne permettant plus d'établir aucun systême sur le Bonheur.

(1) αὐτὸς δὲ ὁ Πλάτων τὴν εὐδαιμονίαν τὸ εὖ τὸν δαίμονα ἔχειν. δαίμονα δὲ λέγεσθαι τὸ τῆς ψυχῆς ἡμῶν ἡγεμονικόν.

le systême de cette Ecole fameuse, où l'on voit avec admiration tout ce que la raison humaine appliquée à la morale, a jamais pû enfanter de plus grand, de plus sublime & de plus consolant pour une ame un peu élevée.

MAIS comme il n'est pas possible à l'homme de se tenir long-temps dans des bornes raisonnables, & qu'il faut que tout ce qui est humain se corrompe & dégénère, ces belles idées de Platon transmises à l'école de Zénon, devinrent pour ses Sectateurs une source d'erreurs & d'orgueil, qui les rendit un objet de ridicule aux yeux des autres Sectes.

C'EST de ces changemens & de cette décadence, qu'il seroit curieux d'examiner les progrès dans l'Histoire des Stoïciens, si les monumens que nous a laissés l'Antiquité nous donnoient des lumières assez précises sur cet objet. Diogène Laerce nous apprend qu'on trouvoit dans les ouvrages de Zénon des choses

---

Clem. d'Alex. Séneque, en adoptant cette idée des Platoniciens, la développe avec beaucoup d'éloquence dans sa 41e. Epître.

contraires aux principes reçus depuis chez les Stoïciens. Mais il ne nous dit point en quoi consistoient ces différences ; il nous avertit seulement qu'il a jugé à propos de rassembler dans la vie de Zénon tous les dogmes des Stoïciens. Comment alors dans cette bizarre collection, sans ordre & sans critique, se flatter de démêler tout ce que la subtilité de leur Dialectique leur fit ajouter aux idées de leur Fondateur ? Quel moyen de pouvoir concilier toutes les contradictions qu'on y trouve, & comment alors se défendre des préventions injustes de Plutarque contre les Stoïciens, si, comme lui, sans avoir égard aux différentes époques de leurs opinions, on les fait servir à se combattre & à se détruire mutuellement ?

Voy. Plut. de Repugn. Stoic.

COMME notre objet est de tâcher de démêler dans ce labyrinthe les opinions qui semblent le mieux appartenir à Zénon, pour indiquer ensuite, quoique légèrement, les changemens que le temps y apporta, & les paradoxes outrés auxquels ils donnèrent lieu, nous serons forcés de deviner par induction & par analogie, entre les principes que Diogène Laerce rapporte confusément, sans nom d'Auteur, quels sont

ceux qui, par préférence, semblent devoir convenir au Chef des Stoïciens.

AINSI, lorsque cet Historien nous dit que les Stoïciens reconnoissoient trois sortes de biens ; les biens intérieurs qui étoient ceux de l'ame, comme la vertu, & les actions qu'elle produit ; les biens extérieurs, qui concernoient la perfection & le bonheur de nos amis, & de la Patrie ; & enfin ceux qui n'étant ni l'un ni l'autre, devoient consister dans la santé, la fortune (1), &c. ; on apperçoit trop évidemment dans ces maximes les principes de l'école de Socrate, pour y méconnoître le Disciple de l'ancienne Académie devenu Chef des Stoïciens.

SANS doute aussi faudroit-il faire remonter jusqu'à Zénon une autre sorte de distinction subtile qui faisoit la base des principes des Stoïciens dans la recherche du Bonheur. Ils

(1) Diog. Laërce dit simplement τὸ αὐτὸν ἑαυτῷ εἶναι σπουδαῖον, καὶ εὐδαίμονα, *in Zen.* pag. 495. Mais après avoir énoncé les biens de l'ame & les biens extérieurs, il ne reste plus que les biens du corps ; & c'est, sans doute, ce que les Stoïciens entendoient par les mots que cite l'Historien.

admettoient dans la nature trois eſpèces de choſes, des bonnes, des mauvaiſes & des indifférentes : les bonnes ne renfermoient que la vertu & ſes eſpèces ; les mauvaiſes, le vice. Quant aux indifférentes, il y en avoit de deux ſortes, qu'ils nommoient προηγμένα, & ἀποπροηγμένα c'étoient ces biens que les Philoſophes Latins nommoient (1) *Producta*, & dont Ciceron ſe moque avec raiſon, comme de ſubtilités inintelligibles. Cette dernière eſpèce de choſes indifférentes par leur nature, étoit cependant, ſuivant Zénon, digne de quelque eſtime (2), & ſe ſubdiviſoit en trois autres eſpèces, qui concernoient ou le corps, ou l'ame, ou les choſes extérieures. Les biens de cette eſpèce, qui concernoient l'ame, étoient un bon naturel, de l'étude, des connoiſſances, &c. Ceux qui regardoient le corps, étoient la ſanté, la force, la beauté : enfin, ceux qui appartenoient aux

(1) *Latinè autem producta, ſed præpoſita aut præcipua malo.* Cic. *de fin.* l. IV, pag. 207.

(2) *Alia interjecta & media numerabat quæ ſecundùm naturam eſſent ; ea ſumenda & quâdam æſtimatione dignanda docebat, contrà quæ contraria.* Cic. Acad. l. I, προηγμένα μὲν οὖν ἐστι ἃ καὶ ἀξίαν ἔχει. Diog. Laer. l. VII, pag. 501.

choses extérieures étoient les richesses, la gloire, la noblesse. Cette même division que les Stoïciens établissoient pour classer les avantages indifférens, qui pouvoient & devoient entrer dans la composition du Bonheur, ils l'admettoient aussi pour les contraires, qu'ils nommoient ἀπόπρονγμένα; & il faut convenir que Ciceron avoit bien raison de s'égayer, comme il fait, dans son Dialogue avec Caton, sur l'importance que les Stoïciens attachoient à de pareilles subtilités. On ne sçauroit douter que Zénon n'en fût le premier inventeur; & Ciceron nous confirme dans cette opinion, lorsqu'après avoir établi fort éloquemment les principes des Anciens concernant la fin de l'homme, il dit à Caton, *scire cupio quæ causa sit cur Zeno ab hac antiquâ institutione desciverit.* Et ensuite plaisantant sur ces sortes de distinctions dont nous venons de parler, sur ces sortes de biens indifférens, que, suivant les Stoïciens, il falloit prendre, & non pas rechercher, *sumenda potiùs quàm expetenda*, il s'écrie : *O magnam vim ingenii, causamque justam cur nova existeret disciplina !*

De fin l. IV, p. 175.

En effet, Ciceron à cet égard étoit fondé à se récrier que ce n'étoit pas la peine d'établir

une nouvelle Secte, puisque, comme il le dit lui-même, les Stoïciens n'avoient rien ajouté aux idées anciennes, & n'avoient introduit que des distinctions subtiles, & de nouvelles manières de s'exprimer. Mais Ciceron devoit considérer que Zénon succédoit à un Maître austère (Cratès) qui, suivant les dogmes de la Philosophie Cynique, regardoit la vertu comme le seul bien; & que trouvant trop d'exagération dans ce principe, Zénon n'avoit osé s'en écarter qu'avec de certaines modifications, pour revenir aux principes plus raisonnables de l'Antiquité (1).

CEPENDANT comme la Secte Cynique, ainsi que nous l'avons déjà dit, étoit tombée dans une sorte de mépris, sur-tout par la distinction qu'ils mirent entre leur façon de vivre & celle des autres, Zénon ne craignit point à cet égard d'affecter une réforme entière. Non-seulement il prit un habit différent de celui des Cyniques (2),

---

(1) Par l'Antiquité, j'entends Thalès & Pythagore, dont Socrate renouvella les principes.

(2) Juvenal disoit que les Cyniques ne différoient des Stoïciens que par la tunique, *a Stoicis tunicâ tantùm*

mais il établit, relativement aux devoirs de la société, des maximes tout-à-fait contraires aux leurs. Il disoit que l'homme sage ne vivoit pas pour lui seul, & dans la solitude, mais qu'il aimoit à se communiquer, & à prouver sa vertu par des actions; que le Sage se mêloit des affaires de la République autant qu'il étoit en lui (1), & qu'il se faisoit un devoir de se soumettre aux liens du mariage pour donner des enfans à la Patrie.

Diog. Laer. in Zen. pag. 512.

C'ÉTOIT de ces saints nœuds prescrits par la nature même, & plus anciens que l'ordre des temps, suivant l'expression de Ciceron (2), que

distare. S'il parloit de ceux de son temps, il pouvoit avoir raison; mais il auroit eu tort de ne voir pas d'autre différence entre Cratès & Zénon. Séneque définit assez bien la différence qu'il y avoit entre ces deux Sectes, en disant: *Naturam cùm Stoicis vincere, cùm Cynicis excedere.* De Brevitate vitæ.

(1) ἄν μὴ τι κωλύῃ. Cette condition ainsi exprimée, peut servir de réponse aux reproches que Plutarque fait aux Stoïciens, de ce qu'ayant recommandé au Sage de s'occuper des affaires de la République, on en voyoit si peu qui s'en fussent mêlés. *Voyez* Plut. *de Repug. Stoic.*

(2) *Et id quod temporum ordine antiquius est, ut conjugia*

les Philosophes antérieurs faisoient dériver les premiers sentimens d'amitié, de bienfaisance & de gratitude qui existent parmi les hommes, sentimens qui devenoient ensuite la source de toutes les autres vertus.

C'ÉTOIT par de semblables principes que Zénon se rapprochoit des anciens Philosophes. En effet, quelque avantage qu'il trouvât dans la vertu, il pensoit que le cœur de l'homme étoit fait pour se nourrir d'affections & de sentimens; que sa vertu devoit être utile à ses semblables, & que le bonheur qui en résultoit pour le Sage, ne le pouvoit pas rendre tout-à-fait insensible aux biens extérieurs (1).

---

virorum & uxorum naturâ conjuncta esse dicerent, quâ ex stirpe oriientur aniciciæ, cognationes, atque ab his initiis profecti, omnium virtutum originem & progressionem persecuti sunt. Pag. 174, *de fin.* l. IV.

(1) Cicéron fait bien voir que Zénon avoit des principes plus mitigés que ceux qui l'ont suivi, lorsqu'en parlant d'Ariston, il dit « que ce Philosophe ne reconnoissoit de » bien que la vertu, & de mal que le vice »; & il ajoute, *in mediis ea momenta quæ Zeno voluit, nulla esse censuit.* Par *ea momenta*, Cicéron entend ces *biens indifférens* dont nous venons de parler. *Voyez* Acad. l. II.

VOILA comme Zénon tempera l'auftérité des Philofophes auxquels il fuccéda ; & je crois par conféquent que nous ne devons pas mettre fur fon compte ces principes févères, qui dans la fuite ne laiffoient plus de différence entre les Stoïciens & les Cyniques, ces principes qui vouloient que la vertu feule fuffit entièrement au Sage, & qui exigeoient que non-feulement il ne recherchât pas ce que le commun des hommes appelle des biens, mais même qu'il eût la force de fe priver de ceux qui étoient le plus à fa portée ; car, comme difoit Epictète, c'eft une réferve trop commune que de ne pas demander des plats qui font à l'extrémité de la table ; il eft plus méritoire de ne pas même toucher à ceux qui font fervis devant foi. Si Zénon eût jamais prêché une telle doctrine, Epictète ne fe feroit-il pas fait un devoir de citer pour exemple le Chef de la Secte Stoïque, lorfqu'il recommandoit cette forte de tempérance extraordinaire ? Mais il ne cite qu'Héraclite & Diogène, en leur prodiguant les plus grands éloges. « C'eft en vi-» vant ainfi, dit-il, que ces Philofophes » étoient appellés & furent en quelque forte » des Dieux ».

Ch. 21. in Arr.

On peut supposer, à la vérité, que la réforme établie par Zénon ne subsista pas long-temps après lui, & que la subtilité de la Dialectique dont les Stoïciens faisoient usage, les mettant souvent dans le cas d'analyser & de discuter leurs principes, ils en tirèrent enfin des conséquences, qui furent autant de paradoxes révoltans pour la pudeur & pour la raison (1). Ce n'est pas qu'il ne se trouvât dans la suite des Stoïciens plus raisonnables, qui non-seulement abjurèrent tous les extravagans & subtils syllogismes qui avoient entraîné leurs prédécesseurs, mais encore qui revinrent aux anciens principes de Zénon, & qui, en admettant que la vertu pouvoit rendre l'homme heureux, y joignirent pour former un Bonheur accompli, la santé, une bonne constitution & une honnête aisance. Tels furent, en effet, Possidonius & ce Panætius, que Ciceron appelle *homo ingenuus & gravis dignus illâ familiaritate Scipionis & Lælii.* *De fin.* l. IV.

(1) Chrysippe poussa si loin la dialectique, qu'on disoit ordinairement que si les Dieux avoient une dialectique, c'étoit certainement celle de Chrysippe. *Voyez* Diog. Laerce *in Chrys.* Pour voir les paradoxes avancés par ce Philosophe, on peut consulter Sextus Empyricus.

M. Bruker prétend que par ces assertions, ces Philosophes se rangeoient du côté des Péripatéticiens (1); il auroit pû dire aussi des Platoniciens, ou des Philosophes de l'ancienne Académie. Mais s'il avoit pris garde que Zénon lui-même n'étoit pas si austère qu'on le croit communément, & qu'il tenoit beaucoup aux principes de la Philosophie de Platon, il n'auroit pas douté que ces deux Philosophes, Panætius & Possidonius, ne pussent avancer de telles assertions sans déroger aux anciens principes de leur Secte, & quitter les traces de Zénon.

On ne sçauroit trop répéter pour expliquer certaines contradictions des Stoïciens, que leurs principes n'ont pas toujours été d'une égale sévérité, & qu'il y a eu dans cette Secte en tous les temps, des Stoïciens mitigés qui se rapprochoient de l'ancienne Académie, & des Stoïciens outrés qui tenoient de plus près aux Cyniques. Ces derniers, par exemple, diront dans leurs paradoxes que le Sage vit éloigné du monde &

(1) *Ità in Peripateticorum castra transibant.* De Sect. Stoi. ch. 9.

des affaires (1) ; les autres, au contraire, parleront comme Caton, lorſqu'il dit que l'homme étant né pour protéger & veiller à la conſervation de ſes ſemblables, *ad tuendos conſervandosque homines*, il eſt conforme à l'ordre univerſel que le Sage deſire de gouverner la République ; que ſoumis aux loix de la nature, il veuille s'unir à une femme par les nœuds du mariage, & ſouhaite d'en avoir des enfans, étant bien loin d'imaginer que des nœuds ſi ſaints ſoient contraires à la profeſſion du Sage. Ajoutons ce que Caton ajoute, qu'il y avoit des Stoïciens qui prétendoient que lorſque les circonſtances l'exigeoient, le Sage pouvoit adopter la manière de vivre des Cyniques, c'eſt-à-dire, abjurer toutes les relations de la ſociété, le mariage & les affaires ; tandis que d'autres ne croyoient pas que cela dût jamais être (2). *De fin.* l. III. p. 157.

SI la Secte Stoïque n'avoit jamais paſſé les

(1) *Negotiis abſtinere, Cynicos imitari.* Bruk. de Sect. Stoi. p. 959.

(2) *Cynicorum autem rationem atque vitam alii cadere in ſapientem dicunt, ſi quis ejuſmodi fortè caſus inciderit ut id faciendum ſit, alii nullo modo.* De fin. l. III, p. 157.

bornes que lui donnèrent ces Sectateurs modérés, & qu'elle eût toujours eu des Catons, des Thraseas, des Antonins à proposer pour modèles, elle ne se fût pas sans doute attiré les plaisanteries amères dont elle fut assaillie de tous côtés. Mais l'abus des premiers principes, les prétentions outrées qu'elle affecta, la rendoient un objet de ridicule aux yeux des Philosophes, des Poëtes & du peuple. On connoît ces vers d'Horace :

» Ad summam, *sapiens uno minor est Jove* (1), dives,
» Liber, honoratus, pulcher, Rex denique Regum,
Ep. 1, l. I. » Præcipuè sanus, nisi cùm pituita molesta est.

LUCIEN répéta les mêmes traits de satyre contre les Stoïciens, lorsqu'il dit dans son *Hermotime*, que le Stoïcien étoit le seul sage, le seul riche, le seul roi, & enfin tout. Mais ceci même n'étoit pas une plaisanterie, c'étoit une prétention réelle des dogmes des Stoïciens lorsqu'ils abusèrent de leurs principes; & on

(1) *Uno minor est Jove.* Les Stoïciens du temps d'Horace étoient plûs modestes que ceux du temps de Séneque, qui ne balançoient pas à dire, *cum Diis ex pari vivit.* Ep. 59.

on

on voit la preuve dans Ciceron, qui mettant à part plusieurs maximes que les Stoïciens tenoient de Socrate, & qui méritoient d'être respectées, en rapporte d'autres dignes d'être tournées en ridicule, comme elles ne manquèrent pas de l'être. Suivant ces maximes (1), les Stoïciens prétendoient que les Sages étoient les seuls qui possédassent les richesses & la beauté; que tout ce qui existoit étoit pour le Sage; qu'il n'y avoit point d'autre Consul, de Prèteur, d'Empereur que le Sage; qu'il étoit le seul Citoyen, le seul homme libre; que tout le reste des hommes étoit étranger, exilé, esclave ou furieux; que les écrits de Lycurgue, de Solon, & les douze Tables, n'étoient point des loix: enfin, qu'il n'y avoit point d'autres Villes, d'autres Cités dignes de ce nom, que celles qui étoient habitées par le Sage.

On ne croiroit jamais que l'extravagance de l'esprit humain pût aller si loin chez des gens

(1) *Sapientes solos Reges, solos divites, solos formosos, omnia quæ ubique essent sapientis esse, neminem consulem, prætorem, imperatorem, nisi sapientem; postremò solum civem, solum liberum; insipientes omnes, peregrinos, ex-*

N

dont l'unique étude étoit d'éclairer & de perfectionner leur raison, si toute l'Antiquité ne se réunissoit pour nous l'attester. Combien donc, (qu'on me permette cette réflexion) ne devons-nous pas, à l'aspect d'un pareil délire, nous méfier de notre raison dont nous sommes toujours si tentés de nous enorgueillir ! Mais quelque révoltans que soient les paradoxes que nous avons rapportés, il en est d'autres qui semblent les surpasser encore, & qui étant des conséquences de faux principes, ne pouvoient qu'augmenter en extravagance à mesure qu'ils se multiplioient. Peut-être eût-il été intéressant de les voir rassemblés ici pour pouvoir embrasser sous un même point de vûe les accroissemens de la folie humaine dans cette Secte, qui, moins indulgente que les autres, sembloit vouloir les effacer toutes par l'éclat de sa sagesse (1).

---

sules, servos, furiosos deniquè; scripta Lycurgi, Solonis, duodecim tabulas nostras non esse leges, nec urbes deniquè aut civitates nisi quæ essent sapientium.

(1) S'il faut en croire Plut. *de not. communibus*, Chrysippe avoit osé dire que le bonheur des Dieux ne différoit en rien de celui des Sages; qu'il n'étoit ni plus parfait ni préférable en aucune manière. Mais Plutarque, qui ne

Mais comme ces paradoxes qui ont enchéri ſur ceux que Ciceron a rapportés, ſemblent appartenir à Seneque, & demandent une aſſez longue diſcuſſion, nous remettons cet examen au Livre ſuivant. Et pour achever le tableau que nous avons eſſayé de préſenter, nous paſſerons à Epictète, chez qui nous verrons renaître la pureté de la Philoſophie Stoïcienne, quoique ſouillée encore de quelques paradoxes, qui ſans doute avoient été inconnus à Zénon.

D Epi ete.

Le ſecret d'Epictète pour le Bonheur conſiſtoit à diſtinguer dans la nature des choſes celles qui ſont en notre pouvoir, & celles qui n'y ſont pas (1) τὰ ἐφ' ἡμῖν, τὰ δὲ ουκ ἐφ' ἡμιν. Ep. ch. I.
Nos opinions, nos volontés, nos deſirs, nos penchans dépendent de nous; mais notre corps,

---

négligeoit point les occaſions d'attaquer les Stoïciens, paroît avoir prêté à Chryſippe une opinion qui n'étoit pas de ſon temps. Je n'en veux pour preuve que les paſſages de Cicéron & d'Horace, que j'ai cités.

(1) Cette diſtinction venoit de l'école de Socrate, comme on le voit dans le premier Alcibiade de Platon. Epictete eut le mérite d'en faire la baſe de ſa doctrine, & d'y ramener tous ſes préceptes.

la gloire, les richesses, les honneurs n'en dépendent pas. C'est renoncer à sa liberté, & par conséquent à son bonheur, que de se rendre dépendant de tout ce qui est hors de notre puissance.

Ce principe simple & fécond se reproduit sans cesse dans l'excellent abrégé de Morale qu'Epictète nous a laissé; mais comme ces sortes de leçons en maximes ne conviennent qu'à des Disciples suffisamment instruits de la doctrine du Maître, il faut voir comment un célèbre Commentateur & Disciple d'Epictète, a développé tout ce que le systême de ce Philosophe eut de plus grand & de plus relevé sur la Morale.

L. III, c. 23. « Le monde, dit Arrien, n'est qu'une grande » Ville composée d'une seule & même substance, » & qui ne se soutient que par des révolutions & » des changemens continuels, par le mouvement » & le repos, par des renaissances & des dissolu- » tions. Cet Univers renferme une multitude in- » finie d'Habitans que la Nature a formés pour » être unis; les Dieux d'abord, & les hommes » ensuite. Si cette Ville immense est bien gouver-

» née, comme nous devons le croire, (car ce
» feroit un facrilège de penfer le contraire) Jupi-
» ter a pris foin que fes Habitans fuffent auffi
» heureux que lui-même ; & pour leur procurer L. III, c. 28.
» ce bonheur, il leur a donné la raifon, qui leur
» apprend que tout ce qui exifte eft périffable,
» & que c'eft être infenfé & rebelle envers les
» Dieux, que de defirer ce qui n'eft pas en notre
» pouvoir. Mais comment, direz-vous, concilier
» cette réfignation parfaite avec les émotions
» puiffantes que nos affections nous caufent, avec
» les regrets de l'abfence ou de la perte d'un
» ami ? Une mère tendre qui vous chérit, fe dé-
» fole d'être privée de votre vûe, je ne veux
» point que vous foyez infenfible à fes pleurs ;
» mais confidérez d'abord que le chagrin d'un
» autre n'eft pas le vôtre, cependant mettez tout
» votre pouvoir à calmer fa douleur, fans aller
» au-delà; autrement c'eft combattre Dieu même,
» c'eft vous oppofer à fa volonté; c'eft vouloir,
» en infenfé, réfifter au cours univerfel de la Na-
» ture. Aimez, mais en homme courageux, &
» que vos affections ne troublent point votre fé-
» licité. Jamais la raifon ne vous dira de vous
» défefpérer, d'être lâche & timide, d'accufer le
» Ciel & la Terre ; autrement, ce que vous appel-

Pag. 381: » lez amitié n'est plus qu'un esclavage. Aimez, » mais en considérant que l'objet qui vous attache » est mortel, & sujet aux maux de l'humanité : » aimez comme aimoit Socrate, c'est-à-dire en » homme libre, qui fait son premier devoir d'être » ami des Dieux dont il dépend. Malheureux que » nous sommes ! nous nous servons de toute sorte » de prétextes, pour autoriser notre pusillanimité ; » des noms de fils, de mère, de frère.... Mais » quoi ! il n'y a point d'Etres qui puissent nous » obliger à devenir malheureux, nous qui devons » au contraire trouver notre Bonheur dans tout » ce qui existe, & sur-tout dans un Dieu qui nous » a formés pour cela. Pensez-vous que Diogène (1)

---

(1) Il y auroit une observation peut-être assez importante à faire sur le manuel d'Epictete & les commentaires d'Arrien ; c'est que dans ceux-ci c'est presque toujours Diogène qui est proposé pour modèle, & que dans l'autre c'est Zénon, & particulièrement Socrate, que le Philosophe nous propose à imiter. Ainsi dans le premier la Philosophie respirera la douceur & la simplicité d'un homme qui s'est rangé sous les étendards de Socrate ; dans l'autre on y trouvera l'esprit du Commentateur, qui outroit les principes de son Maître.

Je ne puis m'empêcher d'observer ici que parmi les jugemens injustes qui ont pu attaquer la morale d'un

» n'aimât perſonne ? Il aimoit, & c'étoit cette » bienveillance qui lui faiſoit ſupporter tant de » travaux & tant de peines; il aimoit comme doit » aimer un Miniſtre de Jupiter. Soumis aux vo- » lontés de ce Dieu ſuprême, l'Univers étoit ſa » Patrie; enlevé par des Pirates, il ne regrettoit » point Athènes, ni ſes compagnons, ni ſes amis; » il apprenoit à vivre avec ſes Maîtres, & tâchoit » de les inſtruire.

LA beauté de ſa Morale renfermée dans ce morceau, eſt trop frappante pour avoir beſoin d'être relevée par aucune réflexion. Si nous nous en permettons quelqu'une, ce ſera ſur ce principe nouveau & même hardi, qu'on y

---

Ecrivain, il n'en eſt point de plus outré que celui qu'un grand Poëte a porté contre Epitecte & ſon Ouvrage:

> En vain d'un ton de Rhéteur,
> Epictete, à ſon Lecteur,
> Prêche le Bonheur ſuprême.
> J'y trouve un conſolateur
> Plus affligé que moi-même. *Rouſſeau.*

Je plains tout homme qui, en liſant Epitecte, ne ſe ſentira pas plus de penchant à faire le bien, & plus de courage pour ſupporter les malheurs.

trouve, concernant l'égalité du Bonheur que Dieu, suivant Epictète, a dispensé aux hommes (1). Nous nous garderons bien d'entrer dans l'examen délicat de la vérité de cette proposition; nous observerons seulement que c'est un de ces paradoxes qui s'élevoient de temps en temps dans la Secte des Stoïciens, & que celui-ci paroît contraire à l'ancienne opinion du Stoïcisme, qui reconnoissant que le bonheur & le malheur consistoit dans un bon ou mauvais génie, sembloit admettre avec les anciens Poëtes, que notre Bonheur étoit continuellement entre les mains des Dieux. Nous verrons dans l'examen de la Philosophie de Seneque, que ce fut peut-être à ce Philosophe que ce paradoxe dut sa naissance.

Au reste, il est plus important d'observer qu'Epictète étoit bien éloigné de vouloir, à l'exemple de quelques Philosophes plus sevères, anéantir les affections de l'homme, & qu'il ne vouloit que les renfermer dans de justes bornes,

---

(1) Par une suite de l'observation que nous venons de faire, il seroit très-possible que cette maxime hardie fût plus d'Arrien que d'Epictete.

afin que ces mêmes affections que la Nature nous a données pour notre Bonheur, ne devinssent pas, comme elles le sont trop souvent, le tourment de notre vie. Epictète ramenoit la Philosophie morale aux principes naturels ; la sublime idée qu'il s'étoit faite des rapports qui régnoient dans toutes les parties de l'Univers, & de la sorte de société que la Nature avoit établie entre tous les Etres, s'appliquoit naturellement à la République particulière à laquelle le Citoyen est attaché : de-là dépendoient les devoirs envers la Patrie, la nécessité de s'occuper de ses avantages, & la nécessité non moins pressante de reproduire dans le mariage des Citoyens qui la perpétuent. En effet, disoit-il, il convient au Sage de laisser sur la Terre un Etre pour le remplacer. Malheureusement Epictète n'étoit point marié, & le Philosophe Demonax auquel il prêchoit le mariage, feignant d'être touché de la vérité de ses préceptes, lui fit cette réponse propre à détruire tout l'effet de pareilles leçons : « J'y consens, lui dit-il, » pourvu que vous me donniez votre fille. »

CE Demonax dont Lucien nous a laissé une vie intéressante, étoit de ces Philosophes qui, Démonax.

comme Horace, ne s'attachoient à aucune Secte particulière, & puisoient dans les unes & dans les autres tout ce qu'ils croyoient y trouver de meilleur. On lui demandoit un jour quels étoient les Philosophes de l'Antiquité qu'il estimoit le plus : « Je respecte Socrate, dit-il, j'admire » Diogène, & j'aime Aristippe. » Il prétendoit, comme Epictète, que le Bonheur consistoit dans la liberté, non dans cette liberté effrénée qui rompt tous les liens & toutes les relations de la société, mais cette liberté qui nous soumettant à nos devoirs, nous affranchit des troubles importuns de la crainte & de l'espérance. L'amour de la liberté n'avoit point produit en lui ce sentiment d'intérêt personnel, qui à la longue détruit tous les autres. Jusques dans les actions les plus ordinaires de la vie, on voyoit combien il étoit attaché à la Patrie. On raconte qu'un jour qu'il différoit de descendre dans le bain, parce qu'il le trouvoit trop chaud, quelqu'un l'accusa d'avoir peur : « cela peut-il être » utile à la Patrie, que je me brûle ? répondit- » il, dites-le-moi, & je ne craindrai plus.

Voy. Lucien, *in Demon.*

Ce sentiment de l'amour de la Patrie, pourroit être regardé comme une des opinions

caractériſtiques des principales Sectes de la Philoſophie, & pourroit par conſéquent ſervir à diviſer toutes ces Sectes en deux claſſes. L'une renfermeroit tous les Philoſophes qui n'ont eu pour objet que leur intérêt perſonnel; & l'autre, ceux qui n'ont pas cru pouvoir trouver le Bonheur en renonçant à quelqu'une des relations de la ſociété; bien entendu que pour établir cette diſtinction, il ne faudroit point admettre l'opinion ſubtile & dangereuſe de quelques Moraliſtes, qui veulent reconnoître l'amour propre juſques dans les ſentimens les plus déſintéreſſés de la vertu. On verroit le ſyſtême de l'intérêt perſonnel prendre naiſſance dans le même-temps, comme nous l'avons déjà dit, chez les deux Sectes les plus oppoſées en apparence, mais réunies en effet par cette opinion, que chaque individu doit s'occuper de ſon bonheur particulier, ſoit en ſuivant le chemin de la volupté, ſoit en s'attachant à celui de la vertu. On y verroit combien malheureuſement eſt ancienne cette horrible maxime, devenue preſque un proverbe : *après moi le déluge ;* cette maxime qui jadis renfermoit le même ſens en d'autres termes, & faiſoit dire à Cicéron : *illa vox inhumana & ſcelerata ducitur eorum qui negant ſe*

recusare quominùs ipsis mortuis terrarum omnium deflagratio consequatur.

De fin. l. III.

Des Pyrrhoniens.

MAIS peut-être de toutes les Sectes, celle qui parut le plus favoriser ce principe inhumain, fut la Secte des Pyrrhoniens, qui, s'étudiant à se renfermer en eux-mêmes, sans aucune dépendance des objets extérieurs, dont l'existence même ne leur paroissoit pas démontrée, crurent ne devoir chercher le Bonheur que dans l'extinction des sentimens naturels, & dans une *apathie* totale.

QUOIQUE bien des gens n'aient pas voulu regarder l'école de Pyrrhon comme une Secte de Philosophes, parce qu'on n'y apprenoit qu'à douter de tout (1), il n'est que trop vrai que c'étoit sur ce doute même qu'ils fondoient l'existence du Bonheur, & que cherchant à devenir indifférens à tout, ils crurent avoir atteint cette *ataraxie* ou cette *impassibilité* dans laquelle, suivant eux, consistoit la félicité hu-

---

(1) *Pyrrho autem ea ne sentire quidem sapientem, quæ ἀπάθεια nominatur.* Cicér. Acad. l. II.

maine (1). Il eſt certain que tout ce que l'imagination ajoute aux maux réels, ne devoit point entrer dans l'eſprit d'un Pyrrhonien, & qu'à cet égard leur incertitude leur épargnoit au moins beaucoup de peines. On ſçait ce trait de la vie de Pyrrhon, qui ſe trouvant dans un vaiſſeau aſſailli par la tempête, & voyant les paſſagers & les matelots conſternés, jetta les yeux ſur un porc qui étoit dans le même navire, & qui, durant l'orage, mangeoit tranquillement dans ſon auge : *Voilà*, dit-il, *l'exemple de la tranquillité qui convient au Sage*. Cette comparaiſon n'étoit que trop reſſemblante ; & l'abnégation de tous ſentimens, dans laquelle réſidoit l'eſſence du Sceptique, le rapprochoit aſſez de ce vil animal, que Pyrrhon prenoit pour modèle. Diog Laer.

SANS cet excès où les principes du Pyrrhoniſme entraînoient naturellement, il faut convenir qu'à la vue des contradictions de tant de Philoſophes oppoſés les uns aux autres, ſur la queſtion la plus importante de la Morale, on ne ſeroit pas étonné de voir le Scepticiſme devenir Cic. Acad. l. II.

(1) C'eſt le ſentiment de Suidas & de Diogène Laerce. *Voyez* Voſſius.

la Secte favorite de quelques esprits sages, qui aimoient mieux rester dans le doute, que de s'engager dans des opinions où ils ne voyoient rien d'assuré. Mais les égaremens où le doute des Pyrrhoniens les précipita, ne sçauroient trop faire déplorer leur aveuglement.

Diog. Laer. & Sext. Empy.

ILS prétendoient qu'il n'y avoit point dans la Nature de bien & de mal; que l'un & l'autre n'étoient qu'apparences & opinions; que ce qui étoit bon aux yeux de l'un, étoit mauvais aux yeux d'un autre, & réciproquement, comme l'intempérance, l'injustice, l'avarice, la colère, &c.; qu'il n'y avoit point de qualités qui fussent générales dans la Nature, & qui méritassent à ce titre d'être l'objet de l'étude du Sage, que le courage, qu'on vantoit tant, n'étoit pas le partage de tous les animaux, qu'il ne l'étoit pas même de l'homme, puisque ceux qui se dévouoient pour leur Patrie, sembloient faire des actions surnaturelles.

IL est vrai que les mêmes armes que les Pyrrhoniens employoient pour attaquer les Sectes les plus recommandables, leur servoient aussi contre la volupté; ils prétendoient que la

volupté ne méritoit pas d'être nommée un bien, puiſque le bien ne ſauroit produire de mal, & que la douleur eſt toujours à la ſuite du plaiſir. Sextus Empyricus alloit plus loin; il faiſoit voir que tout ce que nous regardons comme des inclinations naturelles, étoit contredit par divers uſages pratiqués chez différentes Nations; & il en concluoit qu'il n'y a rien qu'on puiſſe admettre comme étant véritablement propre à caractériſer l'eſpèce & la nature de l'homme; puiſque la découverte d'un nouveau pays, ſerviroit peut-être à nous montrer chez certains peuples des inclinations abſolument contraires à celles que nous aurions regardées comme très-naturelles. L. III, c. 24.

On ſçait trop combien les conjectures de Sextus Empyricus ſe ſont vérifiées par les hypothèſes hardies de quelques Modernes, qu'il n'eſt pas de notre ſujet d'examiner ici. Il vaut mieux nous hâter de terminer cet examen par quelques obſervations indiquées au commencement de l'Ouvrage, & qui nous ont ſervi plus d'une fois à en rapprocher toutes les parties.

NOUS avons vu les Grecs, avant la naiſſance de la Philoſophie, perſuadés que le Bonheur conſiſtoit dans l'amour de la gloire, de ſa famille & de la Patrie; nous avons vu enſuite l'étude du Bonheur naître parmi les Grecs avec l'étude de la Morale, dans un ſiècle où les diſſenſions avoient porté le trouble & la guerre dans toutes les parties de la Grèce; nous avons tâché d'indiquer les influences que ces cauſes étrangères ont eues ſur les principes des Philoſophes, & combien la mobilité de l'eſprit humain s'eſt fait ſentir dans leurs variations; nous avons vu les Sectes les plus eſtimables & les plus glorieuſes pour l'humanité, placer le ſouverain bien dans les affections de l'ame, les autres dans les plaiſirs des ſens; les premières à contribuer au bonheur de la ſociété, les autres à ne s'occuper que du ſien propre.

SI entre ces deux claſſes de Philoſophes il étoit queſtion de choiſir, le choix ne feroit pas incertain, tant qu'il y auroit des Citoyens dans un Etat. Mais le choix n'eſt pas même à notre diſpoſition, & la morale que nous puiſons dans le Livre par excellence, raſſemblant tous les

avantages

avantages que nous pouvions attendre de la plus noble & de la plus ſaine Philoſophie, ne nous permet plus de mettre en queſtion de quel côté doit être la raiſon, la vérité & le Bonheur.



O



LIVRE QUATRIÈME.

Du Syſtême de Séneque ſur le Bonheur.

Nous avons parlé dans le Livre précédent des variations que la Secte des Stoïciens avoit éprouvées. Quoiqu'elle ne ſoit pas la ſeule qui ſe ſoit reſſentie de l'inconſtance de l'eſprit humain, & qui eût pu par conſéquent figurer dans la continuation de cette hiſtoire, cependant comme ſes changemens ont été plus ſenſibles, qu'ils ont eu des époques plus marquées, & qu'ils ſont par eux-mêmes plus inſtructifs, nous avons cru devoir nous y borner par préférence. Notre objet, comme on a vu, n'a pas été d'en embraſſer toute l'hiſtoire, mais de la conſidérer ſeulement du côté des opinions que les Stoïciens ont eues ſur la nature & l'eſſence du Bonheur.

Nous avons dit que ce fut au temps de Séneque, & par l'influence de ce Philoſophe, que cette illuſtre Secte s'écarta le plus de ſes

premiers principes, & qu'elle admit des paradoxes qui n'étoient point connus au temps du dernier des Catons. Nous avons promis d'examiner dans un chapitre particulier, quel avoit été sur le Bonheur le systême de Séneque, considéré comme Stoïcien.

POUR remplir cet objet, il ne sera pas nécessaire de faire ici un tableau général des principes Stoïques en morale; ce que nous avons déjà dit nous dispense d'entrer dans un nouvel examen sur cette matière (1). Il suffira de montrer, non en quoi Séneque ressembloit aux anciens Stoïciens, mais en quoi principalement il en différoit; & sans négliger certains points de ressemblance, qui peuvent servir à caractériser sa Philosophie, nous tâcherons, par quelques observations tirées de ses Ecrits, de découvrir les raisons des différences qui existoient entre ses principes & ceux des premiers Stoïciens.

(1) Nous croyons donc inutile de remarquer, d'après M. de Tillemont, « que comme la Philosophie Stoïcienne » vouloit qu'on s'engageât dans la vie commune, Seneque » s'étoit marié deux fois ».

On pourra peut-être remarquer dans ce court Examen, combien les circonstances des temps semblent plier & maîtriser à leur gré les principes de la Philosophie, ces principes, qui ne devant avoir pour base & pour but que la vérité, devroient être inflexibles comme elle ; & on sera peut-être forcé de convenir que ce n'est pas à tort que Lactance regardoit Séneque (1) comme le Stoïcien le plus exagéré que Rome ait eu, quoique, soit par son caractère, soit par l'influence que la tyrannie & la dépravation des temps avoient sur les opinions & sur les mœurs, Séneque fut tantôt en deçà & tantôt au-delà du terme où ses prédécesseurs s'étoient arrêtés.

Il ne faut pas douter, malgré les graves inculpations dont quelques Auteurs ont chargé la mémoire de Séneque (2), qu'il n'eût une ame

(1) *Seneca qui ex Romanis vel acerrimus Stoicus fuit.* Laet. Inot. l. I, ch. 4.

(2) Il n'est pas de mon sujet d'entrer dans l'examen du caractère véritable de Séneque. Il suffit d'opposer Tacite à Dion, c'est-à-dire, le ton de la vérité à celui de la prévention pour avoir du caractère de ce Philosophe une opinion relative à celle que nous inspirent ses Ouvrages.

capable d'adopter & de se rendre propre tout ce que le systême des Stoïciens a jamais eu de plus grand & de plus relevé, & par conséquent tout ce que la raison humaine a jamais pu produire de plus capable de porter l'homme à l'enthousiasme de la vertu.

Les grands principes de la Secte Stoïque venoient, comme nous l'avons dit ailleurs, de l'école de Platon. Peut-être aucun Ecrivain, après ce Philosophe, ne fut mieux retracer toute la sublimité de ces principes que Cicéron, dans ce morceau vraiment Platonique, intitulé le *Songe de Scipion*. C'est-là qu'on retrouve magnifiquement exprimés tous les devoirs du Sage envers la Patrie, & les espérances qui l'attendent dans une autre vie, lorsque l'ame, dégagée de ses liens, revolera vers les lieux d'où elle est sortie. « Car, dit Scipion à son fils; il » est une place marquée dans les Cieux pour » les hommes qui ont bien mérité de leur Pa» trie; c'est-là qu'ils jouiront d'un Bonheur par» fait, & retireront le prix des services qu'ils » auront rendus à la société; puisqu'il n'y a » rien sur la terre de plus agréable aux yeux de » la Divinité qui gouverne ce monde, que ces

» assemblées d'hommes réunis par la justice sous
» la dénomination de Citoyens (1) ».

TELLES étoient en partie ses opinions sublimes & encourageantes qui caractérisoient la Secte des Stoïciens. Je n'ai pu m'empêcher de les rapporter ici, pour montrer de quelle façon Séneque sut se les approprier dans cette belle Epître, que Juste-Lipse appelle, avec raison,
Ep. 41. *pulchram altamque Epistolam*. « Dieu est en nous,
» disoit ce Philosophe à Lucilius; il habite avec
» nous. Un Esprit céleste, émané de l'ame du
» monde, réside en notre sein; il nous observe,
» il nous surveille; c'est avec lui, & ce n'est que
» par lui qu'on triomphe des revers de la fortune. De même que les rayons du soleil viennent toucher la terre, & tiennent cependant
» à l'astre qui nous les envoie; de même l'Esprit divin qui nous anime tient à son origine,
» & tend sans cesse à y retourner : *illinc pendet, illuc spectat & nititur* ».

---

(1) *Nihil est enim illi principi Deo qui omnem hunc mundum regit, quod quidem in terris fiat, acceptius, quàm concilia cœtusque hominum, jure sociati quæ civitates appellantur.*

QUELQUE conformité qu'il paroisse y avoir entre les grands principes de Séneque & ceux des Stoïciens, si magnifiquement énoncés par Cicéron, il feroit cependant aisé de montrer qu'ils ne sont pas exactement les mêmes. Ainsi, comme notre objet est principalement de faire observer ces sortes de différences, nous allons nous arrêter un moment à remarquer en quoi Séneque s'étoit écarté des anciens Stoïciens, & quelles étoient les conséquences qu'il tiroit des principes Stoïques ainsi altérés.

ON sait, & nous l'avons observé déjà, que, suivant les premiers Stoïciens, qui tenoient ce systême de Platon; chaque homme avoit auprès de lui un Génie, qui présidoit à toutes ses actions. Ce Génie étoit un être particulier, dont la nature, bonne ou mauvaise, décidoit de la bonne ou mauvaise fortune de l'homme dans lequel il résidoit. C'est à-peu-près ainsi que Scipion concevoit ce systême, lorsqu'il disoit, « que les Chefs qui présidoient à l'administration » & à la gloire de la République, étoient des » Génies envoyés du Ciel pour veiller à la

» conservation des hommes (1) ». Cette opinion ancienne fut rejettée par Séneque, qui ne fit cependant que la généraliser & l'étendre au systême universel du monde. « Mettez à l'écart, disoit-il
V. l'Ep. 110. » à Nomentanus, ce que quelques Philosophes » anciens ont cru, que chacun de nous avoit » pour guide un Dieu inférieur, un de ceux » qu'Ovide appelle *de Plebe Deos* ». Mais par respect pour cette opinion antique, il ajoute : « N'oubliez pas cependant, en rejettant ce » systême, que ceux de nos ayeux qui l'ont ad- » mis étoient des Stoïciens (2), *ità tamen hoc* » *seponas volo ut memineris majores nostros qui*
Id. » *crediderunt hoc, Stoicos fuisse* ».

SI Séneque ne se fût écarté des premiers Stoïciens, que par la modification qu'il avoit apportée à cette opinion antique ; s'il n'en avoit point tiré des conséquences contraires à leur

(1) *Harum (civitatum) rectores & conservatores hinc profecti, hùc revertentur.*

(2) C'étoit plutôt originairement des Platoniciens ; mais entre ceux-ci & les premiers Disciples du Portique, il y avoit peu de différence.

doctrine, ce n'eût été, si je puis parler ainsi, qu'une distinction subtile de Théologie, qui mériteroit à peine d'être remarquée; mais cette modification fut d'autant plus considérable, qu'elle produisoit un changement réel dans la croyance & dans la conduite de l'homme, & qu'elle anéantissoit cet acte religieux où l'homme, pénétré du sentiment de sa foiblesse, sollicite le secours du Ciel, & puise, dans ces épanchemens, les espérances dont son cœur a besoin. Séneque en effet ne vouloit pas que le Sage demandât rien aux Dieux; « il étoit insensé, disoit-il, » de leur demander ce qu'on pouvoit se procurer » soi-même, *stultum est optare cum possis à te* » *impetrare* ». Cependant toute l'Antiquité avoit reconnu, conformément aux principes cent fois répétés dans Homère, que les Dieux seuls accordoient aux hommes la sagesse & la vertu; ils pensoient que les hommes n'avoient en eux aucune faculté qui pût suffire à leur procurer le mérite de la vertu. Théocrite, ce flatteur de Ptolémée Philadelphe, osoit bien le comparer aux Héros & aux demi-Dieux; mais il n'osoit pas cependant pousser l'adulation jusqu'à lui dire qu'il pût de lui même être sage & vertueux; il lui dit au contraire, à la manière de Pindare:

Ep. 41.

« Je vous rendrai célèbre dans les siècles à venir; je puis vous donner la gloire, mais demandez aux Dieux la vertu, qu'eux seuls peuvent donner ».

CETTE opinion n'étoit pas seulement celle des Poëtes anciens, mais des plus illustres Philosophes de l'antiquité. Socrate, le maître de Platon & le véritable auteur des grands principes Stoïques dont nous avons parlé, donne lui-même l'exemple de cette soumission envers les Dieux, par la belle prière qui termine le dialogue de Phædre. « Être universel, & vous autres Dieux du monde, accordez-moi la beauté de l'ame, la beauté intérieure, & faites que, content des biens extérieurs que je possède, je ne donne qu'au Sage le nom de riche ».

C'EST donc à tort que Cotta, au troisième Livre de la nature des Dieux, prétend que tous les hommes, par un assentiment universel, ont reconnu qu'on pouvoit demander au Ciel la fortune & la santé, & que jamais personne n'a cru que la vertu fût un bienfait des Dieux (1).

(1) *Virtutem autem nemo unquam acceptam à Deo retulit.*

« Tout le monde convient, ajoute-t-il, qu'on » peut demander au Ciel les faveurs de la for- » tune ; mais que pour la sagesse, il faut savoir » l'obtenir de soi-même ». M. Dacier, dans ses Notes sur Horace, n'a pas manqué de relever cette erreur de Cotta. Il objecte avec fondement, qu'il y avoit eu, comme nous l'avons dit, des Philosophes & des Poëtes dans l'Antiquité qui avoient été d'un sentiment tout-à-fait opposé à celui-là : il auroit pû dire qu'ils avoient tous été, tant Poëtes que Philosophes, dans un systême entièrement contraire à cette opinion hardie. Mais Cotta étoit de la nouvelle Académie, & cette Secte naturellement plus vaine, en même temps qu'elle penchoit plus vers le doute & le Scepticisme, étoit bien loin d'admettre les grandes idées que l'imagination de Socrate avoit enfantées ou reproduites. Les Philosophes de cette Secte accoutumés à soumettre tout à la subtilité de leurs raisonnemens, étoient aussi plus portés à présumer de leurs propres forces ; & il n'étoit pas étonnant de voir un homme tel qu'Horace, qui flottant entre toutes les Sectes, se laissoit aller, comme il le dit lui-même, où l'occasion & les circonstances l'emportoient, incliner davantage vers

V. la 17[e] Ep. du premier livre.

cette Ecole de Sceptiques, & dire à leur exemple :

L. I, Ep. 18. *Sed satis est orare Jovem qui donat & aufert,*
Det vitam, det opes, æquum mî animum ipse parabo.

MAIS quelle qu'eût été jusqu'alors la sorte de présomption des Philosophes de la nouvelle Académie sur les ressources que l'homme trouvoit en lui-même pour obtenir la vertu, & par elle le Bonheur, ils étoient encore bien loin des téméraires assertions où les principes altérés des Stoïciens conduisirent Senèque, lorsqu'ils lui faisoient dire : « Il est honteux de fatiguer les Dieux par des vœux inutiles : » qu'avez-vous besoin de prières ? Sachez vous » rendre heureux vous-même, & vous serez » alors non le suppliant, mais le compagnon » des Dieux. La nature vous en a fourni les » moyens ; le chemin qu'elle vous a tracé est » aussi agréable qu'il est sûr. Suivez-le donc, Ep. 31. » & devenez l'égal des Dieux mêmes (1). »

---

(1) *Turpe est Deos fatigare. Quod votis opus est? Fac te ipsum felicem.... Hoc est summum bonum. Quod si occupas, incipis Deorum esse socius, non supplex. Tutum iter jucundum est ad quod natura te instruxit, dedit tibi illa, quæ si non deserueris, par Deo surges.*

MALGRÉ la témérité de cette assertion, elle n'étoit cependant qu'une conséquence du principe admis par les Stoïciens du temps de Senèque, que l'ame de l'homme étoit une partie de celle de Dieu. Ce principe, comme nous l'avons vu, n'avoit pas d'abord été conçu ainsi. Les Anciens se contentoient de dire que chaque homme avoit un génie particulier qui dirigeoit tous les mouvemens de son ame. On ne crut pas faire un grand changement à ce systême en identifiant le génie de l'homme avec son ame même; & comme ce génie étoit une émanation de la Divinité, l'ame se trouvoit ainsi elle-même une partie de l'Etre universel ou de Dieu.

MAIS quel que soit le principe qui donna naissance au paradoxe dont nous venons de parler (1), il paroît certain que Seneque en fut le premier Auteur, & puisque nous sommes sur cet article, nous ne laisserons pas échapper l'occasion de montrer jusqu'où ce Philosophe poussa la hardiesse de ses assertions. Il sembleroit peut-être, dans les passages que nous venons de citer, que les comparaisons du Sage avec Dieu ne

(1) *Voyez* les Rem. de Gruter sur Ant. l. II, p. 65.

encore soupçonner qu'un homme comme Seneque, qui voyoit la liberté de sa Patrie faire place à l'esclavage, & par conséquent s'éclipser tout ce qu'il y avoit de plus flatteur dans la vie pour une ame vraiment romaine, cherchât dans la Philosophie des dédommagemens de ce que la tyrannie lui enlevoit; plus il se sentoit humilié par ce nouveau joug, plus il s'efforçoit, quoique par de chimériques prétentions, à recouvrer ce qu'il avoit perdu. Il y avoit déjà long-temps que les gens les plus sensés & les plus sages à Rome, s'appercevoient que toute leur résistance contre la tyrannie étoit vaine après la mort de Caton, & qu'il ne s'agissoit plus, comme dit Seneque, de combattre pour la liberté évanouie, mais de choisir entre César & Pompée (1). Il ne leur restoit plus alors d'autre ressource pour le Bonheur, qu'une retraite embellie par le goût de l'étude & de la Philosophie *otium litteratum*. Aussi Seneque qui vivoit dans des temps bien plus tristes encore, recommande sans cesse à son ami Lucilius de

(1) *Jam non agitur de libertate, olim pessundata est. Quaeritur utrùm Pompeius, aut Caesar possideat rempublicam.* Ep. 14.

renoncer

renoncer aux affaires, de quitter cette mer fameuse par les naufrages, de gagner le port, &, loin de toute pensée ambitieuse, de se borner aux seuls soins de perfectionner son esprit & son cœur; enfin de vivre uniquement pour soi & pour ses amis : car, en effet, dit-il, c'est alors seulement qu'on peut se flatter d'en avoir; les gens en place n'ont que des adulateurs. *Id.*

CICERON, dans les temps critiques où il s'étoit trouvé, avoit aussi soupiré souvent pour ce repos & cette retraite que Seneque recommandoit au Sage. « Que de maux, disoit-il, » s'épargnent ceux qui n'ont rien à démêler » avec le peuple! Quoi de plus doux que l'oisi» veté d'un homme qui cultive les Lettres (1)! »

---

(1) *Quantis molestiis vacant qui nihil cùm populo contrahunt! Quid est enim dulcius otio litterato.* Tuscul. l. IV. Ce que Cicéron ajoute mérite de n'être pas oublié : *Iis dico litteris quibus infinitatem rerum atque naturæ, & in hoc ipso mundo, cælum, terras, maria cognoscimus.* L'Eloquence, la Poésie, & ce qui constitue les Belles-Lettres, ne suffisoient pas à l'ame de Ciceron; le spectacle & l'étude de l'univers sembloient seuls pouvoir suffire à remplir sa solitude.

Mais Ciceron ne faisoit que soupirer pour cet état de tranquillité, sans oser en faire un précepte de conduite. Le temps n'étoit pas encore venu où devoient s'anéantir les obligations étroites qui, suivant les Stoïciens, unissoient le Sage à la République, & qui lui demandoient pour la Patrie, l'emploi des talens que la Nature lui avoit donnés. On ne sçauroit cependant disconvenir que la façon de penser de Seneque sur cet article, ne paroisse dans tous ses Ouvrages très-conforme aux principes les plus sains du Stoïcisme. Il blâmoit le Stoïcien Athenodore d'avoir trop-tôt cédé au temps en se retirant des affaires. Il ne nioit pas, & cela dans le moment même où il venoit d'être remis en faveur à la Cour de Néron, qu'on pouvoit quelquefois faire une honorable retraite; mais il disoit qu'il ne falloit pas la brusquer : & comme s'il pressentoit déjà la sienne, il s'amusoit à prouver que la solitude & la Philosophie offroient au Sage des moyens moins brillans, mais aussi sûrs d'être utile à la société.

Mais c'est peut-être plus aux circonstances qu'au caractère de Seneque, qu'il faut imputer les nouveaux conseils de conduite qu'il donnoit

à son ami. Seneque, comme l'on sait, avoit passé par toutes les Charges de la République : il étoit fort jeune quand il fut fait Questeur ; envoyé ensuite en exil, il en fut rappellé par le crédit d'Agrippine : il obtint la Prèture ; Vers l'an 802.
&, si l'on en croit Ulpien, fut Consul sous Néron (1) : mais désabusé bientôt de tout ce que *De tranquill. animæ*, ch. 3.
ces honneurs pouvoient avoir de séduisant, il ne respiroit plus que pour une vie tranquille, éloignée des orages de la Cour : soit qu'en effet il en fût dégoûté, soit, comme le soupçonne Tacite, que le refroidissement de Néron à son égard le forçât de fuir un séjour qu'il ne pouvoit plus habiter sans crainte (2) ; mais les inquiétudes de Néron alloient encore troubler le repos du Philosophe jusqu'au fond de sa retraite. La Philosophie en général étoit devenue suspecte aux Empereurs ; plus elle servoit à relever

(1) *Voyez* la vie de Séneque par Just. Lipse.

(2) *Instituta prioris potentiæ commutat, prohibet cœtus salutantium, vitat comitantes, rarus per urbem, quasi valetudine infensâ aut sapientiæ studiis domi attineretur.* Je ne connois rien de plus propre à relever le caractère de Séneque, si souvent attaqué, que la conversation qu'il eut avec Néron, & dans laquelle il offrit de lui remettre tous ses biens. *Voyez* Tacite, art. 14.

le courage des Romains, plus elle étoit odieuse aux Tyrans qui vouloient les avilir & les enchaîner. Seneque qui voyoit que les précautions qu'il avoit prises, & les sacrifices qu'il avoit faits étoient encore trop foibles pour rassurer un Tyran ombrageux, s'étudioit à montrer à Néron, par des raisons solides, que les vrais Philosophes, loin d'être des Citoyens dangereux, sont au contraire les Sujets les plus sou-
Ep. 73. mis aux Magistrats & aux Loix. « Ils ne demandent, dit-il, qu'à jouir d'un repos assuré; & » que peuvent-ils avoir de plus cher qu'un Prince » qui, par état, veille à leur procurer ce repos » qu'ils desirent par-dessus tout? L'homme qui, » par sa place, est le génie protecteur de la sécu- » rité publique, devient pour le Philosophe un » Etre précieux auquel il porte les sentimens » d'un fils pour son père. *Necesse est auctorem » hujus boni, ut parentem, colant.* Et quand le Sage » jouissant de cette sécurité publique, qui est » l'ouvrage d'un bon gouvernement, la regarde- » roit comme un bonheur général dont il n'est » point particulièrement l'objet, il ne s'en croi- » roit pas moins obligé à la reconnoissance la plus » entière, comme il l'est envers ce Soleil qui luit » sur sa tête, en même temps que ses rayons s'é-

» tendent sur tout l'Univers (1). Ainsi, le Philo-
» sophe dans sa retraite, éloigné du Sénat, du Bar-
» reau, de toutes les Charges de la République, dé-
» pouillé de l'ambition & de toute passion tumul-
» tueuse, rend de continuelles actions de graces
» au Prince dont la vigilance & la sagesse le dis-
» pensent des soins que la Patrie pourroit exiger
» de lui, & lui permettent de jouir à son gré de
» ce loisir inaltérable que ses méditations deman-
» dent. Il s'écrie avec Virgile : ».

O, Melibœe! Deus nobis hæc otia fecit;
Namque erit ille mihi semper Deus....

Si Seneque obligé de céder aux circonstances, fut en quelque sorte le premier des Stoïciens qui, contre les principes de la Secte, renonça par systême au maniement des affaires publiques (2), on ne soupçonnera pas qu'il ait eu à cœur de se rapprocher par cette conduite,

(1) *Soli, lunæque plurimùm debeo, & non uni mihi oriuntur.* Ep. 73.

(2) Séneque savoit bien qu'on pouvoit l'accuser de quitter en cela les principes des Stoïciens; & il cherche à s'en justifier dans son Ouvrage, intitulé : Du loisir du Sage, *de otio Sapientis*. Il dit même, pour faire sentir qu'il pouvoit, en suivant leur systême, aller plus loin qu'eux, *non quò miserint me illi, sed quò duxerint, ibo.*

de l'esprit de la Secte des Cyniques, qui exigeoit plus particulièrement que toutes les autres ce renoncement absolu à tous les soins & à toutes les sollicitudes de la vie. On voit trop combien il étoit naturellement ennemi des principes austères de ces Philosophes, lui qui recommandoit souvent à Lucilius une Philosophie douce & sans faste (1). Je voudrois bien pouvoir dire en l'honneur de la mémoire de Seneque, que ce conseil qu'il donnoit à son ami étoit dicté par ce même esprit de douceur qui faisoit le caractère de Socrate; mais il n'est que trop évident que c'étoit plutôt par un systême de précaution & de prudence, qu'il recommandoit cette modération. Il vouloit vivre heureux & tranquille, & il avoit eu souvent lieu d'observer que la Philosophie attiroit bien des dangers à ceux qui l'affectoient avec trop d'austérité. *Multis*

(1) *Quod autem ipsam Philosophiam non debebis jactare.* Ep. 103.

Tacite caractérise parfaitement bien notre Philosophe, lorsque, par opposition au caractère roide & sévère de Burrhus, il donne à Séneque une probité douce & affable, *comitas honesta*. M. de Tillemont traduit ces mots par une honnêteté douce & civile.

Vie des Emp. Hist. de Seneq.

ſuit periculi cauſa (Philoſophia) inſolenter tractata & contumaciter. Il ne vouloit donc pas que la Philoſophie érigeât l'homme en cenſeur public, ni en détracteur ſévère des mœurs, il vouloit qu'elle apprît au Philoſophe à mettre ſes leçons en exemples, & à ne chercher jamais dans ſa conduite le plaiſir malin & dangereux de condamner celle des autres (1).

QUEL que fût l'eſprit qui lui dicta ces conſeils, il paroît certain qu'ils avoient pour but d'écarter Lucilius de cet excès de zèle, ordinaire à ſon jeune âge, & qui d'un Stoïcien modeſte, pouvoit aiſément faire un Cynique effronté. On ſçait que ces deux Sectes fort diſſemblables à leur origine, ſe rapprochèrent & ſe confondirent dans la ſuite au point que Juvenal ne trouvoit plus du Stoïcien au Cynique, que le manteau de différence (2). Seneque voyoit déjà ſans doute de ſon temps le commencement de cette dégradation du Stoïciſme; & pour en prévenir les effets, il recommandoit

(1) *Voyez* la fin de l'Ep. 103.

(2) *Et qui nec Cynicos, nec Stoica dogmata legit. A Cynicis tunicâ diſtantia.* Sat. 13.

auxjeunes Elèves de la Philosophie d'éviter dans leur extérieur toute affectation d'austérité; *asperum cultum, & intonsum caput, & negligentiorem barbam, & indictum argento odium, & cubile humi positum devita.*

Ep. 103.

On ne sçauroit s'empêcher de faire ici une réflexion assez naturelle, c'est que la Secte Cynique qui avoit commencé en Grèce dans des temps malheureux, & lorsque la magnanimité de quelques Particuliers sembloit vouloir lutter encore contre la décadence de la Patrie & de la liberté, eut à-peu-près à Rome des circonstances semblables pour époque de sa naissance. Seneque qui connoissoit le danger de ces vaines ostentations Philosophiques, cherchoit à les réprimer, & représentoit à ses amis que le nom seul de la Philosophie étoit déjà assez sujet à l'envie, sans y joindre encore une morale austère qui pouvoit la rendre odieuse. Les conseils qu'il donne à ce sujet dans sa cinquième Epître, méritent d'être lûs. Ils seroient trop longs, & perdroient trop à être traduits ici; on y verra une critique entière de la manière de vivre des Cyniques, & on y trouvera ces mots si propres à caractériser la véritable

Philoſophie de tous les âges : *Hoc primùm Philoſophia promittit, ſenſum communem, humanitatem, & congregationem.* Seneque qui, ſoit par principes, ſoit par inclination, conformoit ſa conduite à ces maximes, n'avoit pas moins de motifs peut-être pour adopter les anciens ſentimens des Stoïciens ſur le Bonheur. Nous avons vû dans le Livre précédent, que Zénon, Chef de la Secte des Stoïciens, ne rejettoit pas abſolument les opinions du Lycée & de l'Académie, qui croyoient que la ſanté, les richeſſes & les amis pouvoient ajouter au Bonheur que procuroit la vertu (1). Seneque étoit de ce ſentiment, & quelque prix qu'il attachât à la vertu, *De beatâ vitâ.*
il penſoit, comme il le dit lui-même, avec tous les Philoſophes de ſa Secte, que les avantages ſoit intérieurs, ſoit extérieurs, qui, ne tenant point à la perfection de la vertu, étoient appellés *indifférens*, n'étoient cependant pas tout-à-fait à négliger, & avoient une valeur certaine, qui pouvoit établir entr'eux des préférences & des diſtinctions (2).

---

(1) *Voyez* la note ſur Zénon. *Ea momenta quæ Zeno voluit*, dit Cicéron.

(2) *Quis porrò, ſapientum noſtrorum dico, quibus unum*

IL ne s'agit point ici d'approfondir quelles étoient les véritables intentions de Séneque sur cet article, & si, lorsqu'il donnoit quelque prix à ces biens *indifférens*, il cherchoit réellement à se rapprocher des principes de Zénon, plutôt qu'à excuser la contradiction apparente de ses principes & de sa vie. Il suffit de se rappeller ce qu'étoit Séneque, les grandes places qu'il avoit remplies, les honneurs dont il avoit joui, la fortune immense qu'il devoit aux générosités de Néron, & qui le rendoit un des plus riches Citoyens de Rome (1); quelque détachement qu'il affectât pour toutes ces jouissances, il y tenoit peut-être plus que n'y doit tenir un homme qui regarde la vertu comme le seul bien dans lequel consistent le Bonheur & la perfection; & quelquefois, sans doute, attaqué par ses adversaires sur ces contradictions, il leur répondoit en Stoïcien bien mitigé : « Je nie que les » richesses soient un bien, mais je confesse qu'on

---

est bonum, virtus, negat etiam hæc quæ indifferentia vocamus habere in se aliquid pretii, & alia aliis esse potiora!

(1) Néron cependant disoit à Séneque, *rubori mihi est quod præcipuus caritate, nondùm omnes fortunâ antecellis.* Tac. Ann. l. XIV.

» peut en avoir; qu'elles sont utiles, & qu'elles
» apportent avec elles beaucoup de commodités
» & d'agrémens (1) ». *De beatâ vitâ.*

NE cherchons point à concilier Séneque avec lui-même; nous aurions un Philosophe parfait, un homme tel qu'il n'en existe pas; mais nous n'aurions point Séneque. Laissons-le donc avec ses argumens subtils, cherchant à se tromper lui-même, & pardonnons-lui quelques inconséquences en faveur de la manière éloquente dont il établit l'existence du vrai Bonheur. Les argumens dont il se sert, & qu'on ne rencontre guères ailleurs, méritent, par cette raison, de trouver place ici ».

« TOUT homme qui aspire au souverain bien, *V. L. Ep. 74.*
» dit-il, doit être persuadé que ce bien ne se
» trouve que dans ce qui est beau & honnête. C'est
» faire outrage à la Providence, que de placer
» ailleurs la félicité; puisque les hommes justes
» & vertueux peuvent être en butte aux rigueurs
» de la fortune, & que les biens que le Ciel

(1) *Divitias nego bonum esse. Cæterum & habendas esse & utiles, & magna commoda vitæ adferentes fateor.*

» nous donne font d'une bien courte durée, si
» on la compare à celle du monde. C'est cette er-
» reur cependant qui nous fait souvent si mal in-
» terprêter les desseins de la Providence; qui
» occasionne nos murmures contre elle, & nos
» irrésolutions dans notre conduite. Il n'en se-
» roit pas de même, si nous ne nous attachions
» qu'à ce bien suprême, où il faut nécessaire-
» ment que notre volonté s'arrête, parce qu'elle
» ne sauroit s'élever plus haut. Ce bien renferme
» tout, toutes les vertus & tous les avantages;
» & s'il n'étoit ainsi, il en résulteroit que l'hom-
» me seroit plus heureux que Dieu même; car
» Dieu ne connoît point les voluptés des sens,
» ni les richesses, ni les jouissances de l'amour
» & de la table. Ainsi, ou Dieu manqueroit de
» quelques biens, ce qui est absurde, ou ce que
» nous nommons des biens n'en sont pas. Ce
» n'est donc point du côté des sens qu'il faut
» chercher le Bonheur suprême; là on ne
» trouve que des biens d'opinion, qui n'ont,
» avec les biens réels, rien de commun que le
» nom seul. C'est du côté de l'ame; c'est dans la
» raison, dans la justice qu'il faut chercher ce
» Bonheur inaltérable, qui est le partage de
» l'Être suprême. L'homme juste & instruit des

» loix de l'univers, ne s'indignera point des
» maux qui lui furviendront; il les fouffrira
» patiemment, en confidérant qu'ils font né-
» ceffaires à la confervation de ce tout dont il
» fait partie. Ce qui plaît à l'Être fuprême, doit
» plaire à l'homme jufte. Dans cette vue il
» foutient avec conftance les malheurs de fa
» Patrie, la perte de fes enfans, l'efclavage de
» fes parens ou de fes amis; il trouve toujours
» dans fon cœur une confolation puiffante : la
» Vertu. Que la Vertu foit dans un état obfcur
» ou relevé, paffager ou durable, elle eft tou-
» jours la même; ainfi qu'un cercle, grand ou
» petit, tracé fur le fable ou fur l'airain, n'en
» eft pas moins un cercle ».

APRÈS avoir ainfi défini la nature du Bonheur, il ne reftoit plus à Séneque qu'à nous dire comment s'acquéroit cette vertu dans laquelle confiftoit le fouverain bien de l'homme.

LES Poëtes & les Philofophes qui donnèrent les premières leçons de morale aux hommes, ne leur parlèrent guères que par fables & par maximes. On ne voyoit point alors de cours de morale raifonnée, où la vertu parût marcher par

axiomes & par corrollaires. Socrate fut le premier qui fit de sa morale une véritable Sience, & qui attacha un si grand prix à l'instruction, qu'il ne croyoit pas que la morale pût exister sans la Sience. Cette belle idée de Socrate fut dans la suite déshonorée par les Sceptiques. Ces Philosophes mirent la vertu au nombre des Siences, & répandirent sur elle le doute dont ils obscurcissoient toutes les connoissances humaines. D'autres Philosophes, comme les Cyniques (1), revinrent à l'opinion la plus ancienne, & se

(1) Il paroît donc qu'Horace vouloit désigner le sentiment opposé de ces deux Sectes, les Cyniques & les Stoïciens, quand il disoit à Lollius :

Inter cuncta leges & percontabere doctos
Virtutem doctrina paret, natura ne donet.

Ep. à Loll. v. 100.

On ne sauroit croire combien ces deux différentes opinions ont partagé & partageront encore long-temps les hommes ; elles ont passé jusques dans les Sectes de la Religion. On sait que celle des Gnostiques étoit fondée sur la persuasion où ils étoient, que l'homme pouvoit de lui-même découvrir la vérité, & que la sience qu'il étoit capable d'acquérir, le mettoit dans le cas de se bien gouverner par lui-même, sans les secours d'en haut. Delà venoient de grandes discussions sur la Grace, qui ne sont pas de notre sujet.

confiant, sans doute, davantage au cœur & à la conscience, qu'à l'esprit de l'homme, ils prétendoient que la Philosophie n'avoit besoin que de maximes & non de dogmes, c'est-à-dire, de ces enseignemens raisonnés, qui vont de conséquence en conséquence, en partant d'un principe établi. C'étoient ces enseignemens que les Grecs appelloient δόγματα, & les Latins *decreta*, *scita*, *placita*. Ceux qui soutenoient que les maximes seules devoient suffire, alléguoient l'exemple de la Philosophie ancienne, laquelle se contentoit de prescrire aux hommes ce qu'il falloit éviter ou faire. « Le genre humain, di-
» soient-ils, étoit alors infiniment meilleur, &
» depuis qu'il y a eu des hommes doctes, il y en
» a eu infiniment moins de bons, *antiqua sa-*
» *pientia nihil aliud quàm facienda & vitanda*
» *præcipit, postquam docti prodierunt, boni de-*
» *sunt.* On apprend à bien disputer, & non à
» bien vivre, *docemur disputare & non vivere* ».
Séneque répond à cette objection, qu'on fait avoir été renouvellée de nos jours, avec une éloquence plus faite pour séduire que pour convaincre; il prétend que les maladies de l'esprit ayant augmenté comme celles du corps, par la corruption des hommes, il falloit que la méde-

Séneq. Ep. 95.

Ep. 95.

cine de l'une & de l'autre devînt aussi moins simple & plus compliquée qu'elle n'étoit autrefois; & quittant ensuite cette comparaison un peu vicieuse, il avance, avec raison, « que c'est » dans le jeune âge qu'il faut jetter les premières » semences de la vertu & du Bonheur, & qu'il » faut en quelque sorte l'inculquer aux enfans dans » leurs plus tendres années. Il faut qu'ils appren- » nent à l'aimer, pour ainsi dire, jusqu'à la su- » perstition, qu'ils veuillent vivre avec elle, & ne » puissent vivre sans elle. En vain objectera-t-on » qu'on a vu des hommes recommandables par » leurs vertus sans ces dogmes profonds; mais ces » génies privilégiés ne sont pas faits pour servir » d'exemples. Il en est en effet de ces hommes qui, » tels que les Dieux, n'ont pas besoin qu'on leur » enseigne en quoi consiste la vertu, mais qui » semblent la deviner, & qui l'embrassent par-tout » où elle se présente. Quelle que soit cependant » leur heureuse inclination, une saine doctrine » peut encore servir à les conduire plus prompte- » ment à la perfection, ainsi qu'elle sert à déraci- » ner dans les ames ordinaires les mauvaises habi- » tudes, les passions & les préjugés. C'est par la » conviction de l'esprit qu'on parvient à détruire » les vices du cœur. A force de se persuader que

« nos

» nos sujets de crainte ou d'admiration sont vains » & sans fondement, on parviendra à s'en affran- » chir; à force de se pénétrer de ses devoirs, on » saura les aimer & les remplir. (1) Toute vertu » qui n'est pas fondée sur des connoissances, » marche toujours au hasard, & il est moins éton- » nant de la voir tomber, que de la voir se soute- » nir. On ne peut donc trop verser & fixer dans » le cœur des jeunes gens cette persuasion intime, » qui tient à toute la conduite de la vie, & qui en » deviendra le principe & la règle. La vie ayant » pour but le Bonheur, tout ce qu'on aura fait » pour apprendre à bien vivre, nous aura par con- » séquent appris à être heureux. Nous saurons en- » fin comment nous devons nous conduire avec les » Dieux, avec les hommes, & avec nous-même ».

Les principes que Sénèque développe dans cette Epître sont trop intéressans, pour qu'on ne me pardonne pas de les avoir rassemblés ici; d'ailleurs ils tiennent à notre sujet, puisqu'ils paroissent particulièrement appartenir à la Secte des Stoïciens, & peuvent, d'un autre côté,

---

(1) Il dit ailleurs, *nemo est casu bonus; discenda est virtus.* Ep. 123.

servir à caractériser notre Philosophe. Lorsqu'il soutenoit, avec tant de raison & d'éloquence, les avantages d'une bonne éducation, on peut présumer qu'il vouloit réfuter les Cyniques, dont il n'étoit point partisan, & qui, malgré leurs efforts, n'étoient point encore parvenus à s'identifier avec les Stoïciens. Les Cyniques, comme on sait, étoient une espèce de Philosophes réformés, qui, croyant suivre la Nature, en ramenant l'homme aux usages primitifs, vouloient, pour la perfection de leurs Disciples, des mœurs & une doctrine aussi simples que leurs habits.

C'EST ainsi que Séneque, fortement épris de la beauté des principes de sa Secte, combattoit souvent pour la défendre des altérations dont elle étoit menacée ; tandis que, d'un autre côté, ses paradoxes, qui tenoient autant aux circonstances qu'à son caractère, en dénaturoient la pureté ; & c'est, je crois, sous ce point de vue, qu'en examinant avec soin les principes de Séneque, on peut apprécier le mal & le bien qu'il fit à cette Secte illustre, dont il fut, sans contredit, un des plus glorieux partisans.



LIVRE CINQUIÈME.

Du systême de Marc-Aurele sur le Bonheur.

DANS le tableau des opinions philosophiques que nous avons essayé de tracer, nous nous sommes attachés à un petit nombre de propositions fondamentales, mais importantes, & qui doivent, par leur nature, être regardées comme la base de la morale. Nous avons moins cherché à multiplier les objets, qu'à les bien distinguer ; persuadés que la confusion & l'incertitude naîtroient nécessairement de la multiplicité des détails. Nous avons vu que la vanité & l'inconstance de l'esprit humain avoient dominé dans la Philosophie, & présidé à presque toutes ses variations. Nous avons cherché à faire connoître les principaux changemens auxquels les Sectes philosophiques avoient été exposées : celles des Stoïciens ont fixé plus particulièrement notre attention. Tous ceux qui en ont parlé, ont considéré le Stoïcisme comme une Secte qui avoit toujours eu les

mêmes principes & les mêmes dogmes; sans prendre garde que la nature de l'esprit humain ne pouvoit guères permettre une pareille supposition. De-là tant de propositions absurdes, inconciliables, & dignes en effet, sous ce point de vue, de toute la critique de Plutarque. C'est cette confusion que nous avons tâché de prévenir, en montrant que le Stoïcisme s'étoit insensiblement dénaturé, & qu'en s'éloignant de son origine, il s'étoit aussi éloigné de sa pureté primitive.

NOUS venons de voir, dans le livre précédent, combien Séneque avoit enchéri sur les audacieuses prétentions des Stoïciens; il nous reste à examiner quel a été depuis ce Philosophe le sort du Stoïcisme. Les paradoxes hardis qu'il avoit mis au jour, ne pouvoient pas être poussés plus loin; il falloit nécessairement que l'excès amenât la réforme. S'il est vrai, comme M. Bruker l'a avancé dans son histoire de la Philosophie, que la Secte des Stoïciens profita des grands documens du Christianisme, il faut convenir qu'elle ne s'en servit que pour se réformer, & revenir aux anciens principes, dont la vanité avoit insensiblement écarté les prétendus Sectateurs de Zénon. C'étoit à Marc-

Aurele, nourri dans la discipline du Stoïcisme, & par les plus illustres Stoïciens de son temps, qu'il appartenoit de produire ce glorieux changement. C'est en effet dans les pensées qu'il nous a laissées, plus que dans tout autre Ouvrage, que nous trouverons le Stoïcisme rendu à sa première pureté; de grands principes sur la nature des êtres, sur les relations de l'homme avec Dieu, & une morale sublime, mais douce, mais indulgente, qui fait aimer la vertu, qui fait croire à la Philosophie, & qui rend Marc-Aurele, comme Empereur & comme Philosophe, l'objet de l'amour & de l'étonnement de tous les siècles. Ce n'est pas qu'Epictete n'eût, avant Marc-Aurele, essayé de soutenir la pureté du Stoïcisme; mais le malheur des temps, l'abrutissement des esprits, l'avilissement des ames, tous ces fruits de la tyrannie ayant en quelque sorte étouffé ses sublimes leçons publiées par Arrien, c'étoit au plus sage des Empereurs d'achever ce que cet illustre Esclave avoit commencé. Aussi Marc-Aurele regarda-t-il comme une grande obligation qu'il avoit à Rusticus de lui avoir fait connoître & de lui avoir donné en présent les Mémoires d'Epictete, qui, sans

doute, étoient fort rares, & qui devoient être le plus cher trésor d'un Stoïcien.

UN grand sujet de dispute parmi certains Philosophes, ainsi que nous l'avons déjà vu dans nos observations sur Séneque, étoit de savoir si la vertu pouvoit s'enseigner & se démontrer par une suite de principes enchaînés les uns aux autres, telle qu'une sience susceptible de méthode, ou si elle se contentoit de maximes isolées, qui agissoient moins sur l'esprit que sur la conscience. Marc-Aurele ne dispute point sur cette matière; mais comme s'il eût voulu décider la question par le fait, il commence son recueil de pensées par les témoignages de sa reconnoissance envers tous ceux qui ont contribué à son instruction, & qui lui ont appris à connoître, à aimer & à estimer la vertu pardessus toutes les autres siences.

C'ÉTOIT donc en quelque sorte un acte de Stoïcisme que faisoit ce Philosophe en commençant ce précieux recueil; mais ce n'étoit pas seulement par le témoignage de sa reconnoissance qu'il attestoit sa façon de penser sur l'uti-

lité de l'instruction pour parvenir à la vertu. Toutes les erreurs & tous les maux ne provenant, suivant lui, que des faux jugemens des hommes, le Bonheur & la Vertu ne consistoient qu'à distinguer les apparences de la réalité, & à connoître ce qui appartient à la nature de l'homme, & ce qui convient à l'intelligence de cet esprit divin qui l'anime. Ainsi la Vertu provenoit des lumières acquises, & les lumières étoient le fruit de l'étude & de la réflexion.

TELS avoient été les principes de Socrate, que Marc-Aurele parut avoir sans cesse devant les yeux. Socrate rejetta toutes les études qui pouvoient détourner l'homme de l'étude de l'homme; Marc-Aurele adoptant les mêmes principes, se félicitoit d'avoir appris de Rusticus à dédaigner toutes ces siences qui nourrissent la vanité, & à ne s'occuper que des connoissances qui peuvent mener au Bonheur & à la perfection.

CES grandes leçons, que Marc-Aurele s'applaudissoit d'avoir reçues, étoient conformes aux anciens principes de cette Secte illustre, dont Zénon fut le chef; ce Zénon qui avoit, pour ainsi dire, hérité de la Sagesse de Socrate, ainsi

que nous l'avons vu précédemment. Zénon avoit appris de son Maître à rejetter, comme inutiles, tous ces exercices de l'esprit qui sont étrangers à la morale, & particulièrement toutes ces vaines subtilités de la Dialectique, dans laquelle brilloient tant de Sophistes de son temps. Il la comparoit, comme on sait, à des fils d'araignée, qui ne sont bons qu'à prendre de foibles insectes. Cette heureuse prévention contre les ruses des Sophistes ne subsista pas long-temps, & les Stoïciens admettant dans la Dialectique une méthode inconnue jusqu'alors, en poussèrent les subtilités beaucoup plus loin qu'elles n'avoient jamais été. De-là cette fécondité d'argumens & de sophismes, qui, comme, on l'a dit ailleurs, ne firent que multiplier les paradoxes.

Diog. Laer. in Zen.

Si la pureté du Stoïcisme se maintint quelque temps à Rome durant la première ferveur de son établissement, cet avantage fut le fruit de la sagesse des Scipion, des Caton, & de tous ces vieux Romains, qui, plus occupés d'agir pour la République, que de disserter pour la Philosophie, ne jugeoient de la beauté de leur Secte que par la grandeur de leur ame. Mais ce qui étoit arrivé en Grèce arriva bientôt à Rome.

Les ſubtilités de l'eſprit gâtèrent tout ; le Stoïciſme fut corrompu ; la morale, ainſi que le dogme, fut exagérée ; la ſageſſe d'Epictete ne put prévaloir ſur les magnifiques prétentions de Séneque (1). C'étoit donc un glorieux changement à opérer, que de ramener le dogme des Stoïciens aux principes ſimples qui avoient éclairé ſon origine.

EXAMINONS la Philoſophie de Marc-Aurele, nous la verrons ſe rapprocher preſque en tout de celle de Socrate, qu'il ſembloit avoir ſans ceſſe devant les yeux. Perſonne n'a peint d'une manière plus préciſe & plus fidèle la Philoſophie de cet illuſtre Stoïcien que Julien, dans cette critique ingénieuſe où il trace en peu de mots les portraits des Empereurs. « Mercure demande » à Marc-Aurele quelle avoit été la fin qu'il » s'étoit propoſée durant la vie ? De reſſembler » aux Dieux, répondit-il. Eh ! quoi ! lui dit » Silène, prétendois-tu te nourrir d'ambroiſie » & de nectar, au lieu de pain & de vin ? Non,

(1) C'étoit ce même Séneque qui reprochoit à Chryſyppe trop de ſubtilité, *Chryſippi acumen nimis tenue retunditur, &c.*

» reprit Marc-Aurele, ce n'étoit pas par-là que
» je prétendois leur ressembler. En quoi con-
» sistoit donc cette ressemblance, lui demanda
» Silène? A avoir peu de besoins, & à faire aux
» autres le plus de bien possible ».

TEL fut en effet le plan de vie de Marc-Aurele, comme il avoit été celui de Socrate; mais quand il s'agissoit de systême, Marc-Aurele alloit quelquefois au-delà de son modèle. Nous avons vu précédemment que le systême de Socrate, transmis ensuite à Platon, supposoit dans le monde de bons & de mauvais Génies, qui s'attachoient aux hommes selon leur caractère & leurs penchans; de-là les hommes heureux ou malheureux, conformément aux décrets de la Justice divine, dont ces Dieux subalternes étoient les ministres. C'étoit ainsi que Scipion, suivant Cicéron, avoit conçu le systême de l'univers; mais Marc-Aurele parut l'envisager sous un point de vue plus consolant & plus élevé (1). Loin de supposer, ainsi que

(1) On trouve cependant un passage où Marc-Aurele semble dire que l'Eudaïmonie ou le Bonheur n'étoit autre chose qu'un bon Génie, Εὐδαιμονία ἐστὶ δαίμων ἀγαθὸς ἢ

Socrate, de bons & de mauvais Génies, il regardoit ce Δαίμων que nous possédons en nous, comme une pure émanation de l'Être suprême; & il croyoit qu'il suffisoit à l'homme pour être heureux, de bien servir ce génie qui habitoit en lui; & ce qu'il entendoit par le bien servir, c'étoit de dégager son ame de tous les faux jugemens qui la trompent, & des passions qui l'avilissent.

MARC-AURELE revenoit sans cesse à cette pensée, autant pour relever l'homme par cette idée consolante, que pour lui inspirer le desir de respecter en lui ce principe de sagesse & de raison qu'il avoit reçu avec la vie.

ἀγαθον, *liv. VIII, art.* 17. Mais il faut prendre garde que ce passage unique & tronqué a besoin d'être interprêté par plusieurs autres, qui ne sont point équivoques; & dans lesquels Marc-Aurele fait dépendre le bonheur de l'homme de sa propre volonté. Il appelle heureux ἐυμοιρος, celui qui a su se faire un heureux sort par de vertueuses dispositions de l'ame, & de bonnes actions, *l. IV, art.* 36. Au reste l'opinion de ces Génies, qui présidoient à la conduite des hommes, paroît remonter jusqu'à Pythagore, & se perd dans l'antiquité la plus reculée.

NOUS ne chercherons point à expliquer de quelle manière l'Empereur-Philosophe concilioit le systême de la liberté de l'homme avec l'influence des Dieux sur les actions humaines (1). Ces deux vérités ont cela de particulier, qu'étant considérées à part, il n'en est point de plus simple & de plus palpable, pour ainsi dire, & qu'étant considérées ensemble, il n'en est point de plus obscure & de plus inexpliquable pour notre foible raison. Voyons donc seulement comment Marc-Aurele parut concevoir chacune de ces deux grandes vérités.

« DEPUIS que l'univers, dit-il, a pris la » forme que nous lui voyons, il s'entretient » continuellement par les mêmes loix qui ont
L. VIII, art. 75. » présidé à sa formation. Ces loix sont uniques » comme le monde, comme la substance uni-
L. VII, art 9. » verselle, comme Dieu même. La raison est » une, comme la vérité, & tous les êtres rai-

(1) Chrysippe avoit voulu expliquer cet accord, en comparant la volonté de l'homme à un cylindre mis en mouvement ; le moteur est hors de lui, mais la faculté de se mouvoir est en lui. *Voyez* Cicéron *de fato*. De pareilles explications ne méritent guères d'être combattues.

» sonnables y ont un droit égal (1). Les êtres doués » de cette faculté, & revêtus d'un corps, n'ont » pas plus parfaitement le pouvoir de respirer » l'air qui les environne, qu'ils n'ont celui de » s'abreuver en quelque sorte de la raison uni- » verselle, dont ils sont entourés. Ainsi que L. VIII, art.
» les parties terreuses viennent de la terre, les 54.
» parties humides de l'eau, les ignées du feu » élémentaire, la raison humaine tient à cette » raison universelle qui anime la machine en-

---

(1) On voit ici une différence bien essentielle entre le système de Marc-Aurele & celui des Stoïciens que Virgile désigne, lorsqu'il dit, « que suivant certains Philosophes » Dieu étoit la vie de la matiere universelle; & que les » hommes & les animaux participoient également à cette » ame universelle qui vivifioit la Terre, la Mer & les » Dieux ». *Georg. l. IV, v. 221.*

Deum namque ire per omnes
Terrasque, tractusque Maris, Cœlum que profundum
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas.

Cette opinion de Marc-Aurele remontoit à la plus haute antiquité; Pythagore l'avoit empruntée des Chaldéens, Platon l'avoit répétée d'après Pythagore; c'étoit enfin une des erreurs qu'on reprochoit à Manichée. *Voyez* l'hist. du Manich. par M. de Beausobre.

L. IV, v. 4. » tière. Ainsi mon ame est une partie de celle de
» l'univers ; j'agis sur tout, comme tout agit
L. IV, v. 40. » sur moi : tout est à la fois cause & effet ; de
» même que le monde ne me présente qu'ordre
» & harmonie, malgré le mélange de tant de
» substances différentes, de même il doit y avoir
» dans l'homme un arrangement parfait, qui
L. II, v. 3. » réponde à l'ordre général. Tout est plein de
» la Providence, tout en découle ; l'utilité & la
» nécessité se montrent par-tout dans ce monde
» entier, dont je fais partie. Cette sience seule
Ch. 4, art. 5. » suffit à l'homme pour savoir vivre & mourir ».

Ces grands & sublimes principes étoient ceux de tous les Stoïciens ; mais ils n'en tiroient pas tous les mêmes conséquences pour la conduite de l'homme. Marc-Aurele, qui combattit souvent les Sceptiques sans les nommer, paroît dans plusieurs occasions combattre aussi les Philosophes des autres Sectes, & les Stoïciens même, qui, par un mélange d'Epicurisme aux principes de Zénon, établissoient une sorte de fatalité contraire à la liberté de l'homme. Il opposoit à leurs vains argumens ce dilême encourageant pour la vertu : ou les hommes ont reçu des Dieux la faculté d'être heureux, ou ils la

peuvent tenir d'eux-mêmes; ainſi la liberté exiſte, ainſi la Vertu & le Bonheur dépendent de nous. Mais écoutons-le parler lui-même.

« Si les Dieux, diſoit-il, ſe ſont occupés de » nous, je bénis leurs décrets; car ces décrets » ne peuvent qu'être remplis de leur bonté. » Pourquoi, en effet, m'auroient-ils voulu du » mal? Ne ſuis-je pas une partie de ce monde, » dont ils ont ſi grand ſoin? ... Mais s'ils n'ont L. VI, art. » pas ſongé à moi dans la formation de cet 44. » univers (ce qu'on ne ſauroit croire ſans im- » piété), c'eſt à moi de délibérer ſur mes deſti- » nées, & de voir ce qui m'eſt propre & qui » convient à ma nature, comme un être rai- » ſonnable & ſocial à la fois ».

ON voit par ce raiſonnement que Marc-Aurele ne laiſſe aucun lieu de douter de ſa croyance; mais qu'il prétend ſeulement réfuter, par cette dernière ſuppoſition, ceux qui, d'après l'indifférence qu'ils prêtoient aux Dieux, croyoient ne devoir mettre aucune différence dans les actions des hommes.

CETTE manière d'argumenter par ſuppoſi-

tion étoit assez ordinaire à Marc-Aurele, & ce seroit mal connoître son esprit & son style, que d'attribuer ses suppositions à l'incertitude de ses principes. D'ailleurs, il va lui-même au-devant des soupçons que la méprise du Lecteur pourroit occasionner; & par des assertions sans équivoque, il se hâte de les détruire, comme lorsqu'il dit : « Si les Dieux existent, qu'ai-je » à craindre en sortant de la vie? S'ils n'existent » point, qu'ai-je à faire dans un monde où il n'y » a point de Providence? Mais ils existent, mais » ils ont soin des hommes, mais ils nous ont » donné tout ce qui nous est nécessaire pour » nous procurer à nous-même la Vertu & le » Bonheur. »

L. II, art. 11.

CEPENDANT les principes de Marc-Aurele sur cette matière ne différoient point de ceux de la première Antiquité; & quelque libre qu'il crût que l'homme pouvoit être, il étoit bien éloigné de penser que la Vertu pût s'acquérir sans le secours des Dieux. Aussi se fit-il un devoir de reconnoître tous les bienfaits qu'il tenoit d'eux, non-seulement pour ces sortes de biens externes que les Stoïciens reconnoissoient être entre les mains des Dieux; mais pour ceux qui

L. I.

qui dépendent des qualités de l'ame, & que ces mêmes Philosophes croyoient être à la disposition de l'homme. « Tout ce qui pouvoit me » venir de la main des Dieux pour m'apprendre » & me porter à vivre conformément à la na» ture, disoit-il, je l'ai reçu ; inspirations, sug» gestions, secours de toute espèce, j'ai tout » reçu d'eux ; ainsi je ne puis en accuser que » moi, si je n'ai pas véeu comme je le devois, » ou si je m'écarte encore des préceptes qu'ils » m'ont donnés. » Marc-Aurele ne s'en tenoit pas aux seuls témoignages de sa reconnoissance envers les Dieux, il croyoit encore à l'efficacité des prières pour obtenir d'eux les lumières & les secours nécessaires dans la conduite de la vie. Plutarque avoit reproché aux Stoïciens une contradiction ridicule & choquante ; ils supposoient que les Dieux pouvoient donner les richesses & les biens extérieurs, mais que l'homme se donnoit à lui-même la vertu : c'étoit une de ces pensées hardies que Seneque, comme nous l'avons vu, paroît avoir mises le premier en crédit. Marc-Aurele étoit loin de ces sentimens orgueilleux & absurdes. « Si les Dieux ont » quelque pouvoir sur les hommes, disoit-il à

De Repug. Stoic. ch. 27.

Marc-Aurel. l. IX, ch. 4. » ces Stoïciens, (car il paroît que c'étoit à eux » qu'il s'adressoit) ils en ont certainement sur » leurs inclinations.... Qui vous a dit que les » Dieux ne concourent pas avec nous dans les » choses même qu'ils ont laissées au pouvoir de » notre liberté ? Commencez donc à leur adres- » ser vos prières, & attendez-en l'effet. Mais, « (disoit-il ailleurs) si vous priez, que ce soit » à la manière des Athéniens, d'une manière » simple & généreuse. Les Athéniens ne di- « soient pas, Jupiter rend mon champ fécond ; « ils disoient, Jupiter verse la rosée abondante « sur les terres des Athéniens. » *Voy.* Platon, *in Alcib.*

CE n'étoit donc pas sur les Stoïciens posté- rieurs, sur ces Philosophes présomptueux & vains que Marc-Aurele s'étoit modelé ; il avoit eu la prudence de remonter à l'origine de la Philosophie pour y trouver des leçons plus sûres & des modèles plus parfaits. C'est donc une erreur considérable, & dont on ne sçauroit trop se garantir, de confondre sous le nom de Stoïciens tant de Philosophes qui se ressem- bloient plus par l'habit & le nom, que par les principes ou les conséquences de leur doctrine.

Il ne faut pas demander si Marc-Aurele avoit abjuré les prétentions ridicules de ces orgueilleux Stoïciens, qui croyoient que le Sage étoit tout, Général, Poëte, Orateur, &c. Il sçavoit que toutes ces siences, qui occupent une grande partie des hommes, étoient fort différentes de celle qui apprend à l'homme à être sage & heureux. « Le Bonheur, disoit-il, s'achète à moins de frais qu'on ne pense.... » Quoi de plus vain que cette ambition de connoissances vagues qui embrasse une infinité » d'objets, & qui va fouiller jusques dans les » entrailles de la terre pour y trouver des alimens à la curiosité ! Vous ne pouvez exceller » dans la Physique, ni dans la Dialectique ; » mais qu'importe, si vous pouvez posséder la » liberté, la pudeur, la bienfaisance & la sou- » mission aux Dieux ! »

V. Plut. de repug. Stoïc. & Hor.

L. VII, ch. 67.

L. VII, ch. 67.

Ainsi, Marc-Aurèle étoit loin des subtilités de ces Stoïciens qui, à force de concentrer dans le Sage toutes les qualités propres à la nature de l'homme, avoient osé lui attribuer toutes celles que l'art seul peut acquérir. Il avoit fortifié son esprit dans la Dialectique des Stoïciens, mais il n'en avoit point abusé ; car il faut ob-

ſerver que ſi toutes les erreurs où cette Secte tomba quelquefois, provinrent d'une trop grande ſubtilité dans ſes argumens, jamais auſſi il n'y eut d'école dans le monde plus propre à aiguiſer l'eſprit & le raiſonnement que celle des Sectateurs de Zénon. Marc-Aurele eſt rempli de ces fines diſtinctions, de ces raiſonnemens profonds & juſtes, qui nous apprennent à ſéparer les apparences de la réalité, & à nous délivrer de cette foule de préjugés & de fauſſes opinions qui font le malheur de notre vie. L'homme avide de réputation, & qui en fait ſon bien ſuprême; l'homme qui regarde la mort comme le plus grand des maux; tant d'autres tourmentés de différentes paſſions qui n'ont leur ſource que dans de faux jugemens, peuvent apprendre de Marc-Aurele à rectifier leurs opinions & à ſe guérir en s'éclairant.

QUAND on examine de près la fécondité des argumens qui dérivoient des principes de cette illuſtre Secte, on eſt moins étonné des erreurs qui en ont été la ſuite, que de la ſageſſe de celui qui a ſçu s'arrêter où il falloit, & ne point abuſer des armes qu'il avoit entre ſes mains. Quel éloge ne mérite donc pas Marc-

Aurele ; pour avoir été aussi sobre dans sa Philosophie que dans toute sa conduite !

Assis sur le premier Trône de l'Univers, Marc-Aurele n'étoit pas seulement le plus modeste, mais encore le plus tolérant des Philosophes. Loin de présumer du pouvoir de la Philosophie, il étoit persuadé que c'étoit une chimère impraticable de prétendre gouverner les hommes par elle. « Ne nous flattons pas, » disoit-il, de mettre jamais en pratique la » République de Platon ; n'aspirons point à » cette sublime perfection dans le gouverne- » ment des hommes ; contentons-nous du peu » que nous pouvons obtenir par la persuasion. » Quel homme pourroit espérer de changer » leurs yeux & leur esprit ? Et si on ne les » change point, que fera-t-on de ces hommes » que l'on prétendra gouverner ainsi ? Des es- » claves ou des hypocrites. »

Avec cette modestie & cette tolérance raisonnée si propre à la Philosophie, & si rare parmi les Philosophes, Marc-Aurele avoit toujours les oreilles ouvertes à ceux qui vouloient l'éclairer sur ses actions ou sur ses principes.

« Je ne cherche que la vérité, disoit-il, elle
» ne peut jamais blesser; c'est le mensonge &
» l'ignorance seuls qui peuvent offenser celui
» qui s'y complaît. »

MAIS ce n'est point l'éloge de cet illustre Philosophe que nous avons entrepris; notre but a été de donner une idée générale de ses principes, & des différences qui pouvoient exister entre lui & les Stoïciens corrompus.

C'ÉTOIT un des rafinemens du Stoïcisme d'imaginer que toutes les fautes étoient égales, & qu'il n'y avoit aucun dégré dans les crimes. Les anciens Stoïciens ne pensoient point ainsi; Marc-Aurele tenoit aux principes antiques, & trouvoit que Théophraste avoit eu raison de distinguer deux sortes de fautes; les unes faites avec réflexion pour satisfaire une passion criminelle, & les autres faites avec cet emportement, & ces transports violens & prompts qui ne permettent pas l'usage de la raison. Il le louoit d'avoir pensé que les premières étoient bien plus criminelles que les autres, & d'avoir suivi en cela le sentiment vulgaire & la voix du peuple.

L. II, art. 4.

CETTE févérité du Stoïcifme qui mettoit toutes les fautes au même niveau (1), n'étoit pas digne en effet d'un Philofophe auffi modefte & auffi indulgent que Marc-Aurele : il eût été encore moins digne de lui d'étouffer dans fon cœur ces fentimens de commifération que les Stoïciens avoient interdits à leur Sage. On veut que ce précepte cruel foit venu de Zénon lui-même : mais nous avons obfervé déjà que Zénon avoit formé fa Secte des principes mitigés des Cyniques ; il n'eft donc nullement vraifemblable que le Réformateur de leur auftérité eût renoncé comme eux au premier fentiment de l'humanité, celui de la commifération. Diog. Laer. in Zen.

LES héritiers immédiats de la Philofophie de Socrate, Platon & Ariftote, avoient regardé la pitié comme un des attributs du Sage. Euri-

(1) Horace, avant Marc-Aurele, avoit condamné cette abfurde rigueur des Stoïciens :

Queis paria effe ferè placuit peccata, laborant;
Cùm ventum ad verum eft, fenfus, mores que repugnant.
Serm. L. I, Sat. 1.

pide avoit dit dans sa Tragédie d'Antiope, que la pitié n'étoit pas le partage de l'ignorance, mais celui de la sagesse. Marc-Aurele remontoit sans cesse à ces maximes anciennes dont on s'étoit trop écarté; & par raison autant que par sentiment, il pensoit que l'ignorance où les hommes sont de leurs vrais intérêts, étant la cause de toutes leurs erreurs, c'étoit cette ignorance qu'il falloit plaindre, comme celle d'un aveugle pour qui le noir & le blanc n'ont aucune différence.

AVEC ces généreux sentimens, ce qu'il y avoit encore de plus admirable, c'est que jamais l'Empereur ne perçoit à travers l'habit du Philosophe. Il n'est pas étonnant de voir de simples Particuliers réfléchir avec une sorte de complaisance qui tient à la vanité, sur la vanité des choses humaines, regarder les richesses & les honneurs comme des biens si fugitifs, qu'ils ne méritent pas même le nom qu'on leur donne. Ce sont souvent autant de consolations pour la médiocrité; mais un homme comblé d'honneurs, un Prince plus puissant qu'aucun de ceux qui existent actuellement sur la terre, faire de

ces réflexions l'objet principal de ſa Philoſophie (1), voilà ce qui étonne, qui ravit, & qui, en montrant la conviction du Philoſophe Empereur, ſert de dernier argument pour la ſincérité de ſa Philoſophie.

L'INSTITUTEUR d'Alcibiade cherchoit à rabaiſſer l'orgueil de ſon Elève, en lui faiſant voir ſur la carte le peu de place qu'Athènes occupoit dans le monde. Marc-Aurele, inſtruit par la Philoſophie, regardoit la Terre comme un point, & ces vaſtes Provinces auxquelles il commandoit, comme un peu de pouſſière. « Tout ce qui concerne le corps, diſoit-il, eſt » un fleuve qui s'écoule ; tout ce qui tient aux » illuſions de l'ame eſt ſonge & fumée. » *Voy. Herod. in Proœm.* Plut. L. IV, ch. 36.

QUELLE eſt donc l'erreur de ces hommes ſévères, qui ne voulant voir aucune vertu réelle chez les Philoſophes Payens, ont regardé

(1) C'eſt le ſeul d'entre les Souverains de la terre, dit Hérodien, qui ait montré, non par des diſcours, mais par ſes mœurs & ſes actions, qu'il étoit vraiment Philoſophe.

la vanité comme le principe de tout ce que leur Philoſophie a produit de plus ſublime ! Quoi de plus contraire à cette injuſte aſſertion, que les conſeils donnés par Marc-Aurele à l'homme enyvré de l'amour de la gloire ! « Homme ambitieux & vain, diſoit-il, voyez » avec quelle rapidité l'oubli vient tout englou- » tir ! Voyez cet abyſme des ſiècles dont vous » êtes entouré, le peu de conſiſtance de ce vain » bruit qui vous charme, comme il eſt chan- » geant & confus, enfin dans quel petit coin du » monde il retentit ! La terre n'eſt qu'un point ; » que ſera donc ce petit coin de terre que vous » vous enorgueilliſſez d'avoir rempli du bruit » de votre nom ? »

L. IV, c. 3.

Cette indifférence pour la gloire mondaine n'étoit point dans Marc-Aurele cette apathie qui éteint tout noble ſentiment, & qui dépouille l'ame de ſon énergie. Bientôt s'élevant vers l'infini, il conſidéroit chaque individu comme une partie de ce grand Tout gouverné par une Providence qui obligeoit chaque élément de concourir au bien général. L'Univers entier devenoit à ſes yeux une grande Ville gouvernée par de ſages Loix, où tout Etre

raisonnable n'avoit qu'une seule & même fin, une seule & même obligation.

Pénétré de ces sublimes idées, il reconnoissoit que la nature de l'homme ne permettoit pas à l'individu de concentrer ses soins & ses inclinations en soi-même; qu'il falloit, à l'exemple de tous ces élémens divers dont la connexité fait l'harmonie du monde, que chaque homme tournât ses affections vers le bien de la société. Alors tous ces chagrins, tous ces maux d'opinions enfantés par l'intérêt personnel s'évanouissoient. Aussi s'écrioit-il, dans un de ses sublimes élans de la méditation, « Jettez-moi » dans quelque coin de la terre que ce puisse » être, mon ame sera telle qu'elle est sur le pre» mier Trône du monde; elle y sera toujours » libre, & ma volonté toujours conforme à ma » nature. »

Ce langage extraordinaire a bien de quoi confondre notre foiblesse; il est si fort au-dessus de notre portée, que nous aimerions mieux y jetter du ridicule, que de songer seulement à l'admirer. Marc-Aurele savoit bien aussi que ce n'étoit pas pour des ames ordinaires que sa Phi-

Voy. le Phædon, p. 62. losophie étoit faite ; & lorsqu'il vouloit encourager ceux qui avoient la force de s'y attacher, « Songez, leur disoit-il, que vous êtes Hommes » & Romains. »

CE courage philosophique servit à élever Marc-Aurele au-dessus de certains principes dangereux (1), que les Stoïciens même les plus raisonnables avoient puisés à l'école de Platon. Ce Philosophe, comme on sait, prétendoit que les douleurs extrêmes & les trop vives angoisses de la vie, pouvoient être regardées comme un congé donné par les Dieux, qui permettoient

(1) L'opinion de Marc-Aurele sur cet objet, doit être expliquée d'après son systême entier, & d'après quelques passages positifs, qui font suffisamment connoître combien à cet égard il différoit des Stoïciens. C'est ce que M. de Joly a fort bien observé dans sa note sur le ch. 12 de sa traduction. S'il se trouve dans le cours de l'Ouvrage de Marc-Aurele quelques passages équivoques qui pourroient autoriser le Suïcide, il faut examiner dans quel sens l'auteur donne ces avis courageux. Il suppose alors que quelque acte de violence force un homme de sortir de la vie ; & il veut que dans ce cas le Sage meure comme de plein gré, & en conservant sa dignité d'homme libre. *Voyez* le l. V, ch. 29, l. VIII, ch. 47, l. X, ch. 8.

alors au malheureux d'affranchir son ame des liens du corps. Dans ces principes ce n'étoit pas moins un acte de courage de se donner la mort, qu'un acte de philosophie. Loin de Marc-Aurele des principes si funestes, & des conséquences si dangereuses : son ame élevée vers l'Infini embrasse la nature entière. Tous les accidens sont dans l'ordre général ; vouloir s'y dérober, c'est imiter un esclave fugitif. L'homme libre doit savoir les envisager & les supporter comme une suite de cette loi universelle par laquelle tout est gouverné. Il doit attendre la destruction naturelle de son Etre, & ne pas la prévenir. Tout change continuellement dans la nature ; l'intervalle de la naissance à la mort n'est qu'un point entre deux abysmes. Osez fixer d'un œil ferme ce que vous voulez fuir, & tout cet effrayant appareil que votre imagination y avoit attaché s'évanouira. Le passé ne peut plus vous toucher, l'avenir ne vous touche point encore ; qu'est-ce donc qui vous épouvante ? Un point qui va s'évanouir. Songez-y, & n'accusez que la fausseté de vos jugemens, si vous ne pouvez surmonter votre foiblesse.

V. le Phædon, p. 162.

L. IX, c. 32.

L. VIII, ch. 36.

AINSI le courage, la résignation, la bienfaisance, toutes les vertus qui peuvent rendre l'homme heureux, tenoient intimément à la Philosophie de Marc-Aurele, laquelle plus particulièrement qu'aucune autre, élevoit l'ame en l'éclairant. Tous les principes de son systême formoient comme un nœud particulier auquel ils se rapportoient tous : ce nœud n'étoit autre que la connoissance de la nature & la contemplation de ses perfections. Marc-Aurele soumis à toutes les Loix de la Providence, épris d'une bienveillance universelle qui remplissoit son ame des plus douces émotions, échauffé continuellement par les principes d'une Philosophie sublime qui lui faisoit envisager le monde comme une Patrie chérie dont il étoit Citoyen, Marc-Aurele, dis-je, doit être regardé comme un des Mortels le plus grand & le plus heureux qui ait peut-être jamais existé.

SI jamais les Législateurs tournent leur attention du côté de la Morale ; si les Instituteurs peuvent un jour changer la routine de leurs études, & faire de la Morale l'objet principal de leurs leçons ; s'ils veulent s'occuper de prin-

cipes qui puissent donner à leurs Disciples de la magnanimité, de la bienveillance & de la résignation, ils n'auront point de plus parfaits élémens à suivre que les pensées de Marc-Aurele. Heureux le moment où cet ouvrage deviendra un Livre classique pour le Peuple, pour les Riches, & pour les enfans des Rois ! Quelle leçon pour ceux-ci, & quelle consolation pour ceux-là, d'entendre cet Empereur dire hautement, « que l'homme ne doit être ni » le tyran, ni l'esclave de ses semblables ! » Il vouloit sans cesse avoir devant les yeux cette pensée. » Qu'il avoit été fait pour être utile aux « autres, & que s'il étoit au-dessus d'eux, c'étoit « pour les guider, comme le belier marche au- « devant du troupeau. »

Art. 4, c. 31.

Art. 9, c. 18.

JAMAIS aucun Philosophe ne reconnut avec plus de sincérité, & ne fit valoir avec plus de zèle ce principe de sociabilité qui lie les hommes les uns aux autres. C'étoit la maxime fondamentale sur laquelle il établissoit les devoirs & le bonheur du genre humain. Les Stoïciens, du temps de Seneque, avoient mis quelque modification à ce grand principe d'assistance

réciproque dérivé de celui de la ſociabilité (1). Il étoit permis à Seneque, ſous l'Empire de Néron, de croire qu'il y avoit des circonſtances où il falloit vivre pour ſoi, puiſqu'on ne pouvoit plus vivre pour les autres. Cette ſorte d'abjection des hommes fut le fruit de la liberté détruite, & dura long-temps à Rome. La nature des éloges adreſſés à Trajan par un bel eſprit de ſon ſiècle, montre aſſez ce qu'étoient devenus alors les Romains. Ces fiers Républicains changés en vils eſclaves, regardoient comme une faveur ſingulière de leur Maître de pouvoir reſpirer & vivre, ſans avoir continuellement à craindre les ſupplices ou la mort (2). Qu'étoit devenu alors l'intérêt du bien public, l'amour de la Patrie ? Ces noms même n'oſoient plus être prononcés.

DEPUIS Auguſte la Philoſophie n'avoit point oſé approcher du Trône. Marc-Aurele parut,

---

(1) *Hoc nempè ab homine exigitur, ut proſit hominibus, ſi fieri poteſt multis, ſi minùs paucis, ſi minùs proximis, ſi minùs ſibi.* Sén. *de vitâ beatâ.*

(2) *Non alas dùm non occidas, &c.* Paneg. Traj.

&

& une foule de Philoſophes avec lui ; jamais aucun ſiècle n'en vit un ſi grand nombre à la Cour d'un Empereur : mais pour l'honneur du Stoïciſme & de Marc-Aurèle, cette Secte illuſtre ſembla dans ce moment faire diſparoître toutes les autres : ce fut l'époque la plus brillante de ſa gloire, c'en fut auſſi la fin. On diroit qu'elle voulût alors raſſembler toutes ſes forces pour montrer juſqu'où la raiſon humaine pouvoit élever le courage & la ſageſſe. Ce dernier effort fut ſon dernier ſoupir : elle ceſſa bientôt d'exiſter, ou plutôt, elle ſe confondit toute entière dans le Chriſtianiſme devant qui toutes les Sectes de Philoſophie diſparurent, comme on dit que les Oracles ſe turent devant le Meſſie.



S

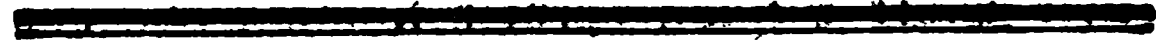


EXTRAIT

De l'Histoire de la Société Civile,

Par FERGUSSON.

Traduit de l'Anglois.



CHAPITRE PREMIER.

DU BONHEUR.

Le Bonheur ! ce mot si expressif, si fréquemment prononcé, si généralement employé, est peut-être, à la réflexion, de tous les mots le moins entendu. Il sert à exprimer notre satisfaction au moment que nos desirs sont remplis. Nous le prononçons en soupirant, quand l'objet de nos poursuites est éloigné : il signifie un but quelconque, que nous desirons d'atteindre, & que nous nous donnons rarement la peine d'examiner. Nous estimons la valeur de chaque objet par son utilité, & par son influence sur

le Bonheur, mais nous croyons que cette utilité & ce bonheur ne demandent aucun examen.

Les hommes qu'on regarde communément comme les plus heureux, ſont ceux dont les deſirs ſont plus aiſément & plus fréquemment ſatisfaits. Mais ſi c'étoit en effet dans la poſſeſſion de l'objet de ſes deſirs, & dans une jouiſſance continuelle que conſiſtât le Bonheur, la plus grande partie des hommes auroit bien raiſon de ſe plaindre du lot qui leur eſt échu. Mais ce qu'on appelle *jouiſſance* n'eſt communément que momentané, & l'objet de la plus ardente pourſuite n'eſt pas plutôt obtenu, qu'il ceſſe de nous occuper. Une nouvelle paſſion ſuccède à celle qui s'éteint, & l'imagination eſt encore errante de nouveau après un but éloigné qu'elle nomme le *Bonheur*.

Quand nous venons à ſupputer les plaiſirs & les douleurs qui ſont réſervés au genre humain, celles-ci par leur intenſité, leur fréquence & leur durée, paroiſſent preſque toujours emporter la balance. A voir l'activité, l'empreſſement avec lequel nous nous pouſſons

les uns les autres dans la carrière de la vie, comme on cherche à s'avancer, comme on craint de revenir ſur ſes pas, comme l'âge mûr paroît dégoûté des amuſemens de la jeuneſſe, comme nous fuyons dans la vieilleſſe ce qui faiſoit les plaiſirs de notre enfance, on jugeroit que le ſouvenir du paſſé n'eſt pas moins que le ſentiment du préſent, une ſource de déplaiſirs & de dégoûts.

On ſe tromperoit cependant, & l'expérience ne nous montre pas les hommes auſſi malheureux que l'imagination nous les préſente. Parcourez les cités, les villages, les campagnes, vous ne voyez que des gens gais ou indifférens, oiſifs ou occupés, agiſſans ou tranquilles. Le Laboureur fredonne une chanſon en conduiſant ſa charrue; l'Artiſan occupé de ſon travail, paroît content. Les hommes doués d'une gayeté naturelle, éprouvent une ſuite de plaiſirs dont ils ne connoiſſent pas la ſource; & le Philoſophe mélancolique qui s'épuiſe à nous démontrer les misères de la vie, goûte dans ce travail de vrais momens de ſatisfaction; il eſt heureux en nous prouvant que les hommes ſont malheureux.

LES mots de plaiſir & de peine ſont trop ſouvent équivoques. A ſuivre les raiſonnemens même les plus exacts ſur cette matière, ces deux mots ne paroiſſent convenir qu'aux pures ſenſations qui ont rapport aux objets extérieurs, ſoit dans le ſouvenir du paſſé, le ſentiment du préſent, ou la crainte de l'avenir : mais dans ce cas même, c'eſt une grande erreur de ſuppoſer qu'ils comprennent tout ce qui conſtitue le bonheur ou le malheur de l'homme, & que ce ne puiſſe être que par une ſuite de toutes ces ſenſations diverſes qu'on nomme plaiſirs, qu'on peut en quelque ſorte former le tiſſu d'une vie heureuſe.

L'ESPRIT de l'homme pendant la plus grande partie du cours de ſa vie, eſt uniquement occupé de quelque objet qui exerce ſon activité, ſans y éprouver aucune ſenſation de plaiſir ou de peine, dont les noms mêmes ne ſont pas alors préſens à ſa penſée (1). Toutes les facul-

(1) M. de Maupertuis étoit d'un ſentiment contraire; il ſembloit douter qu'il y eût des perceptions, dont la préſence ou l'abſence fuſſent abſolument indifférentes. C'eſt à l'expérience à prononcer entre deux opinions ſi oppo-

tés de l'esprit, entendement, mémoire, prévoyance, opinion, volonté, desir, sont des noms de ses opérations diverses; ce sont autant de modifications, autant de formes différentes que l'esprit emprunte tour à tour dans son activité, & qui ne sauroient exister bien entières, sans exclure tout ce qui y est étranger.

SI donc ce que nous nommons plaisir & peine n'occupe qu'une très-courte partie de la vie humaine, comparée à celle qu'on consume à projetter & à exécuter, à poursuivre & à attendre, à réfléchir & à diriger, enfin dans tout ce qu'on appelle affaires & engagemens de la société; on verra aisément que toutes ces occupations sur lesquelles porte l'activité de l'esprit, méritent la plus grande partie de notre attention, par la place qu'elles occupent dans l'espace de la vie. L'esprit manque-t-il d'exercice; ce n'est pas le plaisir qu'il demande, mais quelque chose à faire, & les plaintes les plus ordinaires viennent moins des rigueurs de la détresse que des langueurs de l'oisiveté.

---

sées; mais je crois qu'il suffit de lire ce qui suit, pour sentir la vérité de l'assertion de notre Auteur.

CEPENDANT nous ne mettons guères au nombre des momens heureux de la vie ceux que nous consacrons à la tâche que nous nous sommes imposée. Il est devant nos yeux une époque où nous espérons voir finir nos peines, & commencer nos jouissances; & c'est à cette époque que nous paroissons tendre continuellement, en portant nos regards au-delà de cette source présente de satisfaction que nos occupations nous fournissent. Damandez à cet homme affairé, où est le Bonheur auquel il aspire? C'est, dira-t-il, dans l'objet de ses poursuites actuelles. Pourquoi donc n'est-il pas malheureux dans la privation de ce Bonheur après lequel il court? C'est, dira-t-il, qu'il espère l'obtenir. Mais est-ce en effet cette espérance qui soutient & console son esprit au milieu de cette route incertaine & pénible, & l'assurance du succès le rendroit-elle plus heureux? Lui procureroit-elle de plus douces émotions dans les intervalles de cette longue attente? Donnez au Chasseur la proie qu'il poursuit, au Joueur l'argent étalé sur la table; que l'un ne puisse plus fatiguer son corps, & l'autre tourmenter son esprit, ils riront l'un & l'autre de l'insensé qui veut leur épargner ces peines. Le dernier hazardera de

nouveau ſon argent pour retrouver les agitations qu'il cherchoit, & l'autre retournera encore dans les champs pour y entendre le cri des chiens, & ſuivre une proie nouvelle au milieu des périls & des difficultés. Otez à l'homme ſes occupations, raſſaſiez ſes deſirs, l'exiſtence eſt un fardeau pour lui, & le ſouvenir même un tourment.

Les chagrins & les maux de la vie humaine ſont ſouvent autant d'argumens dont l'homme ſe ſert pour calomnier la Bonté Divine : cependant combien l'homme choiſit-il ſouvent d'occupations différentes, qui ſont remplies de fatigues & de dangers ! Le grand Inventeur du jeu de la vie a bien ſu y contenter les Joueurs : ils ſe plaignent des chances, mais ſi on les leur ôtoit, le jeu ne les amuſeroit pas long-temps. Méditer un deſſein, travailler à l'exécuter, ſe laiſſer balancer par des flux & reflux d'émotions & de ſentimens, c'eſt par-là que l'eſprit acquiert en quelque ſorte un nouvel Etre, & ſemble jouir de lui-même. La fin & l'objet fuſſent-ils de peu d'importance, il ſuffit qu'ils excitent l'induſtrie ou l'imagination, jeux ou affaires, tout amuſe également. Deſirons-nous réparer

nos forces épuisées par le travail ou les affaires ; l'amusement que nous prenons n'est qu'une occupation nouvelle. Nous ne sommes pas toujours malheureux, même lorsque nous nous plaignons le plus. Il y a des afflictions que l'esprit chérit comme un état agréable, & les lamentations même sont quelquefois une expression de plaisir. Le Peintre & le Poëte n'ignorent point la prise que cette disposition leur donne sur notre cœur, & le gré que nous leur savons quand ils peuvent exciter en nous ces affections mélancoliques souvent plus agréables que la joie. L'homme étant ainsi constitué, tout motif d'action est une cause de Bonheur, soit en cherchant le plaisir, soit en fuyant la peine. Son activité est pour lui un plus grand bien que le plaisir qu'il cherche, & la langueur un plus grand mal que la peine qu'il souffre.

LA satisfaction des desirs sensuels occupe peu de momens de notre vie ; l'aiguillon de la sensualité n'est souvent qu'une maladie de l'esprit qui seroit bientôt guérie par un simple souvenir, si elle n'étoit continuellement enflammée par les illusions de l'espérance. La mort de l'animal qu'on poursuit dans les bois ne termine

pas plus promptement la chaſſe, que la ſatisfaction des deſirs du voluptueux n'éteint toute ſa joie. Ces mêmes deſirs renfermés dans leurs véritables bornes, & conſidérés comme les premiers liens de la ſociété, ſont ſans doute une partie importante dans le ſyſtême de la vie humaine. Par eux nous rempliſſons les deſſeins de la Nature, le genre humain s'entretient & s'accroît; mais poſer ſur ces jouiſſances la baſe du Bonheur de l'homme, ſeroit une erreur fort grande dans la ſpéculation comme dans la pratique. Ce Deſpote enfermé dans ſon ſerrail, pour qui tous les tréſors de l'Empire ſont arrachés des mains de ſes Sujets effrayés; lui, pour qui les mines les plus fécondes fourniſſent l'émeraude, le ſaphir, le diamant, pour qui l'air eſt embaumé de tous les parfums de l'Arabie, pour qui mille beautés choiſies ſont raſſemblées de tous côtés, & lui portent les rafinemens de volupté que l'art & le climat peuvent leur fournir; ce Deſpote, dis-je, renfermé dans ſa priſon qu'on nomme ſon Palais, eſt plus malheureux que le dernier de ce vil troupeau de Sujets dont les labeurs & les propriétés ſont conſacrés à ſoulager ſes langueurs, & à lui fournir des jouiſſances.

QUEL que ſoit l'empire de la ſenſualité, donnez de l'exercice à l'eſprit, engagez-le dans la pourſuite de quelque objet qui entretienne ſon activité, & cet empire s'évanouit. Eveillez la curioſité, ou quelqu'autre paſſion, & au milieu d'une brillante fête le plaiſir du feſtin va céder à celui de la converſation. L'enfant quitte la table pour courir à ſon jouet, & l'homme-fait pour voler à ſes affaires.

QUAND on conſidère que ce qui importe le plus à la nature des animaux en général, & de l'homme en particulier, conſiſte dans ces trois choſes, ſûreté, abri, & nourriture, auxquelles on peut joindre tout moyen de jouiſſance & de conſervation, on eſt tenté de croire que ce ſont là les vrais fondemens ſur leſquels l'homme doit établir ſon Bonheur. Mais il ne faut pas être profond Moraliſte pour reconnoître que le Bonheur n'eſt pas néceſſairement uni à la fortune, quoique le mot de fortune renferme tous les moyens de ſubſiſter & de jouir. Les circonſtances qui troublent le repos d'un homme, qui mettent ſes jours à la merci du ſort, qui l'obligent d'endurer la faim & la rigueur du temps, ſont regardées comme des malheurs; cependant

l'homme capable de conduite, l'homme ardent, l'homme courageux ne semble-t-il pas jouir en quelque sorte mieux de lui-même, lorsque placé au milieu des difficultés, des traverses & des dangers, il peut mettre en œuvre ses talens & ses facultés? On disoit un jour à Spinola, que François de Ver étoit mort de n'avoir plus rien à faire; il y en a bien assez, répondit-il, pour tuer un général (1). Combien de gens pour qui la guerre est un passe-temps, & qui prennent par choix & par goût la vie de Soldat, exposée à des dangers & à des fatigues continuelles? Combien d'autres se plaisent à mener sur les mers une vie sujette à mille cruels accidens, & au hazard de manquer de tout? Combien d'autres embrassent avidemment les tourmens des affaires, les épineuses difficultés de la politique? Plutôt que de supporter l'oisiveté, ils se chargeront des intérêts d'hommes & de Nations qui ne leur sont rien. Ce n'est pas cependant que la peine leur paroisse préférable au plaisir, mais c'est qu'aiguillonnés sans cesse par une activité ennemie du repos, ils cherchent à exercer leurs talens & leurs pensées; ils

(1) *Voyez* la Vie du Lord Herbert.

triomphent au sein du travail, & périssent de langueur & d'ennui quand ce travail ne subsiste plus.

QUELLE sorte de jouissance recherchoit donc cette jeunesse ardente qui, comme dit Tacite, aimoit le danger pour lui-même, & non pour les récompenses que son courage pouvoit obtenir? Quelle sorte de plaisir est donc l'objet des poursuites du Chasseur & du Soldat, quand le bruit des trompettes ou des cors, le cri des chiens, ou le cliquetis des armes, éveillent leur ardeur? Les momens les plus vifs de la vie humaine sont ceux qui nous appellent aux périls & aux difficultés, & non ceux qui nous abandonnent à notre sûreté & à notre repos. L'homme en lui-même n'est pas un animal de plaisir destiné seulement à jouir de ce que la Nature lui donne pour son usage; mais pareil en cela aux animaux qu'il s'associe pour la chasse & pour la guerre, il semble né pour l'exercice de ses facultés plus que pour tout ce qu'il appelle des jouissances. Il languit dans le sein de l'abondance & des commodités de la vie, & s'exalte au milieu des périls & des alarmes. Son activité naturelle trouve alors à se satisfaire

dans les différentes facultés dont la Nature l'a pourvu ; & les plus respectables attributs de son Etre, la magnanimité, le courage & la sagesse ne sont rien sans les circonstances & les difficultés qui donnent lieu à l'homme de les mettre en pratique (1).

Si les plaisirs des sens perdent tout leur pouvoir quand l'esprit est fortement occupé de quelque objet qui l'intéresse, il n'est pas moins vrai que les douleurs du corps sont amorties lorsque l'ame est entièrement livrée à quelque affection qui la domine. Des blessures reçues dans la chaleur de quelque vive occupation, dans l'ardeur du combat, au fort de la mêlée, dans le tumulte d'une déroute, ne se font sentir que lorsque les agitations de l'esprit sont calmées. Les tourmens même exercés avec le plus de sang-froid & d'industrie sur des hommes saisis de quelque enthousiasme, soit de la Religion, soit de l'amour de la Patrie, perdent presque toute leur force ; & à la fermeté, à la tranquillité que font paroître ces illustres Patients, ils semblent que les douleurs ne sauroient

(1) C'étoit le raisonnement d'Aristote.

pénétrer jusqu'à leur ame. Ces mortifications excessives & volontaires embrassées par le zèle de la Religion ; ces longues & cruelles pénitences que, pendant plusieurs années, s'imposent de plein gré les fanatiques de l'Orient ; le mépris que les Sauvages se font honneur de montrer pour les tortures les plus barbares ; la gaieté du Soldat & sa patience obstinée dans les travaux de la guerre ; les fatigues du Chasseur dans ses pénibles passe-temps, sont autant de preuves que ce seroit se tromper beaucoup que de supputer les misères de l'homme par les peines & les souffrances auxquelles il est sujet. Et s'il y a quelque rafinement à dire que le Bonheur ne doit pas être mesuré par les jouissances des sens, c'est un rafinement que les Regulus & les Cincinnatus avoient connu avant que le mot de Philosophie eût pénétré jusqu'à leurs oreilles. Fabricius le connut lorsqu'il n'avoit entendu que des argumens contraires (1) : les enfans le pratiquent dans leurs jeux, & le Sauvage dans ses forêts, lorsque voyant la mollesse des villes voisines, l'abondance des champs cultivés à l'entour, il dédaigne de nous imiter.

---

(1) *Voyez* la Vie de Pyrrh. *in Plut.*

L'HOMME, il faut l'avouer, malgré l'activité de son esprit, a trop de dépendances animales pour n'être pas classé parmi les animaux. Quand le corps est malade, l'esprit est languissant; dès que son sang cesse de circuler, son ame l'abandonne. La Nature, qui veille à sa conservation, lui a donné le sentiment du plaisir & de la peine; elle a mis dans son cœur la crainte de la mort, comme un instinct préservatif auquel elle a confié sa sûreté, plutôt que de s'en reposer sur ses réflexions trop lentes, & sur sa vigilance trop incertaine.

(1) DANS quelques systêmes différens que la spéculation puisse nous entraîner sur la distinction de l'ame & du corps, nous ne pouvons nous empêcher de reconnoître la vérité de ces assertions. L'homme est un être qui, par l'ac-

(1) Notre Auteur paroîtra peut-être ici s'être laissé entraîner hors de son sujet; mais en le suivant avec attention, on voit qu'il s'y enfonce profondément. L'homme est un composé de sens & de raison. Comme animal sensible, tout agit sur lui sans sa participation; mais comme animal intellectuel, il agit sur lui même avec réflexion, & ôte aux sens une partie de leur empire.

cord

cord d'une foule d'organes visibles, suffit à une multiplicité de fonctions différentes. Nous le voyons, d'un côté, resserrer, relâcher, étendre à son gré les muscles, qui sont les ressorts de ses mouvemens; de l'autre, son cœur & ses artères battent sans sa participation, & son sang coule dans ses veines sans qu'il en ait presque connoissance. Mais combien d'autres opérations ne fait-il pas, que nous ne pouvons plus rapporter à ces mêmes principes matériels. Il a des perceptions, & il les combine; il voit le présent, juge le passé, & prévoit l'avenir; il desire & il craint; il admire & méprise; il emploie ses réflexions à jouir de ses plaisirs & à supporter ses peines : l'énergie des unes & des autres est en quelque sorte en son pouvoir. Toutes ces fonctions différentes sont souvent simultanées, & la manière dont il les remplit dépend encore de sa constitution. Si son sang circule plus lentement dans ses veines, si ses muscles n'ont plus le même ressort, l'imagination perd sa chaleur & l'entendement sa clarté. Si quelque indisposition l'assiège, le Médecin n'est pas moins attentif aux pensées du malade qu'à son régime, & étudie aussi-bien les accès de sa passion, que ceux de la fièvre qui le tourmente.

AVEC toute la ſagacité, les précautions, l'inſtinct que la Nature lui a donnés pour la conſervation de ſon être, il partage, à certains égards, le deſtin des autres animaux : il ne ſemble naître que pour mourir. Des légions d'hommes ceſſent d'exiſter avant d'avoir atteint la perfection de leur être; & la plûpart des individus, livrés à la crainte ainſi que les animaux, coulent, dans l'amertume & l'inquiétude, le peu de jours qu'ils ont à vivre; tandis, qu'avec de la réſolution & du courage, ils les euſſent rendus plus heureux.

QUELQUEFOIS cependant l'homme, s'élevant au-deſſus de cet état abject, ne paroît plus s'effrayer de voir de près le terme de ſa vie. L'intenſité de ſa réflexion, la violence de ſon deſir, le rendent inſenſible à la douleur & aux dangers, & à l'heure même de la mort, l'élévation de ſon eſprit ſemble donner du ton à ſes muſcles; ſon ame, occupée de l'objet qu'elle pourſuit, montre une nouvelle vigueur, & lutte, avec avantage, contre le corps qu'elle va quitter. Muley Meluck, porté dans une litière, tout mourant qu'il étoit, ne voulut point quitter le champ de bataille, & continua de donner ſes

ordres jusqu'à ce qu'il se sentît expirer. Alors, par un dernier effort, mettant sa main sur sa bouche, il fit entendre ce qu'il ne pouvoit dire, & donna l'ordre de cacher sa mort; précaution importante, & qui seule valoit toutes celles qu'il avoit déjà prises pour éviter la défaite de son armée (1).

Si cette habitude de l'ame est si importante & si utile dans certains événemens de la vie, la réflexion ne pourroit-elle pas nous aider à l'acquérir? Pourquoi croirons-nous la chose impossible, quand nous savons que les Grecs & les Romains regardoient le courage qui fait mépriser les plaisirs, supporter les peines & braver la mort, comme la vertu éminente de l'homme, & celle qu'on cherchoit à inculquer dans l'ame des enfans avec les premiers principes de l'éducation. Ils savoient qu'une ame vigoureuse trouvoit dans la vie assez de matières à exercer la force que la Nature & l'éducation pouvoit lui avoir donnée; ils savoient aussi que le premier point de cette éducation, étoit de dégager

(1) *Voyez* les Révolutions de Portugal.

l'ame de ces craintes & de ces émotions pusillanimes, dont elle est affligée dans l'enfance.

CHEZ presque toutes les Nations les hommes ont recherché les occasions de montrer leur courage. Jaloux de s'attirer l'admiration de leurs semblables, ils ont quelquefois offert des tableaux d'horreur à ceux pour qui ces vertus sont étrangères. Scœvola met sa main sur des charbons ardens, pour montrer à Porsenna jusqu'où va son courage. Le Sauvage se brûle & se cicatrise en cent endroits du corps, pour pouvoir, dans l'occasion, défier la barbarie de ses ennemis. Le Musulman se fait de larges incisions pour toucher le cœur de sa maîtresse; & plus il voit son sang couler, plus il affecte de gaieté, en songeant qu'il a gagné l'estime de celle qu'il aime.

CERTAINES Nations se sont tellement accoutumées avec la douleur, qu'elles semblent se jouer avec elle; leur constance en ce point est poussée jusqu'à un tel excès, qu'elle en devient absurde & cruelle. D'autres peuples regardent les douleurs du corps comme les plus grands des maux; & pour en augmenter encore l'a-

mertume, ils y joignent toutes les terreurs d'une imagination foible & abjecte (1). Ainsi l'habitude & l'opinion ont seules porté la nature humaine dans deux excès opposés de force & de foiblesse ; ainsi l'homme tient, pour ainsi dire,

---

(1) Il est peu de Moralistes qui aient disculpé la Nature avec une éloquence plus animée, plus pressante & plus rapide, & par-là rendu un plus grand service à l'humanité. L'Auteur appelle à son secours l'expérience ; il montre combien une imagination forte & courageuse fait braver & supporter des maux, dont une ame pusillanime craint même les apparences. Quelle différence entre un homme pénétré de ces principes, & celui qui ne voit dans la Nature que désordre, confusion, injustice & malheurs ; c'est de toutes les préventions la plus funeste à la tranquillité & au Bonheur, & de toutes ces opinions c'est, sans contredit, la moins raisonnable. Aux yeux de l'homme qui s'en est laissé prévenir, la Nature semble se couvrir d'un voile de deuil ; il ne paroît entouré que de malheurs ; il ne tient nul compte des plaisirs que chaque instant fait éclore autour de lui. L'injustice qu'il prête à la Nature, le rend injuste envers les autres. Pourquoi seroit-il bienfaisant, lorsqu'il ne voit dans l'univers que des signes de malveillance & de destruction ? Mais sur quel fondement a-t-il établi cette opinion funeste ? Par quelle démonstration en prouvera-t-il la vérité ? Opposera-t-il à cette marche régulière, à ce concert harmonieux de tous ces mondes

en sa main, la mesure des maux auxquels il est sujet.

---

qui roulent autour de nous, quelques accidens, qu'il appelle désordres? A quels poids pesera-t-il les maux & les accidens de la vie humaine? Quelle ame empruntera-t-il pour en apprécier les calamités? Sera-ce une ame timide, foible, abjecte, qui se grossit à elle-même les maux, en accumulant la douleur du passé & la crainte de l'avenir, ou une ame forte & généreuse, qui sait que les plus grandes douleurs ne sont pas sans plaisir, quand ce ne seroit que celui de les braver? L'enfant pleure d'une piquure, que l'homme-fait éprouve sans seulement y faire attention. Lequel des deux se trompe? A quel point doit venir la douleur pour arracher des larmes à cet homme courageux? Si la piquure n'est pas une douleur pour lui, à quel degré doit parvenir ce déchirement pour commencer à devenir un mal? Si ces degrés ne sont pas fixés ni dans la Physique, ni dans la Morale, & si nous sommes nous-mêmes en quelque sorte les arbitres de nos sensations, par quelle fausseté de raisonnemens peut on rendre la Nature comptable de ce qui nous affecte? Et quand nous nous rendons doublement malheureux, soit par les maux que nous nous forgeons, soit par la sensibilité que nous augmentons, pouvons-nous nous plaindre de n'être pas heureux?

CHAPITRE II.

QUICONQUE a jamais examiné avec soin la condition & les mœurs des hommes, relativement à leur bien-être & à leur éducation, sera convaincu que leur situation physique & morale ne constitue pas proprement ni leur bonheur, ni leur malheur. Il n'existe point de mesure précise, d'agrémens & de plaisirs qui puisse fixer, pour tous les hommes, l'idée de ce qu'on appelle le Bonheur; comme il n'existe point de degré précis d'inquiétude & de peine qui puisse caractériser le malheur. Le courage & la magnanimité, de même que la crainte & les tourmens de l'envie, ne sont point des affections propres à une certaine classe & à un certain ordre d'hommes; & il n'y a point de condition, si misérable qu'elle soit, où l'homme n'ait montré qu'il est possible de développer, avec avantage, les talens & les vertus qui distinguent l'espèce humaine.

QUELLE est donc cette chose si obscure & si énigmatique, que l'on appelle le Bonheur; que chacun place, suivant sa fantaisie, dans tant de situations différentes, & qui semblent fuir

dans un temps, les mêmes circonſtances qui l'avoient amené dans un autre. Ce n'eſt point une ſucceſſion de plaiſirs purement ſenſuels, qui, vû la foibleſſe de nos organes, ne peuvent remplir qu'un petit nombre de momens dans la vie, qui la détruiſent s'ils ſont expreſſifs, ou ſont bientôt ſuivis d'un dégoût abſolu. Ils reſſemblent alors à ces éclairs qui brillent dans la nuit ſombre, & qui, par des lueurs paſſagères, ne font que nous rendre l'obſcurité plus ſenſible. Le Bonheur n'eſt pas cet état de repos, cette ſorte de quiétude imaginaire ou d'affranchiſſement de tout ſoin, qui, contemplé d'une certaine diſtance, eſt ſi fréquemment l'objet de nos deſirs; mais qui, en approchant, n'apporte avec ſoi qu'ennui & langueur, plus inſupportable que la peine même.

AINSI le Bonheur gît plus dans la pourſuite d'un objet quelconque, que dans la jouiſſance de cet objet; & dans quelque ſituation que nous puiſſions nous trouver, fût-ce dans les momens les plus heureux de la vie la plus fortunée, le Bonheur dépend plutôt du degré d'occupation de notre ame & de notre entendement, que des circonſtances heureuſes qui nous environnent,

des facultés que la fortune nous procure, & des moyens qui sont entre nos mains.

Si cette considération générale est juste par rapport à ce genre de poursuites, que l'on désigne sous le nom général d'*amusemens*, & qui, en effet, amusent la plus grande partie de la vie de ces hommes, communément appellés heureux, elle ne mérite pas moins d'être appliquée à ces occupations où l'on estime seulement le but que l'on poursuit, & non le travail qui doit y mener. Ne voyons-nous pas ce qu'on dit souvent de l'avare, qui regarde comme un passe-temps agréable le soin de ses trésors, & qui pourroit défier son héritier d'avoir plus de plaisir à les dépenser, qu'il n'en eut à les acquérir.

Pourquoi l'avare, renfermé uniquement dans l'objet de sa passion, indifférent à tout ce qui peut toucher les autres hommes, ne seroit-il pas aussi heureux que ceux qui en portent plus communément le titre; en supposant que, se bornant à jouir de la vue de ses richesses, il ait étouffé dans son cœur l'envie & la jalousie, qui sont le tourment des ambitieux? Pourquoi ne seroit-il pas plus heureux que le prodigue, qui

consume son bien en de folles dépenses ? Pourquoi ne seroit-il pas supposé mener une vie de plaisirs & d'amusemens aussi douce que l'homme à talens, l'érudit, l'homme de goût, qui semblent souvent n'avoir cherché que l'art de tromper le cours du temps par quelque innocente occupation ? Quelle différence y aura-t-il entre eux & l'avare, si leurs lumières & leur industrie n'ont pas plus d'utilité réelle, que les trésors enfouis par cet avide possesseur (1) ?

TOUS les divertissemens qui ne sont pas pour nous une sorte d'affaires, c'est-à-dire, qui ne nous procurent point quelque passion ou quelque exercice proportionnés à nos talens & à nos facultés, sont bientôt suivis du dégoût. La chasse & le jeu ont chacun leurs dangers & leurs difficultés, propres à éveiller & à mettre en œuvre

(1) Sans doute il peut y avoir des occupations littéraires qui sembleroient aussi inutiles que celles de l'avare; cependant il y auroit de l'injustice à les mettre au même rang. Il n'y a point d'occupation littéraire qui ne tende à former l'intelligence, & qui ne mene par conséquent à la découverte de quelque vérité. On ne peut rien dire de semblable des plaisirs de l'avare.

l'activité de l'esprit. Tout jeu qui demande quelque contention, anime l'émulation du joueur & des assistans, & leur inspire une sorte de zèle de parti. Les problêmes difficiles sont les jeux du Mathématicien, & les questions épineuses ceux du Légiste & du Théologien; plus ils peuvent exercer leur raisonnement & leur subtilité, plus le jeu est intéressant. Le desir de ces sortes d'occupations, comme celui des appétits naturels, a ses excès; & l'usage immodéré du vin n'est pas plus une débauche, qu'un appétit déréglé des plus honorables amusemens.

UNE bagatelle, un jeu de peu d'importance suffisoient d'abord pour amuser le joueur; mais l'habitude ayant bientôt émoussé ses sensations, il a fallu les augmenter par l'intérêt. Alors le jeu est devenu sérieux, il s'est accru par degrés; & le joueur n'a plus trouvé les émotions qu'il cherchoit, que dans ce mêlange d'anxiétés, d'espérance & de désespoir, que le hazard, auquel il commet sa fortune, excite ou dissipe tour à tour.

SI donc les hommes font d'un simple amusement une occupation plus sérieuse & plus

intéressante que leurs affaires même, il seroit difficile de dire pourquoi leurs affaires & toutes ces occupations différentes de la vie humaine, indépendamment des avantages qu'elles peuvent avoir, ne seroient pas choisies comme des amusemens, & mises au nombre des plaisirs? C'est en effet sur la convenance de ces occupations avec la nature de l'homme, qu'est fondée la gaieté de cet artisan ou de ce laboureur qui chante au milieu de son travail; c'est de-là que dérive la patience non-réfléchie de l'homme de peine, dont l'hilarité nous étonne; c'est-là que repose, en quelque sorte, le secret du Bonheur. Il ne peut être maintenu que par un choix quelconque d'occupation ou d'amusement, en considérant la vie, en général & en particulier comme une scene plus ou moins longue d'exercices pour l'esprit, & d'engagemens pour le cœur (1).

« Je n'épargnerai ni soins, ni travaux, ni

(1) L'homme veut être exercé, & il n'a en lui que deux moteurs, l'intérêt personnel ou l'intérêt public. Il faut choisir le plus actif & le plus fécond en sentimens. Voilà la transition que l'Auteur a supprimée, & que j'ai cru devoir indiquer pour la commodité de quelques Lecteurs.

» peine, disoit Brutus, pour délivrer mon pays
» de la servitude. Si l'évenement est favorable,
» je m'en réjouirai; s'il ne l'est pas, je m'en
» réjouirai encore ». Eh! quelle sorte de joie peut-on goûter au milieu du renversement de sa Patrie? Seroit-ce que pour un Stoïcien la douleur & l'humiliation ne sont point un mal? Non; mais c'est que tout mal quelconque doit être supporté quand il arrive. « Et pourquoi encore,
» disoit Brutus, ce mal viendroit-il jusqu'à moi?
» J'ai suivi ma conscience, & je puis toujours
» la suivre. Les événemens ont changé mon
» pouvoir, mais n'ont pas changé ma volonté.
» Si je ne puis plus remplir le rôle de Citoyen,
» je remplirai du moins celui d'un homme. S'il
» est quelque situation où l'on ne puisse ni agir
» ni mourir; je confesse alors que je puis être
» malheureux ».

TOUT homme qui porte en lui même une ame capable d'envisager la vie humaine sous cet aspect, n'a plus qu'à faire un choix de ses occupations, pour jouir de cette énergie & de cette liberté d'ame qui constitue vraisemblablement toute la félicité particulière à laquelle il puisse atteindre ici bas.

LES dispositions des hommes, & les occupations qui en dérivent, ne peuvent avoir que deux rapports, l'intérêt particulier, ou celui de la société. Les premiers se plaisent dans la solitude, où si elles ont quelque relation étrangère, ce n'est que par des sentimens d'émulation, d'envie & d'inimitié. Les autres nous portent à vivre avec nos semblables, & à leur faire du bien; elles tendent à unir ensemble tous les membres épars de la société; elles établissent entre eux une communication mutuelle de plaisirs & de peines, & font de ce commerce heureux une sorte de jouissance. C'est à ces dispositions que se rapportent l'attrait des deux sexes l'un pour l'autre, les affections réciproques des pères & des enfans, l'humanité en général & en particulier, enfin tous ces attachemens, tous ces degrés divers d'amitié qui nous lient les uns aux autres, & cette habitude de l'ame, par laquelle nous nous considérons comme dépendans d'une société chérie, dont nous sommes membres, & dont le bien est l'objet de nos desirs & la règle suprême de notre conduite. Cette affection réfléchie devient insensiblement un sentiment de bienveillance, qui franchit toutes les bornes, & qui ne connoît

plus de distinctions. Elle s'étend loin de nous; elle embrasse l'univers entier. « Eh quoi ! disoit « Antonin, nous aimerons la Cité de Cécrops, » & nous n'aimerons pas celle de Dieu ! ».

Il n'y a point d'émotion du cœur qui soit indifférente; c'est un acte de vivacité & de joie, ou un sentiment de tristesse, un transport de plaisir, ou une convulsion de douleur. C'est par ces émotions que nous sentons notre existence; c'est par elles que nous pouvons être heureux ou malheureux.

L'INDIVIDU chargé du soin de sa conservation peut exister dans la solitude, éloigné de toute société, & y remplir un certain nombre de fonctions qui dépendent des sens, de l'imagination & de la raison : il trouve dans ces fonctions même la récompense de ses soins. Tout exercice naturel qui a rapport, soit à lui-même, soit à ses semblables, non-seulement l'occupe, mais l'amuse, & lui procure des momens agréables & des plaisirs réels.

CEPENDANT ce soin particulier que l'individu apporte à sa conservation, poussé jusqu'à un

certain degré, peut changer cette ſource naturelle de plaiſirs dans une ſource d'anxiétés & de tourmens. Ce degré eſt celui où l'intérêt perſonnel paroît dégénérer en avarice, orgueil & vanité, & où l'habitude des ſentimens jaloux, craintifs ou envieux devient auſſi deſtructive de notre bien-être, qu'oppoſée à celui du genre humain. Cependant le mal qui réſulte de ce ſoin particulier de notre individu, porté à l'excès, vient moins de cet excès même, que de notre mépriſe & de notre faux jugement ſur les objets de nos pourſuites.

SANS ſonger que le Bonheur eſt fondé ſeulement ſur les qualités de l'ame, nous nous croyons ſans ceſſe à la merci de tous les accidens de la vie, & notre exiſtence n'eſt que ſoucis & qu'incertitudes. Nous nous regardons comme dépendans de la volonté des autres, & nous vivons dans la ſervitude & dans la crainte. Nous plaçons notre félicité dans des objets qui nous attirent des compétiteurs & des rivaux, & nous nous engageons ainſi dans des combats d'émulation, d'envie, de haine, d'animoſité, de vengeance, qui font de notre vie une vie de douleurs & de tourmens. Loin de n'attribuer

qu'à

qu'à nous l'effet naturel de notre foiblesse, de nos faux jugemens & de notre malice ; nous les mettons sur le compte des autres ; & tandis que nous faisons tout ce qu'il faut pour accroître notre misère, nous sommes tout étonnés d'être si misérables. Mais tout homme qui voudra se rappeller qu'il est, par sa nature, un être raisonnable & membre d'une société, & que le soin de sa conservation n'est autre que celui de la perfection de sa raison & des mouvemens de son cœur, ne tombera pas dans les mêmes inconvéniens, & ne trouvera plus que des sujets de satisfaction dans ce penchant que la Nature a donné à chaque individu pour veiller à sa conservation.

L'HABITUDE où l'on est communément de considérer les inclinations des hommes sous deux points de vue ; celui de l'amour-propre & celui de la bienveillance ; le premier ne se rapportant qu'à nous-mêmes, & le second aux autres, n'a pas laissé que de nous induire dans beaucoup d'erreurs au sujet de l'intérêt personnel ; & notre ardeur à soutenir le désintéressement de la vertu, n'a pas toujours été fort utile à la bonté de sa cause. On a cru que l'amour-

propre n'avoit pour objet que notre avantage & notre plaisir, & que la bienveillance n'avoit d'autre effet que l'avantage & le plaisir des autres : mais ce n'est qu'une fausse division, qui n'a servi qu'à nous égarer. Toute inclination satisfaite, est une jouissance personnelle; & le plus ou moins de satisfaction étant proportionné à l'énergie du sentiment qui nous anime, il en résulte que nous pouvons quelquefois recueillir plus de contentement du bien que nous aurons procuré aux autres, que de celui que nous nous serons procuré à nous-mêmes.

(1) AINSI cette affection généreuse, qui nous porte vers les autres, ne sauroit être satisfaite sans que nous y trouvions notre propre satisfaction. Ainsi par l'étendue qu'elle peut avoir,

---

(1) L'Auteur a démontré que les affections purement personnelles, ne pouvoient se rapporter qu'aux plaisirs des sens, & que ces plaisirs s'épuisoient bientôt. Il parle ici d'une autre espèce de jouissance, qui n'est pas moins en nous, quoiqu'elle se rapporte à des objets hors de nous. Nos satisfactions ont d'étroites limites, tant qu'elles sont renfermées dans les seuls chatouillemens des sens; elles ne le sont plus, quand elles embrassent toutes les émotions du cœur.

& la multiplicité d'objets qui peuvent servir à l'exercer, elle doit être regardée comme le premier & le principal fondement du bonheur du genre humain. Toute émotion du cœur, produite par les liens du sang ou de l'amour, ou de l'amitié, par le zèle du bien public ou celui de l'humanité, est un moyen ou plutôt un sentiment de jouissance & de satisfaction. La pitié & la compassion, le chagrin même & la mélancolie deviennent des sentimens agréables, quand ils dérivent de quelque tendre affection. Ce ne sont pas positivement des plaisirs, ce sont des peines d'une nature si particulière, que nous ne les changerions pas pour des jouissances réelles. Le grand avantage que la bienveillance a sur l'intérêt personnel, c'est que ses excès ne sont jamais dangereux, & qu'elle n'est point assujettie à ces anxiétés, à ces passions cruelles, telles que la jalousie & la haine, qui tourmentent les ames où l'amour-propre domine. Du moment que ces passions viennent à paroître, on peut assurer que l'intérêt personnel a le dessus, & que la vanité a pris la place de la bienveillance.

L'AVANTAGE que cette généreuse affection

a sur l'amour-propre, n'est pas seulement de nous épargner ces passions qui nous dévorent, & de suppléer tous ces amusemens pénibles, tous ces plaisirs frivoles, dont un esprit déréglé tâche d'occuper ses loisirs. La bienveillance devient encore naturellement la source de mille autres vertus. La tempérance, cette vertu si difficile pour la plûpart des hommes, ne coûte plus rien à celui qui a mis les plaisirs du cœur à la place de ceux des sens. Le courage ne lui est pas moins naturel; que dis-je? il est en quelque sorte inséparable de son existence. Quelle ame éprise de l'amour de la société, ou de quelque objet particulier, n'oublie pas alors les difficultés & les périls qu'il peut rencontrer, ne surmonte pas les craintes & les inquiétudes personnelles, pour veiller à la sûreté de l'objet de son zèle & de ses affections?

LE véritable secret du bonheur de l'homme, seroit donc d'établir ses occupations sur les affections sociales; de se regarder comme membre d'une société, pour laquelle il doit brûler d'un zèle ardent, & de travailler ainsi à déraciner cet intérêt particulier d'où dérive la crainte, l'envie, la malignité, & les tourmens qui y sont

attachés. C'étoit le ſentiment de M. Pope, quand il diſoit :

Tel qu'un Cep abondant, l'homme veut un lien ;
Sur l'objet qu'il embraſſe, il trouve ſon ſoutien.

LES hommes penſent communément que c'eſt un devoir de rendre des ſervices, & un bonheur d'en recevoir. Mais ſi en effet le courage ou le ſentiment noble d'un cœur dévoué au bien du genre humain, ſont la baſe la plus ſolide de la félicité humaine, le bienfait rend plus heureux celui qui le répand, que celui qui le reçoit ; & le plus grand bien que les ames fortes & généreuſes peuvent procurer à leurs ſemblables, eſt de les faire participer à ce bonheur dont elles jouiſſent (1).

(1) Le peuple, qui ne juge que par ſes yeux, regarde communément les Rois comme les plus heureux des hommes. Il ne ſe tromperoit pas, s'il ne prenoit que pour une vérité accidentelle ce qu'il croit une vérité conſtante. Un Roi qui a l'ambition de rendre heureux ſon peuple, & qui y réuſſit, doit être, ſans contredit, le plus heureux de tous les hommes. Cette noble ambition ſuppoſe une grande élévation d'ame & une généroſité peu commune, puiſqu'elle réſiſte à tous les attraits des plaiſirs, qui pourroient le diſtraire de cette ſublime occu-

La vertu n'eſt pas une tâche impoſée de travailler au bonheur des autres; elle eſt elle-même une ſorte de félicité auſſi grande que celle que nous cherchons à procurer. « Ce n'eſt » pas, dit Epictete, en élevant des toîts ſu- » perbes, que vous rendrez ſervice à votre » Patrie, mais en élevant l'ame de vos Conci- » toyens; car il vaut mieux mettre de grands » hommes ſous des chaumières, que des eſ- » claves dans des palais ».

Aux yeux de l'homme épris de la paſſion de

---

pation. Le ſuccès qui la ſuit, doit donner à cette ame, ſi ſingulièrement élevée au-deſſus des autres, des tranſports de ſatisfaction, que les autres hommes ne ſauroient connoître. On peut en croire ſur cet article le témoignage de Louis XIV, ce Roi qui fit des idolâtres, & qui méritoit bien d'en avoir. Voici ce qu'il dit lui-même : « Le métier de Roi eſt grand, noble & bien » délicieux.... Quand on a l'Etat en vue, on travaille » pour ſoi : le bien de l'un fait la gloire de l'autre. Quand » le premier eſt heureux, élevé & puiſſant; celui qui en » eſt cauſe en eſt glorieux, & par conſéquent doit plus » goûter que ſes Sujets, par rapport à lui & à eux, tout » ce qu'il y a de plus agréable dans la vie ». *Mém. Polit. & Milit. par M. l'Abbé Millot, tom. IV.*

la bienveillance, la satisfaction des autres est une source de jouissance; & l'existence même dans un monde, qu'il sait être gouverné par une Providence, est un bonheur. Libre de tous ces soins, qui abaissent l'ame, & de ces émotions, de ces craintes, qui la rendent foible & pusillanime, il jouit d'un calme délicieux. Son activité n'a pour but que des entreprises honnêtes & utiles; il conserve ainsi toute sa vigueur pour l'exercice des talens heureux que la Nature lui a donnés. C'étoit sur ces principes que fut fondé le caractère de ces peuples célèbres dans l'antiquité, durant plusieurs périodes de leur histoire; ce fut par-là que devinrent si ordinaires, parmi eux, ces exemples de magnanimité qui se rencontrent si rarement sous des Gouvernemens moins favorables aux affections publiques; ces exemples, qui sans être aujourd'hui ni pratiqués ni conçus, sont encore les sujets de notre admiration & de nos panégyriques. Ce n'étoit pas un mince éloge que celui que Xénophon faisoit de Thrasybule : « Ainsi mou» rut ce Général, qui fut un homme de bien ». L'histoire de cet illustre personnage nous dit assez quelle étendue on donnoit à ce mot, &

quelles grandes qualités possédoit celui qui en étoit digne.

LES Citoyens de ces fameuses Républiques avoient si bien contracté l'habitude de se regarder comme membres de la Patrie, que les considérations personnelles n'étoient presque plus rien pour eux. Les yeux toujours attachés sur les objets qui pouvoient le plus exalter leur ame, ils n'agissoient que dans la vue des avantages de leurs Concitoyens; & c'étoit ainsi qu'ils mettoient en usage leurs talens pour le Conseil, pour l'Eloquence, pour la Politique & la Guerre; ces talens, d'où dépendent la fortune & la gloire des Nations. Dans cette noble carrière ils fortifioient leur ame, aiguisoient leur esprit, & acquéroient enfin non-seulement cette magnanimité & cette supériorité de connoissances politiques & guerrières qui les ont distingués, mais encore tous ces Arts agréables, tels que la Poésie & les Lettres, qui, parmi eux, n'étoient cependant que des talens du second ordre.

CHEZ les Grecs ou les Romains des premiers

temps, l'individu n'étoit rien; la Patrie étoit tout. Chez les peuples modernes, ou du moins la plus grande partie, l'individu eſt tout, & la Patrie n'eſt rien. Les Gouvernemens modernes avoient du moins un avantage dans leur première inſtitution, c'étoit que la place & la dignité étoient particulières aux individus, & qu'ils ne pouvoient les conſerver qu'en continuant de les mériter. De-là réſultoit une activité néceſſaire dans chaque Citoyen pour concourir au bien général ou au bien du corps, dont il faiſoit partie. Mais cette activité des divers membres de l'Etat, dirigée quelquefois en ſens contraire, devoit produire des diviſions inteſtines, des déſordres, des guerres au ſein même de la Patrie. La ſtabilité des Loix a fait diſparoître ces agitations publiques, & avec elle l'eſprit qui les excitoit. Moins occupé de l'intérêt général, chaque individu s'eſt renfermé dans ſon intérêt particulier : le ſoin de ſa fortune eſt devenu le ſoin dominant; & juſques dans ces Gouvernemens où la liberté du Citoyen ne ſauroit être maintenue ſans une vigilance continuelle de chaque Membre de l'Etat, ceux qui ont, comme on dit, leur fortune faite, ſont regardés comme n'ayant rien à faire.

Le goût des Jardins, des Bâtimens, de la Peinture (1), de la Musique leur tient lieu d'occupations. Avec ces amusemens, ils s'efforcent de remplir le vuide immense de leur vie, & cherchent ainsi, contre les langueurs de l'ennui, un remède, qu'ils auroient bien mieux trouvé dans le desir de servir la Patrie, ou d'être utiles au genre humain.

QUE l'homme foible ou méchant se décharge du poids de l'oisiveté, en cherchant des occupations innocentes, rien de plus heureux pour la société & pour eux-mêmes; puisqu'ils préviennent ainsi les effets d'un tempéramment vicieux, qui seroit nécessairement nuisible. Mais que des hommes bien nés, capables d'inclinations heureuses, de talens & de courage, se

(1) L'Auteur, en condamnant ces plaisirs, n'a voulu qu'en désapprouver l'excès; puisque ces Arts, qu'on a nommés Libéraux, n'ont mérité ce nom, que parce qu'ils conviennent particulièrement à des hommes libres, c'est-à-dire, à ces hommes que la noblesse, la simplicité, l'honnêteté de leurs mœurs & les circonstances mettent à l'abri des orages du Monde & de sa servitude. On sait le cas que les Anciens faisoient de ces Arts, & comment ils les appliquoient à la Morale.

livrent à des passions viles, ou à des amusemens futils; pour remplir le cours du temps, rien de plus contraire à leur propre avantage & à celui de l'humanité. Ils se trompent dans le choix de leurs passe-temps; au lieu des plaisirs nobles & délicieux qu'ils pourroient goûter, en exerçant leur bienveillance, ils n'ont que des plaisirs communs, qu'ils partagent avec des ames vulgaires, qui en ont fait leur seule ressource.

COMBIEN cette considération seule ne devroit-elle pas les rappeller à de plus nobles amusemens, s'ils songoient que ces plaisirs de la bienveillance leur sont comme exclusivement réservés; tandis qu'ils sont interdits à l'homme méchant, avide ou envieux! Les hommes assez heureux pour se laisser guider par les penchans de la bienfaisance, que la Nature leur a donnés; en pratiquent les devoirs, en goûtent les douceurs, sans presque qu'il leur en coûte la peine de la réflexion. Dans les affaires, dans le commerce de l'amitié, dans toutes les occupations de la société, leur ame, doucement bercée par des sentimens & des émotions agréables, se laisse emporter au cours insensible de la vie, & jouit du présent, sans regret du passé, sans

inquiétude pour l'avenir : il ne faut que les voir pour juger qu'ils sont heureux. Leur extérieur simple, modeste & tranquille, montre assez que la vertu ne leur coûte aucun effort, & que cette tâche de désintéressement & de sévérité, qui effraie dans la spéculation, n'est presque rien dans la pratique.

CHAPITRE III.

(1) MALGRÉ tous les sophismes & les paradoxes contraires, l'homme est, par sa nature, un être social, & chaque homme, dans son individu, ne peut être regardé que comme un membre d'une société plus ou moins étendue. C'est donc sous ce rapport général que ses vertus doivent être estimées, & qu'elles peuvent même avoir quelque existence. L'homme abso-

---

(1) Après avoir traité du Bonheur, considéré relativement aux individus, l'Auteur passe à des considérations sur la félicité nationale. Je me contenterai d'extraire de ces observations ce qui peut le mieux se rapporter à mon sujet, & peut-être les seules qui conviennent bien à celui de l'Auteur.

lument seul, s'il est possible de le considérer tel, n'a pas besoin de vertus; elles ne lui sont nécessaires, que lorsqu'elles peuvent être utiles (1) ou méritoires; elles n'existent, que lorsqu'il existe quelque objet auquel elles se rapportent. Elles sont comme des instrumens plus ou moins parfaits, qui contribuent à l'harmonie générale.

MAIS si le bonheur de la société doit être le but des pensées & des actions de chaque individu; il n'en est pas moins vrai que réciproquement le bonheur des individus est l'objet & la fin de toute société civile. Car comment la société seroit-elle heureuse, si ceux qui la composent étoient malheureux? L'effet naturel d'une société bien ordonnée, est d'attacher à elle, par les nœuds de l'amour, ceux qui sont

---

(1) On ne prétend pas confondre ici l'utilité avec la vertu; c'est un systême faux & dangereux, qu'on ne sauroit trop rejetter. Quoique toute vertu soit utile, il n'en résulte pas que l'utilité d'une action suffise seule pour en faire une action vertueuse. Celui qui n'est vertueux que par principe d'utilité, court risque d'être souvent vicieux.

nés dans son sein. Le plus heureux Gouvernement, est celui qui est le plus aimé des Citoyens ; & les hommes les plus heureux, sont ceux qui ont le plus d'affection pour la Patrie, dont ils sont membres ; qui y trouvent le plus d'objets propres à exciter leur zèle, leur bienveillance, & à developper les talens & les inclinations vertueuses qu'ils peuvent avoir.

Ce seroit ici le lieu d'examiner quels sont les Gouvernemens les plus propres à produire de tels effets, & par conséquent à procurer aux Citoyens le plus grand degré de bonheur dont ils puissent jouir ; mais pour cela il ne faudroit pas se contenter de cette division générale, qui n'admet que trois sortes de Gouvernemens, tels que le Républicain, le Monarchique & le Despotique (1). Il faudroit, en excluant le Despo-

(1) Les Anciens ont souvent, ainsi que nous, pésé les avantages & les désavantages des différens Gouvernemens ; mais ils suivoient une autre division. Ils n'y faisoient point entrer le Despotisme, qu'ils ne regardoient point comme un Gouvernement. Toute Tyrannie étoit une oppression momentanée, comme celle d'un Vainqueur barbare dans un pays conquis. Ils ne concevoient donc d'autre Gouvernement que celui des Grands, celui du Peuple & celui d'un Roi.

tisme, qui ne peut avoir aucun rapport avec la fin que nous cherchons, admettre & comparer toutes les combinaisons différentes des Gouvernemens. Mais cet examen seroit susceptible de trop grandes difficultés; nous nous bornerons à la définition que nous avons donnée. Tout Gouvernement qui rend les Citoyens heureux, est bon en lui-même; & le plus parfait, est celui qui les rend le plus heureux. Mais comme malgré ce que nous avons dit sur la nature de ce Bonheur, il est des préjugés qui font entrer dans la composition de cette félicité nationale des choses tout-à-fait étrangères, il importe d'examiner ces préjugés en eux-mêmes, & les fondemens sur lesquels ils sont appuyés.

LES Nations diffèrent entr'elles par leur étendue, leur population & leur richesse; par les Arts qu'on y exerce, & par les agrémens qu'on en retire. Ces circonstances n'influent pas seulement sur les mœurs; mais elles sont d'un si grand poids dans l'estime générale, qu'elles l'emportent sur les mœurs mêmes. On les regarde comme la véritable base de la félicité nationale, indépendamment de toutes vertus; elles sont pour les Nations autant de titres qui

flattent leur vanité, comme la fortune & les honneurs flattent l'orgueil des Particuliers.

MAIS si l'expérience & la raison ne démontrent que trop combien cette manière d'apprécier le bonheur des individus est fautive, elles ne font pas moins sentir la fausseté de cette même méthode pour apprécier la félicité des Nations. La richesse, le Commerce, une grande étendue de pays, la connoissance des Arts, sont, sans doute, par le bon emploi qu'on en peut faire, des moyens de conservation, & des fondemens d'une solide puissance. Cependant l'objet & la fin de tous ces moyens, sera tout au plus de veiller à la conservation des hommes & au maintien de la population, mais non d'établir & d'assurer leur bonheur : ils tendent à conserver également l'heureux & l'infortuné. Ils remplissent, sans doute, un des vœux d'un bon Gouvernement, mais ils ne les remplissent pas tous ; & ce vœu même seroit bien mal satisfait, si cette population, maintenue avec tant de soin, n'étoit composée que d'ames timides, abjectes & serviles.

QUE de puissans Etats envahissent ou subjuguent

guent les foibles ; que des Nations policées & commerçantes aient plus de richeſſes & plus d'induſtrie que des Nations ſauvages, le bonheur de l'homme n'en conſiſtera pas moins dans les ſentimens d'une ame libre, active & généreuſe ; & celui de la ſociété, dans l'avantage d'atteindre le but qu'elle doit avoir, c'eſt-à-dire, d'aſſurer la tranquillité & les jours du Citoyen, de faire éclore les talens, & d'animer les vertus. Que ſervira donc alors de donner plus d'étendue à notre Domination, ſi le but de la ſociété eſt, pour l'ordinaire, mieux rempli dans des Etats moins conſidérables, mais indépendans.

SANS doute c'eſt un grand & important objet que d'accroître le nombre des Citoyens ; mais ce n'eſt pas toujours le moyen d'y réuſſir, que d'étendre les limites de ſon pays. La vaſte étendue de l'Empire Romain nous frappe d'étonnement, & ſemble d'abord à nos yeux un modèle de puiſſance & de grandeur nationale ; mais cette même grandeur n'étoit qu'un ſimulacre impoſant, qui ne tendoit qu'à détruire le bonheur & la vertu du Citoyen ; puiſque les mœurs, qui avoient fait la force & la gloire de

l'ancien Gouvernement, étoient incompatibles avec elle.

L'ÉMULATION, qui est l'aliment des vertus, se maintient dans les sociétés comme dans les individus, par l'avantage de s'observer réciproquement, & d'être les uns pour les autres des témoins ou des censeurs. Les États trop vastes, ou qui n'ont point de communication avec leurs voisins, ne sauroient connoître les effets de cette salutaire émulation. Athènes & Sparte se surveilloient sans cesse, & sembloient se défier l'une l'autre dans la carrière de la vertu. Si ces Républiques rivales avoient été unies sous un seul Chef, nous n'aurions peut-être jamais connu ces grands exemples de magnanimité qu'elles nous ont transmis.

QUELQUE inconvénient qu'il puisse résulter de cette opposition d'intérêts entre les sociétés séparées, il ne sera jamais à desirer de les voir réunies sous un même Gouvernement. Une des grandes & des plus funestes erreurs qui soient jamais entrées dans l'esprit des hommes, est celle qui leur fait porter des regards d'admira-

tion sur une vaste étendue de puissance. Il n'existe pas de règles générales & précises, qui puissent fixer l'étendue de la domination convenable au bonheur du Citoyen; mais quand il en existeroit, de quoi serviroient-elles? L'homme ambitieux ne cherche qu'un accroissement de richesses & de pouvoir; en reculant les bornes de son Empire, il ne sait pas qu'il en avance la ruine. Il se persuade qu'en augmentant son territoire, il augmentera la force de sa Nation; mais les événemens ne tardent guères à le détromper. L'histoire des temps anciens & modernes, nous montre assez que l'avantage du nombre n'est pas toujours d'une grande ressource dans les hazards de la guerre, & que la force d'une Nation dépend plus de son caractère que de sa richesse, & du nombre des Citoyens (1). Avec de l'argent on a des hommes, on élève des remparts, on se pourvoit abondamment d'armes & de munitions; mais une multitude lâche & timide se dissipe d'elle-même, sans

(1) Les Politiques modernes ne paroissent guères avoir connu cette vérité. Peut-être cela vient-il de ce qu'ils ont supposé toutes les Nations également corrompues; & alors les richesses & la population seront une supériorité réelle.

attendre les efforts de l'ennemi. Les remparts les plus élevés, sont bientôt franchis quand ils sont mal défendus ; & les armes sont de peu de pouvoir, quand elles sont entre des mains qui n'osent s'en servir. La troupe qu'Agésilas avoit formée pour être le rempart de Sparte, valoit mieux que le roc & le ciment dont les autres Républiques avoient bâti leurs murailles.

Ce ne feroit pas rendre un grand service à la Patrie, que de trouver le secret de la défendre sans le secours des Vertus. La Nature a sagement ordonné que la conservation de l'homme dépendît de l'exercice de sa raison. Autant il est heureux pour l'individu, que les distinctions personnelles dépendent de son caractère, autant il est heureux pour les Nations qu'elles ne puissent être puissantes & en sûreté, sans entretenir dans le cœur des Citoyens le vrai courage, l'honneur, & l'amour des Vertus.

FIN.

ERRATA.

PAGE 24, note, *hominis*; lisez *homini*.

Page 36, note, πουηρυ, lisez πονηρῦ, & λαϐις, *lisez* λαϐης.

Page 81, *les plaisirs du corps*, lisez *l'exercice du corps.*

EXTRAIT DES REGISTRES

De l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.

Du Mardi 7 Avril 1778.

MESSIEURS de Brequigny & Dusaulx, Commissaires nommés par l'Académie pour l'examen d'un Ouvrage de M. de Rochefort, Académicien-Associé, intitulé : *Histoire critique des Opinions & des Systêmes philosophiques des Anciens sur le Bonheur*, ont dit que cet Ouvrage leur avoit paru digne de l'impression. Sur leur rapport, qu'ils ont laissé par écrit, l'Académie a cédé son Privilège à M. de Rochefort pour l'impression dudit Ouvrage. En foi de quoi j'ai signé le présent Certificat.

FAIT à Paris, au Louvre, ledit jour Mardi, sept Avril mil sept soixante-dix-huit.

Signé DUPUY, *Secrétaire perpétuel de l'Académie.*

